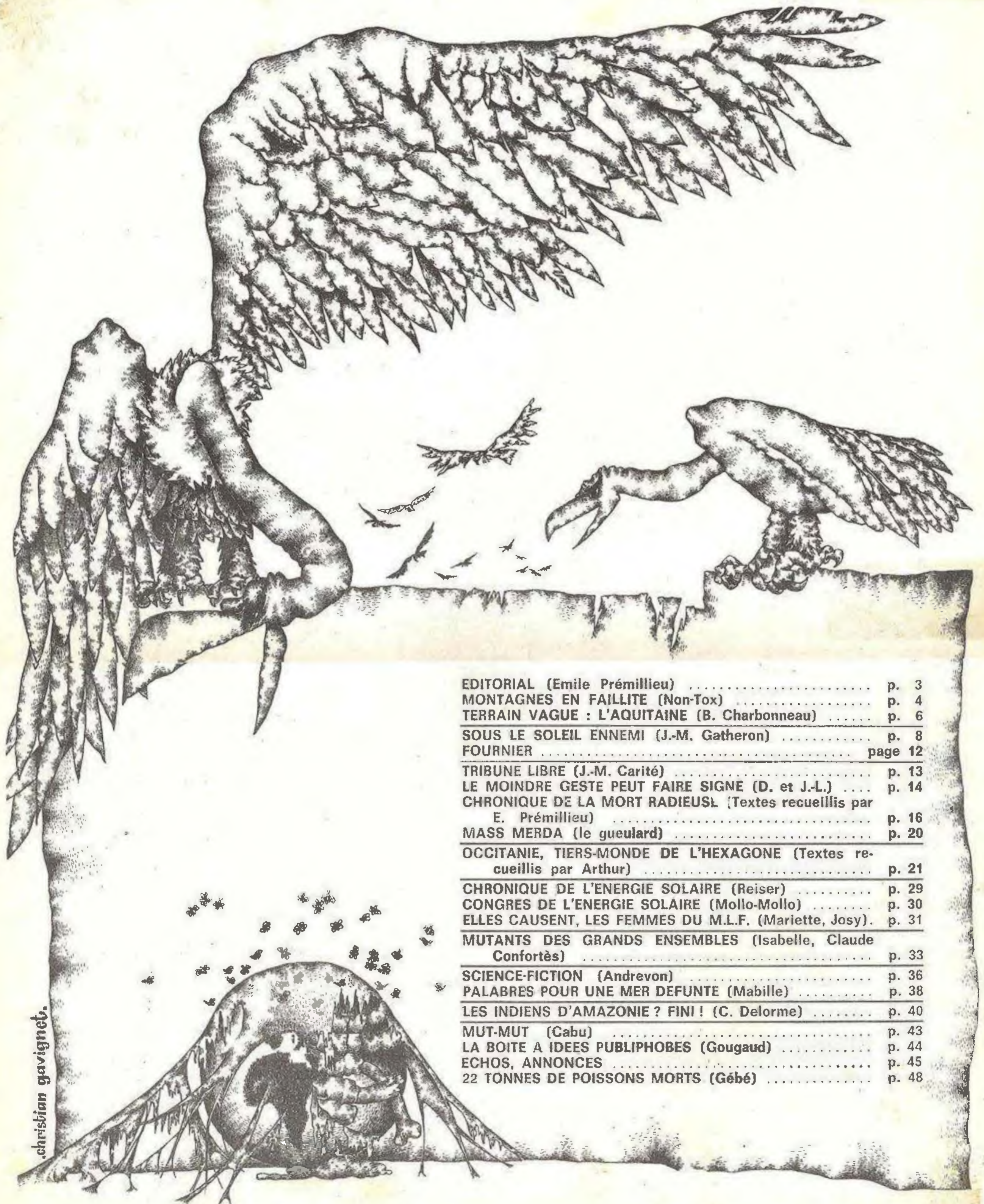


# La guerre le journal qui annonce la fin du monde ouverte

**NOS DERNIÈRES VACANCES  
LA MER EST MORTE**





christian gagné.

|                                                                                |         |
|--------------------------------------------------------------------------------|---------|
| EDITORIAL (Emile Prémillieu) .....                                             | p. 3    |
| MONTAGNES EN FAILLITE (Non-Tox) .....                                          | p. 4    |
| TERRAIN VAGUE : L'AQUITAINE (B. Charbonneau) .....                             | p. 6    |
| SOUS LE SOLEIL ENNEMI (J.-M. Gatheron) .....                                   | p. 8    |
| FOURNIER .....                                                                 | page 12 |
| TRIBUNE LIBRE (J.-M. Carité) .....                                             | p. 13   |
| LE MOINDRE GESTE PEUT FAIRE SIGNE (D. et J.-L.) .....                          | p. 14   |
| CHRONIQUE DE LA MORT RADIEUSE (Textes recueillis par<br>E. Prémillieu) .....   | p. 16   |
| MASS MERDA (le gueulard) .....                                                 | p. 20   |
| OCCITANIE, TIERS-MONDE DE L'HEXAGONE (Textes re-<br>cueillis par Arthur) ..... | p. 21   |
| CHRONIQUE DE L'ENERGIE SOLAIRE (Reiser) .....                                  | p. 29   |
| CONGRES DE L'ENERGIE SOLAIRE (Mollo-Mollo) .....                               | p. 30   |
| ELLES CAUSENT, LES FEMMES DU M.L.F. (Marianne, Josy) .....                     | p. 31   |
| MUTANTS DES GRANDS ENSEMBLES (Isabelle, Claude<br>Confortès) .....             | p. 33   |
| SCIENCE-FICTION (Andrevon) .....                                               | p. 36   |
| PALABRES POUR UNE MER DEFUNTE (Mabille) .....                                  | p. 38   |
| LES INDIENS D'AMAZONIE ? FINI ! (C. Delorme) .....                             | p. 40   |
| MUT-MUT (Cabu) .....                                                           | p. 43   |
| LA BOITE A IDEES PUBLIPHOBES (Gougoud) .....                                   | p. 44   |
| ECHOS, ANNONCES .....                                                          | p. 45   |
| 22 TONNES DE POISSONS MORTS (Gébé) .....                                       | p. 48   |

# EGRIT EN ATTENDANT L'AUBE

Pour faire face à la redoutable tâche d'écrire l'édito du dixième numéro de la « Gueule Ouverte », voici que je relis le « PREMIER ET DERNIER EDITORIAL » par lequel FOURNIER avait défini — autant que faire se pouvait — la tentative. Je le relis et réalise que, dix mois plus tard, je n'en veux ni puis rien renier... Je l'invite lecteur à le relire, et, sur la lancée, aussi le second (et dernier effectivement...) qui ouvrait la « G.O. » de février. « D'où l'obligation où nous voilà de changer nos modes de vie en même temps que de prêcher le changement. »

Le changement, ce changement, nous le « prêchons » donc depuis dix mois maintenant ; envers et contre pas mal de choses, nous avons volonté ferme de continuer à le faire. Mais changer de mode de vie, qu'en est-il ? Et n'est-ce même pas quelque peu contradictoire ?

Si j'écris « volonté ferme » après avoir dit « envers et contre pas mal de choses », tu dois bien voir, lecteur assidu et fidèle, à quoi je fais ainsi référence. Mais je voudrais ici éclaircir un peu ces choses. Je crois pouvoir dire (l'abondant courrier reçu en témoignage) que notre journal dérange passablement... les lignes et les gens. Ne soyons pas naïfs de découvrir que même ceux qui font profession de contestataires, voire d'« emmerdeurs », n'aiment pas tellement se sentir remis en question (et ne nous l'envoient pas dire). Ne soyons pas salauds, au demeurant, en en parlant d'un ton détaché. Enfin ne soyons pas simplistes en tirant de cet attendu des conclusions pour le moins alarmistes (à moins que cette démarche-là ne fasse que trahir une secrète (?) et quelque peu suicidaire « pulsion écologique »... En clair, écologues, mes frères, ne vendez pas la peau de l'écologie... Ce journal, auquel nous sommes quelques-uns fermement attelés, nous avons, à continuer de le faire, une foi assez entière... Voici pour ce premier point. Et j'aimerais qu'un certain débat en soit ainsi clos...

Ce qui laisse entier l'autre débat, que pose, entre autres (mais hélas ! en voulant le conclure !), J.-M. GENG dans une lettre dont voici quelques extraits :

« L'écologie n'est pas d'abord un problème

scientifique : Lebreton, Clément, etc. l'ont bien vu. Alors quoi ? Répéter « c'est politique », ça ne sert à rien, il faut le montrer, dans le détail, pointer partout le jeu de la confiscation du pouvoir au profit des oligarchies en place, et donner envie d'autre chose. Par exemple d'un organe révolutionnaire qui ne craigne pas de politiser l'écologie autrement que dans une limide clause de style en fin d'article ! »

Le second point est plus exigeant de développements. Il faudrait d'abord tenter de rendre compte en quoi, globalement et quotidiennement, fabriquer (je dis bien) un journal, même ou surtout s'il se prétend « écologique », est une contradiction assez énorme, je n'ai pas dit paralysante. Evidente ? Voire ! Et puis, une chose est de le dire (dénoncer ?), autre chose de le VIVRE.

Nous la vivons. Ce n'est pas facile, et c'est déjà un début de réponse au « modifier nos modes de vie » dont parlait en connaissance de cause, FOURNIER.

Une autre dimension du problème est que nous ne savions pas, au départ, à quoi pourrait un jour nous amener ce projet. Sais-tu, lecteur, que nous avons naïvement fait le serment de répondre à toutes tes lettres. Et sincèrement, je suis de ceux à qui l'impossibilité de le faire à laquelle nous sommes actuellement réduits, donne mauvaise conscience.

Quand je reçois — comme c'est le cas depuis quelque temps — des lettres comme celle-ci : « Voilà deux semaines que je vous ai écrit et la « Gueule Ouverte » reste fermée. Je ne pensais pas qu'il serait plus difficile de communiquer avec vous qu'avec l'administration », eh bien, merde, ça fait mal ; mais que faire, sinon déclarer forfait en se servant de cet édit pour dire à Alain, à Marie ou à Jean-Pierre : on peut plus, on voudrait bien, mais on peut vraiment plus. Et puis aussi l'engueuler, salaud de lecteur, qui exige ton « dû », mais n'est, souvent, pas même foutu de lire correctement ce que nous écrivons dans le canard, ni même d'écrire lisiblement de tes petits (ou grands) problèmes, qu'en plus tu nous demandes de prendre en charge, plus ou moins à ta place... Bon, j'arrête là l'engueulade...

Il y aurait tellement d'autres choses à mettre

au point. Les annonces, par exemple. Comment voulez-vous que nous puissions passer tel S.O.S. ou tel communiqué de manif reçu le 20 du mois, alors que nous paraissions le 28, donc que le canard est en voie d'impression depuis le 18, donc bouclé autour du 15, quand ce n'est pas le 10. Ben oui, c'est ainsi. C'est comme ça, ou alors faut faire autre chose. On fait avec ce qu'on a. Et ce qu'on a, c'est la meilleure carte du jeu de la presse en France aujourd'hui.

Changer nos modes de vie... Oui, sans aucun doute. Mais ne nous payons pas de mots, ô communautaires théoriciens. Avec la « G.O. », on poursuit un projet militant, c'est clair. On milite dans le système, et on est bien obligés de se servir des armes pas toujours très propres de ce même système. Oui, j'ai une bagnole. C'est même une ronde plutôt polluante de bagnoles autour de la rédaction savoyarde ; ce qui nous rend assez peu crédibles aux yeux de nos paisibles voisins paysans. Sans voiture, je ne vois pas très bien comment je pourrais être « efficace » journalièrement dans les multiples tâches de rédaction. Un jour, je fermerai ma « gueule »... et je casserai ma bagnole. Un jour, demain...

Pour l'heure, on travaille, on vit, souvent d'une façon assez aberrante. Arthur, qui fait l'éloge de la paresse par LAFARGUE interposé, en reporte, pour lui-même, l'application à plus tard. Contradiction. On parle rythme biologique, et me voici écrivant la nuit, et dormant le jour (d'accord, y a des avantages, mais aussi pas mal de risques...). On vous exhorte à manger bio., mais on est pas nombreux à pouvoir consacrer un peu de temps au jardinage...

Demain, peut-être, quand y aura plus besoin (c'est-à-dire quand on n'éprouvera plus le besoin) de faire ce que nous essayons de réaliser avec ce canard. Demain...

Je vais me coucher. Il n'est jamais que trois heures du matin. L'aube sera là dans moins d'une heure. Et si vous saviez comme les oiseaux sont emmerdants à l'aube, disait Jean-Marc, savoyard de fraîche date. Oui, je sais, les bagnoles, à Paris, c'est autre chose. A chacun son écologie, et on n'a pas toujours le choix.

E. PREMILLIEU.

# MONTAGNES EN FAILLITE:

## L'AFFAIRE D'ORCIERES ~ MERLETTE

A l'heure où pour la première fois en France des citoyens ont engagé le combat contre les promoteurs et l'Etat pour tenter de sauver ce qu'il reste de mer, de montagne et de campagne, que ce soit à Cervières, à Naussac, en Ossau, ou contre les « marinas »... il est intéressant de citer des faits et des chiffres, démontrer des mécanismes, dénoncer les escroqueries et les responsables, pour se donner des armes.

Le présent c'est Soussouéou, où tout peut encore être gagné, mais où les promoteurs privés, avec l'Etat derrière, n'hésitent pas à traîner les écologistes devant les tribunaux, parce que ces derniers ont osé écrire que bétonner la nature en disant qu'on la protège c'est une escroquerie

### DE CERVIERES A ORCIERES, LES HAUTES-ALPES

En amont de la très belle vallée du Champsaur, à moins de 40 kilomètres à vol d'oiseau de Cervières, la vallée qui ne veut pas du ski, la super-station d'Orcières - Merlette (1.800 m) continue à s'édifier depuis quatorze ans. Car c'est seulement en 1958 que le « progrès » est arrivé à Orcières en la personne des spécialistes de la S.C.E.T. ou Société Centrale d'Équipement du Territoire, qui passa tout de suite un contrat d'aménagement avec la commune. Alors l'inévitable progrès put se déchaîner à loisir, expropriateur, destructeur, bull-dozer et recouvreur de béton et de goudron. Car on ne peut rien faire contre le progrès en 1958 quand on est une petite commune de 500 habitants qui n'en finit pas de crever depuis 50 ans, que les sirènes de Péchiney et de Berliet, que les néons de Gap, de Grenoble et de Lyon vous appellent et que le couple diabolique du promoteur et du technocrate vous hypnotise avec quelques mots magiques : « La neige, voilà l'avenir, vendez vos vaches et laissez-nous le terrain pour rien (1,20 F le mètre carré), on fera le reste. » Et ils ont donné le terrain puisque c'était pour le « progrès ». Car en 1958, il n'y avait pas encore d'écologistes, pas encore « d'environnement », pas encore de M. Poujade pour dire qu'il ne faut plus construire de super-stations de ski en altitude (cf. article du « Monde »).

Alors, depuis 1958, Orcières-Merlette a pu se faire, croître et embellir : 3.200 lits en 1962, 9.000 lits en 1964, 12.000 lits quant tout sera terminé (1).

### SOUS LA NEIGE, LE MENSONGE

A Orcières comme ailleurs, il faut toujours se rappeler les raisons « d'intérêt général » qui ont permis aux pouvoirs publics et aux politiciens locaux de brader la montagne, cette richesse naturelle nationale, de façon parfaitement scandaleuse. Ces refrains les voici, ils sont toujours de mise :

1. « Créer des super-stations de ski rentables ».

2. « Sauver l'agriculture et l'économie de montagne ».
3. « Créer des milliers d'emplois pour retenir les populations rurales ».
4. « Sauvegarder le site et la nature ».

A Orcières, les chiffres et les images parlent, ils démontent les alibis de l'Etat un par un.

### ALIBI N° 1 :

#### « DES SUPER-STATIONS RENTABLES »

En 1972 le déficit d'exploitation des équipements de la station d'Orcières se monte, pour les dix années précédentes, à la bagatelle de 1 milliard 480 millions anciens selon certaines sources (2), soit 140 à 150 millions anciens par an environ depuis 1962. On le savait très bien depuis 1965, mais on ne l'a dit officiellement qu'en 1972... Là il a bien fallu payer. Alors la commune a donné 190 millions (anciens), le département (3) 400 millions et la S.C.E.T. 900 millions. Donc qui a payé finalement les inepties des technocrates ? Hé bien les gens d'Orcières et des Hautes-Alpes en tant que contribuables d'une part, et nous d'autre part, c'est-à-dire tous les déposants des Caisses d'Épargne qui alimentent la Caisse des Dépôts qui finance elle-même la S.C.E.T.

**Donc tout le monde est volé dans une opération comme ça !** Et le comble est que c'est parfaitement légal. Plus besoin d'attaquer un fourgon postal pour avoir des milliards, il suffit de monter une société d'économie « mixte ». L'ennui, c'est qu'il y en a des dizaines qui sévissent actuellement dans tous les coins de France. Et là où ça devient dramatique, c'est lorsque l'on commet l'erreur fatale de leur confier la gestion de ce qu'elles ont créé. Ce fut justement le cas à Orcières pour le S.E.D.H.A. (Société d'Équipement des Hautes-Alpes), émanation de la S.C.E.T., qui prit sa succession pour devenir gestionnaire de la station nouvelle jusqu'en 1970 et qui collectionna les déficits au fil des années. A Orcières donc, il fallut bien arrêter les frais et on donna à la station une gestion tricéphale :

— la « Régie Communale Person-

et que les réclames des marchands de neige ne sont que de la publicité mensongère. Qui aura raison ? L'enjeu est colossal pour l'avenir de la nature et de la lutte écologique.

Pour gagner au Soussouéou, pour gagner à Cervières, il faut chercher des scandales sous la neige car ils sont légion. Des Bellevilles à Val d'Isère on a spéculé sur l'or blanc, sur la terre des paysans, sur la bonne foi et le désespoir des montagnards, et même parfois sur la vie des skieurs.

A Orcières, par exemple...

nalisee » qui gère les remontées et qui est constituée de la Chambre de Commerce des Hautes-Alpes (majoritaire) et de la commune (minoritaire, donc sans pouvoir de décision) ;

— le « Comité de Station » qui s'occupe de faire l'animation et le ménage de la station ;

— la S.E.D.H.A. enfin, à qui on a laissé la charge de continuer à « gérer le lotissement » pour tenter de combler son énorme déficit. Elle est donc condamnée à bétonner un peu plus la montagne en revendant le maximum de lots dont on a gonflé arbitrairement le prix à 15 millions anciens lors qu'ils n'en valent pas plus de 4... A ce prix-là, personne n'en veut évidemment, mais on compte pourtant en tirer 500 millions ! Quant aux appartements des promoteurs, ils ne se vendent guère mieux et la construction piétine.

En 1972, la situation financière a été un peu meilleure pour la station : il n'y a eu que 60 millions de déficit seulement pour 280 millions de recettes.

**Et la commune, à quoi sert-elle dans toute cette affaire ?**

« Elle a été sortie de l'affaire dès le début » se plaint-on amèrement sur place. Elle n'a rien eu à dire dans ce mic-mac sinon à payer, toujours payer :

— payer chaque année l'entretien de la station, soit 30 millions par an, dont 6 millions de déneigement, 5 millions pour l'enlèvement des ordures et, tenez-vous bien, 12 millions pour l'éclairage (un million par mois). Bravo E.D.F., ça c'est un coup de maître !

— payer sa part pour éponger le déficit en 1972 : 190 millions,

— et payer probablement à l'avenir en totalité ou en partie le déficit qui continue.

Mais la commune paraît riche avec ses 500 millions de budget annuel dont 300 millions de recettes ordinaires. Pauvre commune en fait, abusée, roulée sous toutes les couvertures, elle a cru comme tant d'autres aux mensonges des technocrates et des promoteurs de la neige, qui sont les vrais responsables.

### ALIBI N° 2 :

#### « SAUVER L'AGRICULTURE ET L'ECONOMIE MONTAGNARDES »

Par quel moyen ?

Par la création de cette économie totalement bidon qu'est le tourisme des neiges, économie qui ne crée aucune richesse et qui ne répond à aucun besoin fondamental de l'homme. Descendre sur deux planches en plastique pendant deux minutes une pente aussi encombrée qu'en ville, pour remonter tiré par une machine après avoir fait la queue pendant une demi-heure, à quoi cela correspond-il ? A rien pour qui se conduit logiquement, sinon aux premiers signes (qui se multiplient par ailleurs) de la décadence d'une civilisation sombrant dans le loisir-spectacle et le gâtisme collectif. Au nom de quels principes, soi-disants sociaux, le ski de descente peut-il encore être défendable et peut-il justifier l'anéantissement des dernières montagnes vierges ? Quant aux skis de fond et de randonnée qui font intervenir l'effort et la découverte, c'est un autre problème.

Enfin quelle économie nationale, autre que totalement artificielle, peut comptabiliser logiquement en même temps les chiffres d'affaires des entrepreneurs, des promoteurs, des marchands de ski et de tire-fesses, des bistrotts et des boîtes de nuit, des destructeurs de la nature en tous genres, des chirurgiens pour les jambes cassées et des Pompes Funèbres pour les morts par avalanche ? Car c'est bien ainsi que procède le système actuel pour évaluer le Produit National Brut, baromètre de la prospérité. Où est la valeur humaine ajoutée là-dedans, M. Giscard d'Estaing ? La réponse n'est pas pour demain.

A Orcières la station n'a apporté aux habitants, à part quelques dizaines d'emplois, que la possibilité pour une dizaine de familles d'ouvrir un commerce, des clients pendant la saison pour les deux hôtels du bourg, tout le reste étant tenu pendant les mois de neige par des étrangers à la région.

Quant à l'agriculture, « c'est la grosse perdante dans l'affaire et les agriculteurs sont maintenant toujours les derniers servis » re-



« Caisse », mot-clef d'une station de ski !



Le « bluff », c'est le symbole de Merlette !

connaît-on à Orcières. On leur a d'abord « pris » (4) leurs meilleurs terrains à Merlette, aux Veyers et aux Estaris. Le hameau de la Forest des Estaris est déjà en ruines ; plus un agriculteur aux Estaris et un seul jeune paysan restera peut-être aux Veyers. Il y avait 108 exploitations sur la commune en 1962, il en reste 46 qui tournent réellement en 1973 et il en restera 20 (ayant un successeur) dans quelques années pour 10.000 hectares, pas tous cultivables certes.

La vente des produits agricoles aux skieurs est inexistante, le lait « est donné à la coopérative » et les veaux achetés par les Italiens. C'est quand même un comble qu'un lait de haute qualité comme celui des « tarines » soit envoyé dans des laiteries industrielles, peut-être à des centaines de kms pour y être stérilisé, homogénéisé et trafiqué, pour revenir aux skieurs de Merlette dans des bouteilles plastiques qui iront polluer le torrent voisin. De même plus personne ne fait de beurre fermier dans le coin car les touristes trouvaient qu'il avait « un drôle de goût » ; évidemment il sentait le lait de vache, sinistres citadins imbéciles !

Donc le bilan est 100 % positif pour l'agriculture racontent cyniquement les technocrates et les paysans peuvent dire merci à M. Scet et à M. Sedha. A Orcières au moins on n'a pas eu besoin de M. Mansholt pour liquider l'agriculture locale. De son côté l'Etat, sublime jusqu'au bout dans l'absurde, accorde la « prime à la vache tondeuse » aux éleveurs pour les encourager à garder leurs vaches, moins de 2 ans après leur avoir octroyé la « prime à l'abattage » pour les encourager à s'en débarrasser...

### ALIBI N° 3 :

#### « CREER DES MILLIERS D'EMPLOIS POUR RETENIR LES MONTAGNARDS »

Pour les politiciens locaux qui lancent les stations de ski au cours des réunions électorales, il s'agit toujours au départ de créations d'emplois devant se chiffrer « par milliers ». Ce fut le cas avec Fontanet à Val-Thorens pour essayer de justifier la mutilation du Parc

National de la Vanoise ; c'est encore le cas aujourd'hui pour Sous-soueu dans les Pyrénées où l'on a poussé l'escroquerie intellectuelle jusqu'à promettre 1.800 emplois, « un par trois lits créés », avait annoncé sans rire l'ineffable Tinaud alors secrétaire d'Etat sous Chaban-Delmas.

A Orcières, on ne se rappelle plus combien de milliers d'emplois avaient été promis, mais on sait exactement combien ont été effectivement créés et les chiffres sont stupéfiants : **Pour 9.000 lits créés en 1972, on compte, environ 300 emplois**, dont 100 pour les installations de ski et les 200 autres pour les commerces et les services, la plupart de ces derniers étant occupés par des étrangers à la région et qui sont ailleurs en été. **En réalité 100 emplois environ ont été créés pour les locaux.**

Quant aux salaires des « perchmen », ils varient entre 1.300 et 2.100 NF par mois ce qui n'est pas mal, mais les semaines sont longues (bien plus de 40 heures) et l'insécurité de l'emploi y est grande avec 30 licenciements en 1972 du fait des difficultés financières.

Certes la population municipale est passée de 500 à 1.000 environ entre 1962 et 1972. C'est un joli succès statistique pour l'I.N.S.E.E., peut-être, mais où sont les habitants ? Fin mai 1973 un dimanche, la station était complètement déserte, le bourg presque vide, un restaurant et un café ouverts tout au plus. Alors où est la vie ?

Une agriculture liquidée, une économie montagnarde bouleversée, des villages à l'abandon, des déficits et des dettes, c'est cher payer, pour une commune, la folie des technocrates et des faiseurs de chiffres.

Sans parler de la destruction de la nature.

### ALIBI N° 4 : « SAUVEGARDER LE SITE ET LA NATURE »

Là pas besoin de chiffres, place aux images (cf. photos) : Pentes envahies par la forêt jaune des poteaux de tire-fesses, éventrées par le lacis des routes de lotissements, falaise de béton qui écrase de sa masse le vieux village des

Estaris, etc. L'urbanisme officiel des banlieues H.L.M. a réalisé une fois de plus son avant dosage entre les clapiers collectifs, buildings et tours de 6 à 12 étages pour la « location », et les clapiers individuels pour « la vente » alignés et perchés sur des socles-pilotis comme de monstrueux échassiers de béton et de zinc prêts à l'envol. Paumé sur l'alpage avec 10 étages qui démollissent le site, le cube du V.V.F. (Village Vacances Famille) rappelle que le « tourisme social » euphémisme cynique du système, reste la meilleure justification officielle de la destruction de la montagne et de l'affairisme de la neige.

La place centrale de la station est comme toujours entièrement pensée et disposée pour faire cracher au touriste moyen le maximum de fric dans le temps minimum où il n'est pas sur ses skis : bandes de magasins en rafales, snacks, salons de coiffure, crêperies et l'inévitable « boîte » qui s'appelle ici « Le Bluff », trait d'esprit involontaire et génial qui résume toute la station de ski type.

Le plus sinistre dans tout ça c'est certainement le vieux hameau de « La Forest des Estaris » complètement abandonné et dont les ruines voisinent avec les tours désertes de la station bidon. On croirait un dessin noir de Fournier. Vision hautement symbolique d'une civilisation de l'utile et du labeur écrasée par la société de l'inutile et du « loisir », prête elle-même à s'effondrer à son tour dans le néant.

Quant à la pollution à Orcières, elle est discrète. Comme il n'y a pas de station d'épuration, les eaux usées et la merde des 9.000 touristes descendent tels quels par un tuyau dans la Vallée du Drac et se déversent dans des « puits forcés » à travers la couche de galets du torrent alpin. « Ça filtre », paraît-il, ce qui permet à la ville de Gap de prendre son eau potable un peu plus bas dans le même torrent par le Canal du Drac... Les ordures ménagères servent à combler un ravin dit du « Merdarel » le bien nommé, très discrètement caché par un bois de pins sylvestres. Aucune installation de traitement évidemment pour traiter ces débris putrides qui s'étendent sur 3.000 m<sup>2</sup> et qui sont déjà à quelques mètres du Drac. Pas question bien entendu d'installer une usine de traite-

ment des égouts et des ordures, ça coûterait une fortune (autour de 300 millions pour 9.000 usagers) et ça mettrait la station définitivement en faillite. S'il fallait protéger l'environnement maintenant, ça va pas non !

La visite est terminée, vous savez ce qu'il y a sous la neige, il faut conclure pour demain...

### LEÇONS

**Communes et contribuables, méfiez-vous des promoteurs publics ou privés de la neige, ils sont le mensonge car ils ne parlent jamais des déficits qui peuvent se chiffrer par milliards. Or c'est vous qui paierez et nous avec vous, d'une manière ou d'une autre.**

**Agriculteurs, attention à la station de ski, à la ville sur la neige, elle est bien plus efficace que le Plan Mansholt pour assurer votre liquidation.**

**Habitants, l'Eldorado de la neige c'est fini. Les emplois créés ne se chiffrent pas par milliers comme vous l'ont promis les technocrates et les politiciens ; ce n'était qu'un mensonge de plus. Ces emplois sont beaucoup plus rares et vous n'aurez que les miettes.**

**Habitants, gardez vos vallées vivantes et libres pour demain, gardez l'espace, ça sera la richesse numéro 1.**

La station de ski de prestige c'est le passé, le super H.L.M. des loisirs, la ville bidon, et dans quelques années le bidonville où plus personne ne voudra mettre les pieds. NON, l'avenir est ailleurs, il n'est pas encore inventé. La montagne n'a encore rien donné de ses richesses. Son avenir est devant elle si elle sait conserver et accroître ses potentialités naturelles, car demain sera BIOLOGIQUE, ou ne sera pas.

### NON-TOX.

(1) On n'y est jamais arrivé, pas plus qu'aux 50 (1) remontées mécaniques promises (18 en 1973).

(2) 1 milliard 380 selon les optimistes.

(3) On dit à Gap que le Conseil général a déboursé 2 milliards pour renflouer deux stations de ski en difficulté dans les Hautes-Alpes (dont Orcières).

(4) « Prendre » le terrain n'est pas un mot exagéré : 1,20 F le mètre carré, comme prix d'achat ridicule, et certains terrains non encore payés en 1973...

# CHRONIQUE DU TERRAIN VAGUE

## DE LA FORET A PERTE DE VUE

J'ai connu la nature : le plus vaste espace français. Et comme ailleurs en Europe c'était aussi une création de l'homme puisqu'il s'agissait d'une immense forêt qu'il avait en grande partie plantée. Dans la grande Lande de rares routes encadraient des solitudes où l'on pouvait partir à l'aventure sur des dizaines de kilomètres en suivant de vagues pistes. On y trouvait des dunes fossiles dominant la mer bleu noir des pins, des lagunes dans la bruyère et les ajoncs, des filets d'eau glacée courant sur du sable au fond des ravins ombragés de chênes : qu'en savait l'idiote qui fonçait sur la route en ligne droite ? Et sur la côte ouest, escarpée, de grands lacs, des dizaines de kilomètres de caps et de plages de sable fin bordés par la pignada, où pêcher et planter sa tente : mais pour atteindre Saou Bère, il fallait faire huit kilomètres à la rame. Je ne pardonnerai jamais aux Bordelais de ma génération — qui sont Arcachonnais et non Landais — d'avoir laissé détruire le paradis sans dire un mot.

Puis la guerre est venue, les Allemands ont ouvert des pistes en ciment qui menaient au blockaus des plages, et le tiers de la forêt mal entretenue, a été dévoré par de grands feux. Pour les combattre l'on a subventionné l'ouverture de clairières. Et les subventions et les machines, encore plus dévorantes que la flamme, ont ramené le vide qui s'étend à perte de vue ; mais ce n'est plus celui des ajoncs, c'est celui de la lande à maïs arrosé nuit et jour dans le sable saturé d'engrais. Enfin est venue la

C'est le principe même de l'aménagement, tel qu'il est conçu aujourd'hui qu'il faut mettre en cause : le refus de voir la contradiction entre la protection de la nature et des sociétés landaises et l'expansion touristique à tout prix. Il faut en finir avec la justification, indéfiniment ressasée par les officiels : « Nous sommes ici non pour accélérer le développement de l'industrie touristique de la côte aquitaine mais pour contrôler et organiser un développement spontané et inévitable de 5 % par an. Autrement dit, si nous n'étions pas là, la côte s'urbaniserait de toute façon mais dans l'anarchie. » (3)

Pour y répondre, il suffit de faire trois cartes du secteur pilote de Moliets ; l'on y voit qu'en un quart de siècle l'urbanisation sauvage n'a progressé que de façon limitée — et encore — c'est surtout à Seignosse-le-Penon, premier effet de la « Socialisation de la Nature » par le biais de la caisse des dépôts. Par contre, si l'on exécute le plan de la mission, ce secteur va être asphalté, bétonné et clôturé, à plus de 50 %, pollué et réglementé à 100 %. Et les quelques îlots que l'on aura préservés à force de police vont être aussitôt menacés par la foule motorisée que les routes, l'équipement et la propagande de la mission, y auront amenée après avoir chassé les Landais. Que choisit-on, les Landes ou la banlieue touristique ? Jeter un coup d'œil sur les cartes, c'est répondre à la question. Et que l'on n'invoque pas la « socialisation » puisqu'ici la forêt côtière appartient en grande partie à l'Etat : va-t-il s'exproprier lui-même afin de s'empêcher de vendre

S.E.N.A (Grayan Montalivet). Ou'entend-on par « secteur d'équilibre naturel » ? On ne le sait trop, mais ce sera naturel. Il y aura bien ici trente-deux mille lits, mais ils seront occupés en partie par des naturistes.

U.P.A. 2 et 3, S.E.N. B et C (du lac d'Hourtin au Porge). On quadruple ou presque, ici, le nombre des lits (de 7.000 à 26.000). On creuse un canal pour baignoires nautiques etc. Remarquons entre autres que la belle rive du lac d'Hourtin est coincée entre deux stations de six mille et huit mille lits : c'est sans doute ce que l'on appelle écarter les habitations du bord du lac, qui appartient à l'Etat. C'est pour éviter ce genre de désastre que Gribouille Datar a mis sur pied l'aménagement. Et comme Hourtin-bourg doit se développer sur la rive plate de l'est, on peut juger de l'état de cette mince nappe d'eau dont le renouvellement est très facile. Si le lac du Bourget, dont le volume d'eau et l'alimentation sont infiniment plus abondants, en quelques années, menace de crever, combien faudra-t-il de mois au lac d'Hourtin une fois « équipé » ? A noter la discrétion du plan en ce qui concerne les stations d'épuration.

Au sud du lac d'Hourtin, soulignons pour une fois l'efficacité des défenseurs de la nature. Ceux-ci ayant protesté contre l'élargissement du canal à l'est de l'étang de Cousseau dans les marais biologiquement très riches, les aménageurs concurent un nouveau tracé, cette fois à l'ouest de Cousseau, dans des dunes de 40 mètres magnifiquement boisées. On imagine le coût de l'effet de l'énorme

# UNE JOLIE GUEULE BIEN POMPONNEE

*Ce sera celle des Landes quand les bulls des aménageurs lui auront rasé le poil*

paix, la prospérité et le tourisme, les pavillons et les tentes qui s'installent chaque fois que la route avance. Puis il y eut l'aménagement, qui lui n'avance pas mais couvre la totalité de l'espace : la mission saint Marc, à laquelle succéda la mission Biasini. Il fallait bien sauver la côte landaise menacée par l'extension anarchique du tourisme en l'y installant systématiquement.

## UN FAUX DEBAT

Quand il est question d'aménagement de la côte aquitaine, on limite en général le débat entre les plans de ces deux missions, alors que sur le fond du projet et les détails de l'exécution, le plan Biasini ne fait que reprendre le plan saint Marc.

Il suffit de comparer la carte publiée par ce dernier dans la « Socialisation de la Nature » avec celles de la mission Biasini, c'est à peu près la même, et d'ailleurs saint Marc reproche à Biasini d'avoir repris ses projets. Dans une interview à « Sud-Ouest » (1), il se vante d'être le véritable auteur du canal aquitain dont on a dû suspendre les travaux parce qu'il menaçait d'abaisser le niveau et de souiller les lacs, des bases nautiques de Bombannes et de Soustons établies sur des rives où l'on devait en principe interdire la bâtisse. Il lui reproche de retarder les travaux et de renoncer à l'aménagement de la Leyre, et rappelle être à l'origine du projet de Moliets, dans un site lacustre intime qu'il ne peut qu'anéantir ; il lui fait seulement le grief de s'opposer à sa construction parce que le maire de cette localité est un adversaire du gouvernement. Plan saint Marc ou plan Biasini ? Tout le débat se réduit ici à la question clef : qui détruira le charme de Moliets : Pompidou ou Mitterrand ? (2). Parti d'une critique judicieuse du ravage de la nature et du gigantisme touristique, l'auteur du premier plan d'aménagement de la côte aquitaine aboutit à un projet qui en fait un chapelet de petits Arcachon, où il y aura seulement quatre cent quatre-vingt mille lits au lieu des cinq cent vingt mille prévus dans le projet Biasini. Visiblement, l'auteur de la « Socialisation de la Nature » n'avait pas alors réalisé toute l'ampleur du problème.

la côte aux particuliers ? Ce que d'ailleurs il se prépare à faire dans bien des cas après avoir « investi » (4) les milliards du contribuable. Je donnerai une autre interprétation de l'aménagement et de la socialisation des Landes. Le monstre de la croissance exponentielle a toujours plus faim d'espace. Or, il y avait là au bord de la mer le plus grand gisement d'Europe occidentale. L'engloutir d'un seul coup dépassait les capacités des trusts privés, il fallait l'aide de l'Etat propriétaire d'une partie du sol, seul capable d'assurer les investissements et les contraintes juridiques nécessaires. Et une telle destruction ne pouvait s'opérer que sous le couvert de la protection de la nature. Mais après les Landes, où iront les bulls ?

## LES PLANS DE LA MISSION

Je m'en tiens là pour ce qui est de la critique de fond de l'aménagement, en ayant parlé ailleurs ; je propose d'ajouter désormais à ce vocable hypocrite l'a privatif : a-ménagement. Et, jugeant sur pièces, je passerai à l'examen des plans détaillés de la mission aquitaine ; ils ne sont devenus publics que sur le tard, il vaut mieux placer les intéressés devant le fait accompli, et d'ailleurs les planificateurs ignorent parfois leurs plans. J'en ferai la critique U.P.A. par U.P.A. (Unité principale d'aménagement) et S.E.N. par S.E.N. (Secteur d'équilibre naturel, c'est-à-dire légèrement bétonné). Je m'en tiendrai aux faits les plus caractéristiques.

U.P.A. 1 (pointe de Grave). Il arrive que les aménageurs soient en contradiction avec eux-mêmes. Qui va l'emporter ici de Messieurs Biasini ou Monod ? Car la contradiction que l'on refuse dans ce cas est entre l'industrie lourde ou chimique et l'industrie touristique ; la tache noire de la zone industrielle du Verdon s'incruste au cœur même de l'U.P.A. 1, au moment où Jérôme Monod vient d'annoncer que le second Fos sera installé à l'entrée de la Gironde. Un kilomètre à peine va séparer les grillages des aciéries des plages de Soulac ; il fera bon bronzer à l'ombre des hauts fourneaux. Et par vent du sud ouest, vent dominant, les conches de Royan bénéficieront du développement. Bel exemple de prospective.

tranchée indiquée sur la carte de la mission. Peu de choses à faire sur l'étang de Lacanau déjà largement occupé ; l'intéressant, c'est de disposer d'un vaste espace vierge où l'on puisse s'immortaliser en laissant sa trace de béton.

Le S.E.N. B situé entre les deux U.P.A. restera naturel : il n'y aura que cinq mille lits. Dans le S.E.N. C, le nombre de lits passera seulement de deux mille lits à dix mille. Bien entendu, on ouvrira des routes pour permettre aux baignoires d'aller se coucher.

U.P.A. 4, 5 et 6 (bassin d'Arcachon). Ces U.P.A. correspondent au bassin d'Arcachon presque partout déjà suroccupé. L'U.P.A. 4 étant la seule zone disposant encore d'un espace libre, l'on plantera donc au Grand Crohot et dans la Lède de l'Entrée plus de dix mille lits. A signaler que la réalisation du grand canal transaquitain signifierait la fin du courant de la Lège, le plus beau avec celui de Sainte-Eulalie et le Huchet : il faut choisir entre le torrent qui serpente dans les pins et le canal pollué en ligne droite. Et même derrière la fourmière du Cap Ferret, augmentée de douze mille lits, on liquidera le dernier petit bout de forêt domaniale en installant quinze cents lits au Truc-Vert. Dans les vases des U.P.A. 5 et 6 de l'est du bassin, l'on prévoit de creuser des chenaux et des « plans d'eau » à côté de « zones de protection biologique à étudier » (elles le sont toutes à la différence des stations qui sont à bâtir). On peut imaginer l'effet du travail dans ces vasières, et l'état des eaux brassées par les courants de marée. Bien que le bassin d'Arcachon soit déjà largement pollué, l'on prévoit cependant que le nombre de lits disponibles passera de cent cinquante-trois à deux cent cinquante-quatre mille. Comment assurera-t-on l'épuration de ce bouillon humain ? On utilisera l'anus de la Salie qu'on n'arrive pas jusqu'ici à planter dans la houle de l'Atlantique, qui peut tout encalsser.

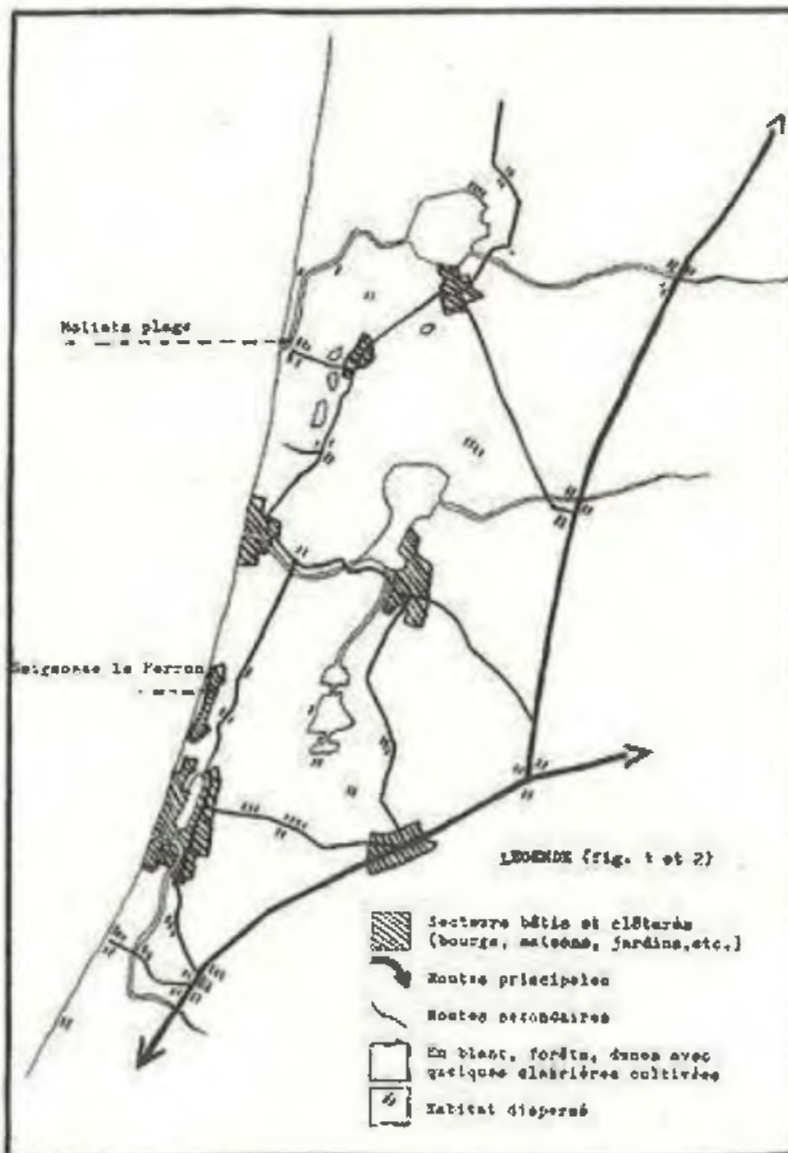
S.E.N. D, U.P.A. 7, S.E.N. E (Sanguinet, Biscarosse, Mimizan). Dans le S.E.N. D constitué par la forêt usagère de la Teste, le nombre de lits passera de quatre mille à douze mille, assortis des parkings correspondants. Comme celle d'Hourtin, la rive ouest du lac de Sanguinet, accidentée et boisée, se

réduira à quelques kilomètres coincés entre deux banlieues. Pour celle du lac de Biscarosse où la pollution touristique prendra le relais de la pollution pétrolière, pas de problème, la plus grande partie du S.E.N. E est efficacement protégé par les grillages de la base de fusées ; on ajoutera quand même quelques logements contre les grilles. Si l'on construit le magnifique canal transaquitain, le courant de Sainte-Eulalie coupé de chutes disparaîtra ; il est vrai que c'est en bonne voie depuis le creusement du premier tronçon entre le lac de Biscarosse et de Sanguinet. Comme les eaux polluées du premier s'écoulaient dans le second on a suspendu ces travaux rentables : espérons que c'est provisoire. Comme à la Salie, on fera appel aux experts, qui n'avaient pas prévu que si l'on fait un trou, l'eau passe.

U.P.A. 8 S.E.N. F (Contis, Léon). Dans l'U.P.A. 8 comme dans l'U.P.A. 9 la créativité des aménageurs se donne libre cours. L'on creuse, l'on transforme le marais de Contis en lac pour y édifier des îles marécageuses qui serviront de réserves naturelles (les naturalistes vont être contents, non ?). La bâtisse sous des formes diverses occupera un bon tiers de la forêt. Le nombre des lits passe de trente-deux mille à cinquante-six mille, et dans le secteur « d'équilibre naturel F » de neuf mille à seize mille. Notons le projet de canal, ici particulièrement raffiné. Il y a là quelques étangs minuscules de 300 à 500 mètres de long sur 50 à 200 mètres de large, de profondeur inconnue. Le planificateur, ou son géomètre, a prévu qu'ils seraient réunis au canal par des bretelles aquatiques, sans doute afin d'y permettre l'exercice du ski nautique. Parfois la créativité de Jérôme Ubu tourne au délire.

U.P.A. 9, S.E.N. G (Moliets, Capbreton). C'est le chef-d'œuvre de l'aménagement. Pour protéger la nature, l'on va cette fois bétonner, équiper, creuser plus de la moitié de l'espace forestier : il n'y avait que des îlots humains dans l'océan des pins, il n'y aura plus que des lambeaux de forêt dans l'océan humain (cf. la carte de l'U.P.A.). Comment les protéger de la fourmillière que l'on aura installée sinon par des grillages ? On peut imaginer la protection de la nature le long de la jungle du courant du Huchet réduit à un couloir de quelques centaines de mètres de large entre une « forêt affectée par l'aménagement », un « parc urbain » et un « parc d'attraction avec réserves d'animaux » (5). Dans ce secteur ce ne sont que zoos, voies express, campings lacustres et bases nautiques, restructuration des courants. Un ensemble de trente mille lits va être établi dans la forêt intacte de Moliets et Messanges, sans doute afin d'éviter son invasion.

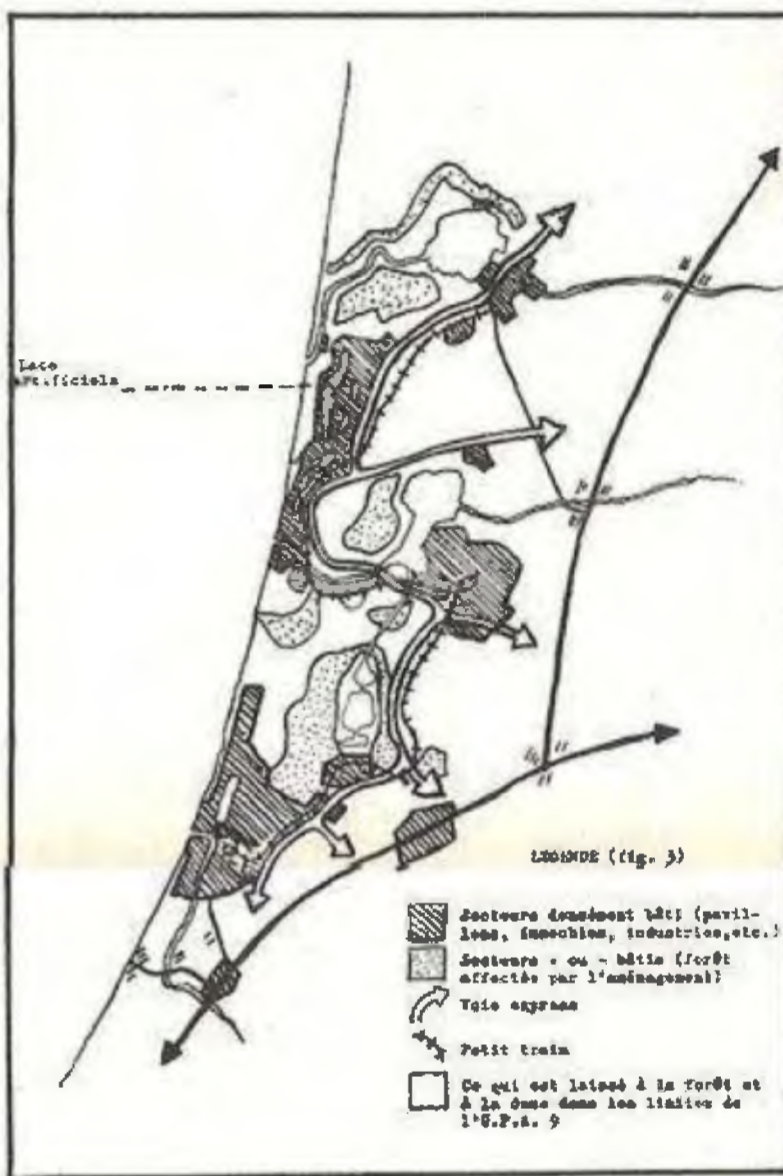
On y creusera entre autres d'énormes lacs d'eau salée dont le fond sera recouvert d'un film de plastique afin d'éviter de contaminer la nappe d'eau (la technique permet tout et Aquitaine-chimie y trouvera son compte). Mais que va-t-il rester du site classé de Moliets ? Il y aura de belles photos à prendre quand les bulles viendront l'enrichir. Quant au secteur d'équilibre naturel G, il aura cinquante-quatre mille lits. Or l'on parle d'établir un port pour pétroliers géants dans le golf de Capbreton (chut ! faut pas trop le dire pour ne pas faire de peine à Biasini). Là encore entre les deux industries, il faudra choisir.



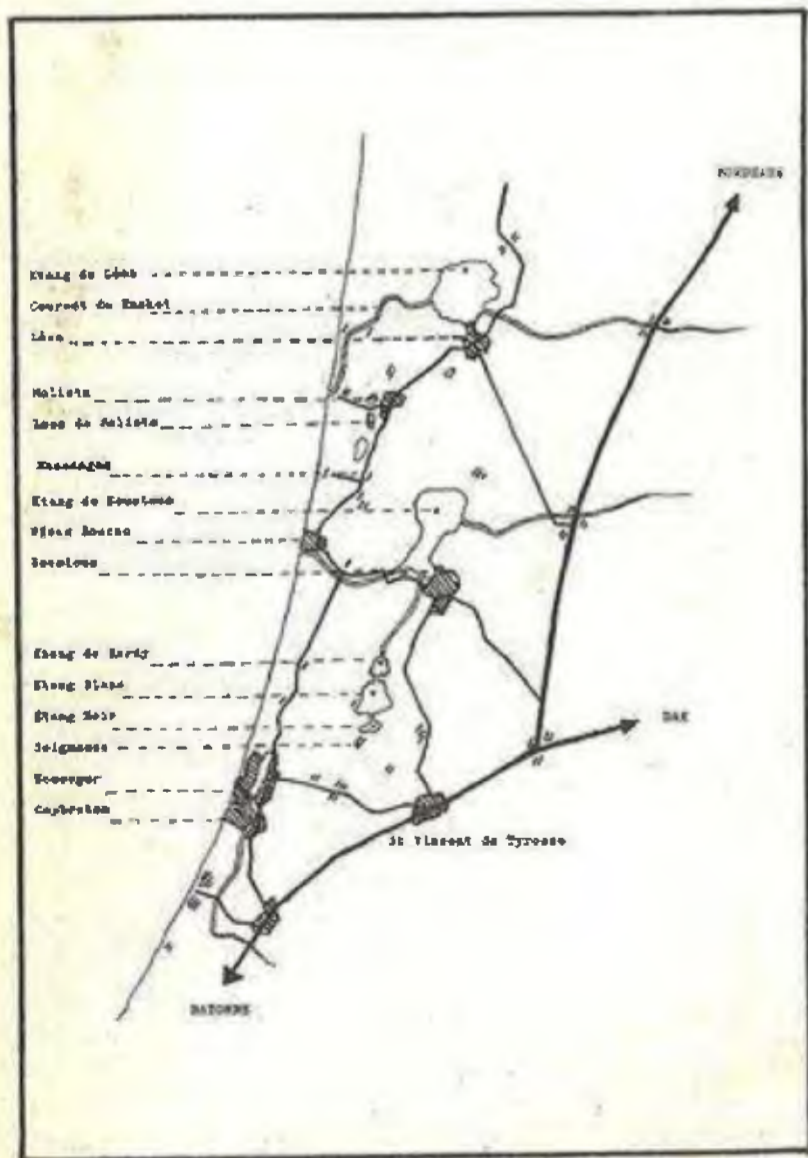
Après un quart de siècle d'urbanisation sauvage (1973).

quelques cabanes en bois du genre de celle des résiniers, situés en pleine forêt ? Afin d'opérer l'inévitable sélection, qui serait celle du goût et non de l'argent, on se refuserait à ouvrir des voies d'invasion et de pollution, et ces hameaux ne seraient accessibles que par pistes paillées ou cimentées, l'usage des quelques routes, solidement barrées de chaînes dont les pompiers et les forestiers auraient la clef, serait réservé à la poste et au médecin. Bien entendu pas de moteurs sur les lacs, la voile et la rame comme en Bavière. Ce serait dur de se ravitailler ? Après tout, les vieux l'ont bien fait quand ils étaient jeunes, et je peux témoigner des joies que nous en avons tiré. L'aménagement des Landes n'est pas seulement le produit d'une religion du profit mais celui d'une bourgeoisie qui ne pouvait les concevoir que sous la forme de la villa à Arcachon pour le peuple. Si l'esprit change, les œuvres changeront, l'on ne gaspillera plus les crédits à reconstituer un arial momie mais à rénover l'habitat landais habité. A partir du moment où l'aménagement des Landes ne sera plus conçu dans l'optique bourgeoise : celle du profit, du pouvoir du prestige, et du confort, les solutions surgiront au gré des lieux et des circonstances.

B. Charbonneau.



Après l'aménagement de l'U.P.A. 9, destiné à éviter l'envahissement par l'urbanisation sauvage.



La côte landaise au sud de l'étang de Léon, avant le démarrage de l'urbanisation sauvage (1948).

### CONCLUSION

L'aménagement qui consiste à protéger les Landes en y attirant les foules par la propagande, l'équipement et les milliards est pure destruction ; et l'on peut se féliciter que l'on ait renoncé provisoirement à l'aménagement de la vallée de la Leyre, dont le paysage et le milieu sont encore plus fragiles. Pourtant on aurait pu concevoir un aménagement respectueux des Landes et des Landais, bien moins coûteux et qui eut évité les erreurs engendrées par l'illusion que la technique peut tout. La première chose à faire eut été d'établir un bilan naturel et social de la forêt landaise en fixant la charge humaine limite qu'elle peut supporter sans cesser d'être elle-même : ce calcul des limites du progrès économique et démographique devrait précéder toute opération de ce genre. L'originalité profonde des Landes, c'est l'immensité, la solitude autant que les pins : au-dessus de tant de touristes au kilomètre carré, on ne leur donne plus Moliets mais le Vésinet. Il fallait — et c'est stupide d'avoir à le dire — poser en principe qu'il n'y a plus de Landes sans forêt et qu'on ne la protège pas en la faisant abattre. Par conséquent, l'espace naturel boisé doit être la règle, et les secteurs plus ou moins urbanisés par les particuliers ou l'administration ne peuvent représenter qu'une fraction à définir de l'espace : une forêt dont ils occupent plus du quart n'est plus une forêt mais tout au plus un bois de Vincennes. Les crédits gaspillés dans des entreprises titanesques doivent être transférés à un équipement léger, facile à enlever, et à l'entretien de la forêt par ses habitants ; ce qui risque de procurer plus d'emplois que des cités fantômes, vides les trois quarts de l'année. La « créativité » qui consiste à bourrer la carte de constructions diverses avant de le faire sur le terrain manifeste bien peu d'imagination : il en faut cependant pour concilier le tourisme et les Landes. Pourquoi ne pas s'en tenir à

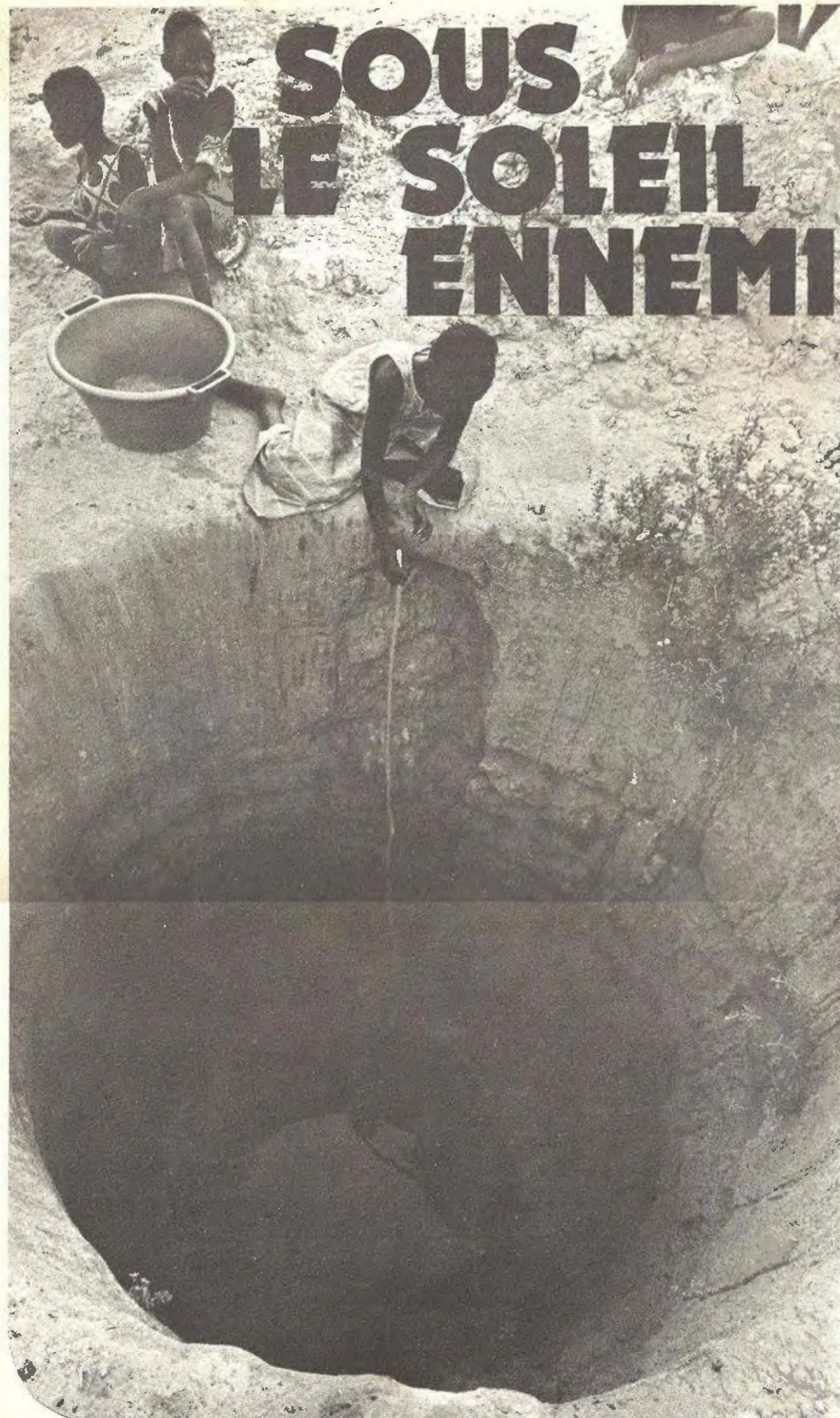
(1) Sud Ouest : 3 février 1972 « J'ai lancé de nombreuses études dont on s'inspire aujourd'hui, et qui sont même la seule originalité du deuxième projet, par exemple le canal aquitain pour lequel j'ai fait engager dès mon arrivée, toutes les études hydrauliques, biologiques, commerciales et sportives sur lesquelles on se fonde aujourd'hui ». Déclaration de Saint Marc à Sud Ouest. On peut juger du sérieux de ces études hydrauliques et biologiques, sinon commerciales et sportives, puisque dès les premiers travaux de creusement de cet autostrade pour grosses bagnoles nautiques, les eaux souillées du lac de Parentis se sont mises à refluer dans l'étang de Sanguinet.

(2) Dans ce même interview de Sud Ouest : « Il est exact qu'avant mon départ, la mission avait approuvé les grandes lignes d'une station à lancer à Moliets sur des terres appartenant à la Satef. Depuis deux ans, ce projet est en sommeil et paraît même abandonné dans le nouveau programme, alors que les travaux étaient prêts à démarrer. Je cherche vraiment les causes de cet abandon, et je n'en vois actuellement qu'une : une préoccupation purement électorale. Chacun sait, en effet, que le maire de Moliets est fort lié avec M. Mitterand. » (Interview de Saint Marc par Sud Ouest, 3 février 72).

(3) Déclaration de Biasini, reprenant les arguments de Saint Marc et de J. Monod, le 8 juin 72.

(4) Investir, synonyme d'engouffrer (ex. le Titanic s'est investi dans l'Atlantique). Dans le cas de la côte aquitaine, soixante-cinq milliards de nouveaux francs.

(5) Les termes sont ceux des plans détaillés de la mission.



# SOUS LE SOLEIL ENNEMI

## REFLEXIONS SUR LA SECHERESSE EN AFRIQUE

Mourir de soif chez nous ? Les bistrotts sont assez nombreux et les marques d'eau minérale, de sodas bien frappés, de pastis et d'apéros trop multiples, pour que nous soyons exposés à ce risque. Nous n'irons pas jusqu'en Afrique, même en imagination. D'ailleurs les premières pluies de l'hivernage (1) sont déjà tombées, nous a-t-on dit.

Alors les cadavres cesseront de jalonnez les pistes ou le bord des cours d'eau dont le fond de cailloux ou de boue craquelée ne suffit même plus à abreuver les moustiques. Cependant il y a ceux qui sont partis.

Ce sont eux dont les os blanchissent au soleil au bord des puits à sec ou des rivières sans eau ; eux aussi qui, dispersés individuellement, cherchent un havre précaire et une pitance de busard, ceux qui se sont agglutinés dans quelque camp de fortune ; celles qui se sont prostituées pour vivre. Mais quoi me direz-vous, ne s'agit-il pas là d'un accident qui supplée naturellement l'usage de la pilule dans ce Tiers-Monde que l'on dit déjà surpeuplé ? Mais il y a aussi les familles brisées, la femme étant parfois restée seule à la maison, le regard fixé sur la terre brûlée ; les communautés villageoises dissociées ; les nomades pasteurs du Nord, seigneurs du Sahel (2), que l'anéantissement de leurs troupeaux laisse désarmés et réduits à la mendicité.

Certes, mais n'avons-nous pas donné aux quêtes, envoyé des vivres et des médicaments en toute hâte, lancé d'hélicoptères des sacs de farine sur la terre durcie ? Nous avons fait ce qui était à notre portée : des gestes, comme une signature sur un registre mortuaire. Condoléances. On n'en parle plus. C'est une affaire de gouvernement.

D'ailleurs, tous ces gens du Sahel n'ont-ils pas chez nous des parents (fils, frère, père) qui leur envoient une partie de l'argent que nous leur faisons gagner ? (C'est une chance pour eux !) Nous ne pouvons, de surcroît, nourrir tous les Africains, si longs à mettre en branle leur développement.

Qu'ont-ils fait des dons et des prêts que nous leur avons consentis depuis l'indépendance ? Et des conseils des experts des pays développés, c'est-à-dire industrialisés ? Tout le monde s'y est mis

*Au fond du puits, la dernière flaque de vase.*

(Nogués/Sygma)

(1) Période des pluies de juin à octobre.

(2) Zone de l'Afrique tropicale située au nord de l'Equateur entre les déserts et la forêt tropicale.



pour les aider : gouvernements capitalistes et gouvernements socialistes, organisations internationales et nationales, associations privées et institutions publiques. Comment, après tant de concours et de secours, un cataclysme tel que celui qui désole la zone intertropicale peut-il survenir ? Il sévit en un endroit aujourd'hui si proche de nous qu'on peut l'atteindre en quelques heures d'avion. Pourquoi les gouvernements de ces pays n'ont-ils pas prévu la calamité ? Gouverner c'est prévoir !...

Et puis, nous avons, nous aussi, nos tracas : l'inflation, ces palabres au sommet (qui ne nous disent rien de bon — on a vu ça avant 1914 et 1939...), ces conférences de la paix qui n'en finissent pas, ce dollar qui nous claque dans les mains, et cette agriculture encombrante qui tantôt produit trop, tantôt pas assez et qui, toujours, coûte si cher...

Et puis... après tout que font-ils nos députés ?

Alors, bons baisers de Bronzeville-les-Eaux.

### DE QUEL COTE PENCHE LA BALANCE

De l'argent, bien sûr nous en avons donné, des experts nous en avons envoyé. Mais l'argent c'est pour qu'il nous revienne avec ses petits, quoi qu'en ait dit Aristote qui prétendit que « l'argent ne fait pas de petits ». Des experts, c'est aussi pour qu'ils nous rapportent. Il y en eut et il y en a heureusement d'excellents, mais beaucoup sont allés en Afrique sans en rien connaître — et même sans rien connaître de ce qu'ils avaient officiellement la charge d'apprendre aux Africains. Tel cet officier mécanicien de la Marine nationale française qui fut chargé d'établir le programme de formation des paysans, dès après l'indépendance du Sénégal. Leur rôle s'appliquait surtout à apprendre aux Africains comment ils devaient rejoindre la civilisation occidentale dont ils prétendaient, sur instructions, leur offrir le modèle. A cet effet, ils orientaient les pays en voie de développement vers la fourniture aux pays développés de matières premières et d'énergie sous toutes ses formes (en particulier alimentaires) et à acheter aux pays industriels des produits manufacturés.

S'agissant de la formation du paysan noir, il eût fallu que les experts se missent d'abord à son école pour apprendre de lui les secrets de ses rapports avec la nature hostile dont il avait appris à vivre en respectant ses lois. Mais donc, prêts et conseils convergèrent vers la monoculture en vue de la production de denrées utiles aux pays dominateurs politiquement et économiquement. Et nous allons voir les résultats de leur action, parfois impérativement imposée à eux-mêmes.

La sécheresse qui sévit au Sénégal, dans trois départements surtout et notamment dans la région du



À la frontière du Mali et de la Haute-Volta, l'armée française largue des sacs de son en principe destinés aux bêtes. Mais les humains ont faim : ils ramassent les grains. Conséquence : une soif accrue et des douleurs abominables.

« fleuve », a été l'occasion pour un groupe d'experts aux compétences variées d'établir un document circonstancié sur les causes qui ont aggravé les effets naturels de la sécheresse. Pour ce faire, ils se sont attachés surtout à analyser la politique agricole du gouvernement sénégalais ainsi que les rapports économiques et sociaux entre l'agriculture d'une part et les autres activités, notamment l'industrie, d'autre part, c'est-à-dire entre la campagne et la ville, entre le citadin et le paysan. On sait que ces rapports sont ceux qui dominent actuellement la politique mondiale ainsi que le prouvent les « marathons » agricoles de la C.E.E. et le programme du Nixon-round. Ils posent un problème aussi aigu aux U.S.A. qu'en U.R.S.S., en Chine qu'au Marché commun européen, en Algérie qu'au Chili. L'exemple sénégalais, bien étudié par quelques experts parlant selon leur conscience, est donc typique.

Sachons d'abord qu'au Sénégal comme dans beaucoup d'anciennes colonies des pays européens, les productions de rente, c'est-à-dire, pratiquement exportables, se sont progressivement étendues au détriment des productions vivrières. Celles-ci sont obtenues en grande partie par la « culture de case » et celle des « champs communs ». C'est, dans tous les pays du monde, la culture du champ proche de la maison, analogue à « l'enclos » kol-

khozien. En Afrique noire elle assurait, avec la culture du « champ commun », la subsistance de la communauté villageoise et tribale qui s'en partageait les productions suivant les besoins de chaque ménage et les disponibilités.

Un jour, des « civilisés » sont venus dire à ce paysan noir, partageux sans malice : « Tu ne produis que pour vivre, tu ne pourras jamais acheter plusieurs femmes ou un beau boubou ou un bijou à ta préférence, manger mieux, avoir une belle case et devenir riche pour commander : tu n'as pas d'argent ! Pour en avoir il faut cultiver des denrées qui se vendent. Avec l'argent de la vente que tu gardes pour toi seul, tu achètes tout ce que tu veux. » Le paysan noir, soucieux autant et plus que tout autre de puissance (nombreux enfants, grands troupeaux) et de prestige plus que de richesse, se convainquit que, dans le système du Blanc c'est l'argent qui donne force et prestige et il se laisse prendre au piège. Celui-ci fut d'abord dissimulé — comme tous les pièges — par une politique coloniale favorisant des firmes qui achetaient la denrée de traite (exportable) introduite dans le pays : au Sénégal l'arachide. L'huile obtenue par l'écrasement de sa graine importée en France, concurrence les huiles et matières grasses métropolitaines (olive, colza, noix, beurre, saindoux, etc.). Elle fournit aussi

son tourteau, résidu de l'extraction de l'huile, abondamment employé dans l'alimentation du bétail et auquel les Américains ont aujourd'hui substitué le tourteau de soja (3).

Tout d'abord, les paysans sénégalais trouvèrent un certain avantage à la culture de l'arachide qui s'étendit le long de la zone côtière, de Dakar à Saint-Louis. Puis vinrent les guerres mondiales qui amenèrent les industriels européens et français en particulier, à stimuler les productions coloniales en raison du déficit de l'agriculture européenne appauvrie et désorganisée par les hostilités.

En application d'accords passés avec la France après l'indépendance, le Sénégal étendit les cultures d'exportation, riz, coton et surtout arachide. Le paysan sénégalais produisit davantage, incorporé qu'il fut, plus complètement encore, au système mercantile par l'organisation coopérative de vente des arachides. On l'encouragea à cultiver à la charrue — jusqu'à l'UNESCO qui s'en mêla ! — mais ces nouveaux moyens de production (boeufs, charrue, véhicules) furent soumis à l'impôt, ce dont on ne l'avait pas prévu. On lui conseilla aussi l'emploi des engrais. En conséquence, ses dépenses

(3) Avec les inconvénients que l'on sait, quand ils ferment le moisnet.

## SOUS LE SOLEIL ENNEMI

augmentèrent et, pour les couvrir, il négligea davantage encore ses cultures vivrières, pour produire des denrées à vendre. Cette orientation l'obligea à acheter des aliments pour se nourrir entre la date d'épuisement de ses provisions dues à sa dernière récolte et la récolte à venir.

D'abord cet intervalle fut relativement court, mais d'année en année il s'allongea et particulièrement depuis le commencement de la grande sécheresse actuelle. Ses ressources financières ne permirent pas à notre paysan de payer comptant les aliments achetés, il s'adressa alors à sa coopérative ou à l'agent de traite qui les lui procura à crédit, à charge par lui de rembourser à la récolte. Mais alors il constata qu'il payait fort cher ce qu'il produisait auparavant chez lui et que, en même temps, baissait le revenu de sa production livrée au commerce (baisse de prix et baisse des rendements).

### UN SAC VIDE NE TIENT PAS DEBOUT (proverbe wolof)

Le résultat final de l'exploitation du paysan est que notre homme, qui doit aussi payer ses impôts avec des revenus décroissants, ne parvient pas à entretenir sa force de travail normale, surtout au moment où elle doit être au maximum, c'est-à-dire au moment des semailles. Il est alors comme un sac vide. Comme à tous les paysans du Tiers-Monde, l'économie de marché ne permet pas au paysan sénégalais d'équilibrer les dépenses d'énergie exigées par le travail avec l'énergie fournie par la nourriture. Et ceci se produit au moment où les paysans des pays industriels (dits développés) sont ruinés par des importations venant précisément du Tiers-Monde où la terre aussi se ruine, comme elle se ruine par l'agriculture minière de l'Amérique qui veut nous imposer ses denrées agricoles sous un régime privilégié.

Tout ceci se passe à la grande satisfaction des « technocrates ». Dans leur ignorance profonde des problèmes fondamentaux de l'agriculture, ceux-ci tentent toujours d'obtenir des produits agricoles à des conditions de plus en plus avantageuses pour limiter le coût de la vie, donc le niveau des salaires, de manière que l'industrie demeure compétitive, dans le commerce international. Le thème général du « développement » est en effet l'exportation croissante des produits industriels.

Analysé avec plus de rigueur et moins de cupidité, on s'aperçoit que tout développement se mesure en définitive par la balance établie

entre les dépenses et les ressources en énergie humaine. Les Africains diraient sans doute, et plus exactement, « force vitale ». Lorsque le bilan est positif, il y a développement, s'il est négatif il y a régression, c'est-à-dire appauvrissement fondamental.

Or, dans les rapports mercantiles nationaux ou internationaux entre l'agriculture et les autres activités, la première est créditrice d'une énergie dont elle ne perçoit jamais la valeur correspondante par l'échange commercial. Là est la cause essentielle de l'impuissance des pays en voie de développement à décoller d'une économie stagnante, malgré de coûteux efforts réalisés par leurs paysans. Actuellement le Tiers-Monde doit employer la quasi totalité des dons et avances qui lui sont accordés par les pays industriels au remboursement des dettes contractées vis-à-vis de ces derniers. La balance du gain en monnaie penche, comme celle de l'énergie, du côté des pays riches, capables d'imposer leur volonté parce que riches, et riches parce qu'industriels.

Les pauvres deviennent de plus en plus pauvres et les riches de plus en plus riches comme l'ont montré les conférences des Nations Unies pour le commerce et le développement (C.N.U.C.E.D.) de Genève, New-Delhi et Santiago.

Il faut connaître avec exactitude le mécanisme de cette aggravation des « termes de l'échange » — c'est-à-dire des relations commerciales — entre les pays industriels (développés) et les pays (agricoles) du Tiers-Monde en voie de développement pour déceler de quel côté penche la balance des responsabilités dans les résultats des rapports complexes socio-économiques entre les différentes entités en action dans le système capitaliste mercantile, lorsque surviennent certaines situations catastrophiques qu'on attribue exclusivement à des phénomènes naturels. Quelle tentation est alors l'industrialisation rapide pour les pays en voie de développement.

### A LA DIMENSION DU PROBLEME

Le problème qui se pose aujourd'hui, en Afrique, aux pays appauvris du Sahel, les plus pauvres de tous, est celui, immédiat, de leur survie et à terme celui de la réinstallation de leurs populations et de leur maintien dans la région dévastée par la sécheresse. La solution de ces deux problèmes comporte l'exploitation méthodique des ressources en eau, ordonnée d'abord pour la satisfaction des besoins quotidiens des hommes et des animaux.

L'Africain des zones sèches connaît dès sa plus tendre enfance la nécessité de l'eau. Sa mère le porte sur son dos lorsqu'elle va au puits, à la rivière ou au marigot. Il sait aussi qu'elle est dispensée par des forces qui lui échappent. C'est pourquoi, pour obtenir la



Rationnement des céréales : 15 kg par personne et par mois.

pluie lorsqu'elle tarde, il avait recours — plus autrefois sans doute qu'aujourd'hui — au monde invisible par l'intermédiaire du sorcier qui-fait-pleuvoir-sur-le-champ. Comment ? Il renverse de bas en haut le bâton à pluie derrière le dos du solliciteur tourné dans la direction de son champ. Ledit bâton est une branche de bois léger refendu, aménagée intérieurement de façon que tombent lentement avec un bruit imitant celui de la pluie les graines de mil qu'on y a introduites. Illusion sans doute, mais qui verse dans l'âme inquiète du paysan une petite ondée d'espoir qui le fait vivre jusqu'au lendemain et après.

Elle ne saurait suffire cependant à assurer la récolte et moins encore à préserver de la sécheresse. Aussi peut-on s'étonner de ce que l'aménagement hydraulique de l'Afrique, qui reçoit dit-on tant d'aides de toutes sortes, ait tant tardé aussi bien pour couvrir les besoins quotidiens des hommes et des animaux

que pour l'irrigation et pour la captation de l'énergie.

En Afrique intertropicale sèche, les besoins en eau sont d'une périodicité variée. Quotidiens pour les hommes, les animaux et certaines industries, ils sont périodiques pour les plantes et satisfaits en général par les pluies d'hivernage. Les besoins quotidiens en eau sont couverts par les cours d'eau à grand débit permanent (essentiellement Niger et Sénégal), ou à débit saisonnier, où sont installés parfois des barrages. Les besoins quotidiens sont également couverts par les marigots (petites mares ou étangs) et plus généralement par les eaux souterraines des niveaux phréatiques (niveaux des puits) de faible profondeur (quelques dizaines de mètres) et par des puits profonds utilisés par plusieurs villages et par les pasteurs nomades. Il existe à grande profondeur des réserves hydrauliques qui ne sont guère connues que par les spécia-



Guyard (Sigma)

*Les bêtes squelettiques meurent en arrivant au point d'eau.*

listes de recherches d'hydrocarbures ou de minerais (uranium) dont les découvertes demeurent ésothériques et même secrètes. Aussi n'a-t-on pas pu encore dresser une carte des ressources en eaux profondes découvertes à ce jour, faute de coordination.

Ceci étant dit, il faut savoir que les réserves hydrauliques souterraines renferment deux couches d'eau, l'une supérieure douce, l'autre inférieure salée. Faute de pluie la première peut s'épuiser relativement vite par pompage, la seconde, non exploitée, persiste. Elle se constitue par l'entraînement par la pluie des sels dont la surface du sol se charge par évaporation. C'est ainsi que, sur les sols peu perméables, se forment les chotts ou lacs salés.

Ce rapide schéma permet de comprendre, pour l'essentiel, pourquoi la constitution des réserves d'eau du Sahel dépend exclusivement des pluies de l'hivernage. Les puits

s'épuisent en effet plus ou moins vite, en raison inverse de leur profondeur, et les couches qui alimentent les plus profonds risquent de devenir fossiles, c'est-à-dire de ne plus pouvoir reconstituer leur niveau d'eau douce. Quoi qu'il en soit, dans le Sahel, l'alimentation des puits ne saurait répondre à une longue sécheresse. La majorité d'entre eux peuvent même être à sec comme on le voit aujourd'hui. Certes, de telles catastrophes sont rares. Depuis le début du siècle, le Sahel a connu plusieurs grandes sécheresses, mais sauf celle de 1913 — et encore — elles n'ont pas revêtu la gravité de celle qui sévit actuellement.

Comme les précédentes, cette dernière frappe une bande parallèle à l'Equateur, qui s'étend de l'Atlantique à la Mer Rouge entre le 12° et le 15° degré de latitude Nord, sur 7.000 km de l'Ouest à l'Est et 500 km environ du Nord au Sud. Elle touche la Mauritanie,

le Sénégal, le Mali, la Haute-Volta, le Niger, le Tchad, le Nord-Cameroun et le Soudan, massif du Darfour. Elle couvre ainsi 3.500.000 km<sup>2</sup> peuplés d'environ 22 millions d'habitants, dont 6 millions sont affectés par la sécheresse.

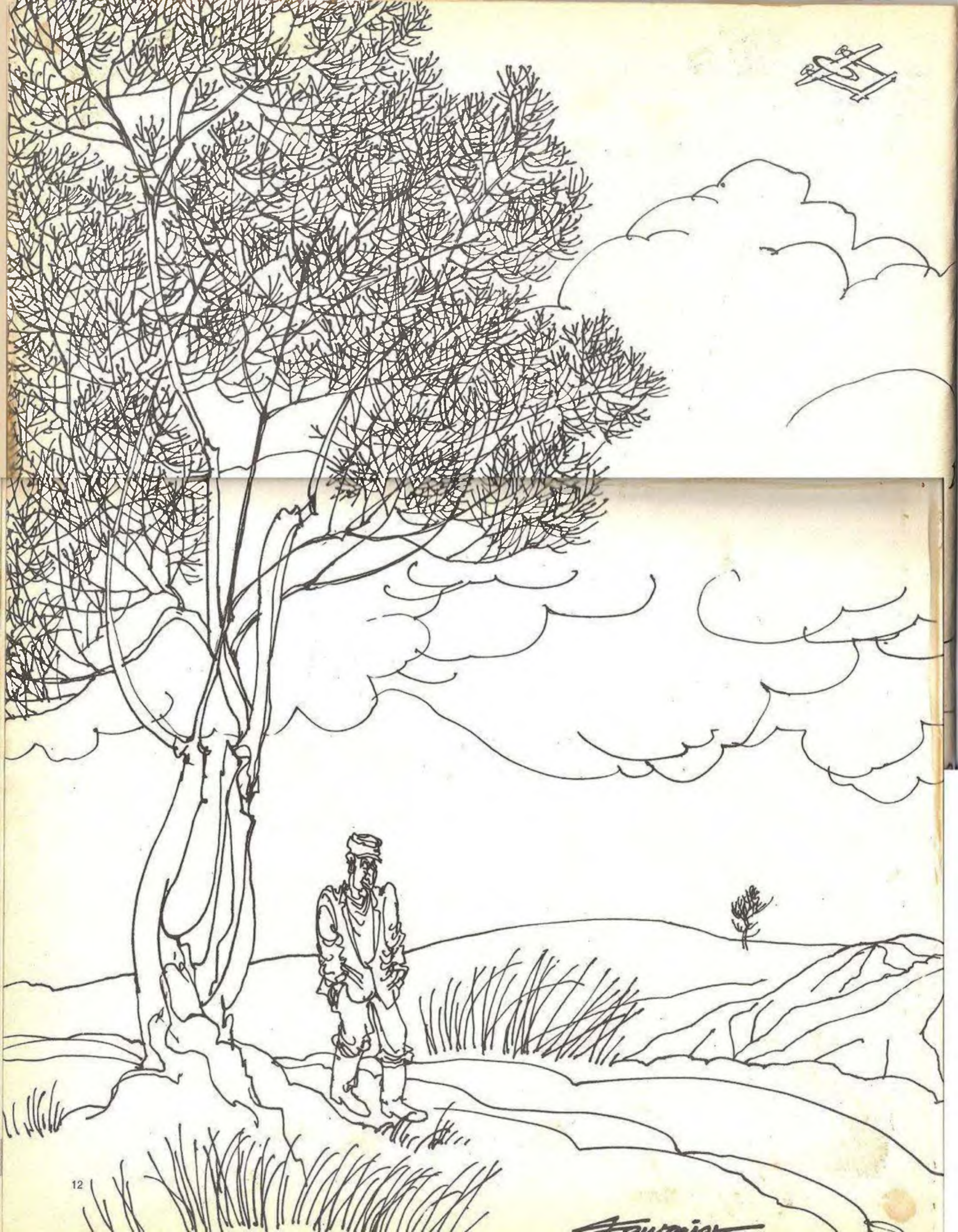
On a constaté depuis plusieurs années que le désert saharien s'étend progressivement vers le sud et des vents desséchants ensablent des zones autrefois fertiles. La sécheresse actuelle qui dévaste le Sahel n'est donc qu'une phase dramatique de cette désertification. Ce phénomène a donc une dimension géographique et une dimension chronologique dont on ne connaît ni le rythme ni l'étendue de chaque phase. Ces caractéristiques demeurent imprévisibles dans l'état actuel de nos connaissances. La réanimation de la zone qu'il atteint actuellement est d'autant plus problématique que, d'une part, les territoires éprouvés ont été abandonnés par leurs popula-

tions dont les troupeaux sont anéantis et que, d'autre part, la politique générale des Etats qui les administrent n'est pas favorable aux régions rurales. Ils ont surtout besoin de ce qui leur manque le plus, certes, immédiatement : l'eau.

En Afrique, comme d'ailleurs aujourd'hui dans les pays industrialisés, à cause de la pollution, l'aménagement et la protection des ressources hydrauliques conditionnent toute politique générale. Or nous venons de voir qu'en Afrique, en particulier dans le Sahel, le renouvellement de ces ressources dépend d'un phénomène périodique (la sécheresse) à deux dimensions, l'une spatiale, géographique, et l'autre chronologique dont on ne saurait prévoir l'étendue. Le problème qu'il pose est donc soustrait à toute détermination absolue, ce qui rend sa solution fort ardue et dépendante de l'intervention de nombreux facteurs.

**J.-M. Gatheron.**

(A suivre.)



# il était une fois... l'écologie...

Qu'on le veuille ou non, le mouvement écologique a été créé et amplifié par ceux qui n'avaient jamais cessé de penser « écologiquement » : les communautaires, seuls véritables révolutionnaires du monde actuel. Aussi il était obligatoire que dès le départ — et cela s'est très bien senti — une coupure se crée entre ceux qui s'accrochaient à une mode (14.000 des 15.000 présents à la première marche de Bugey) et ceux qui lançaient un cri d'alarme par conviction liée à leur vie quotidienne.

La masse présente à Bugey en juillet, a bien vite dételé quand la perspective écologique s'est imposée ; c'est-à-dire quand il devint impossible de dissocier lutte écologique et changement radical dans sa vie quotidienne.

Notre tort (à nous, communautaires marginaux, anciens, présents et futurs) aura été de nous laisser absorber par un militantisme voué à l'échec comme tout militantisme. Lorsqu'on voit le résultat de plusieurs années de surmenage, on ne peut qu'en convenir une nouvelle fois... L'écologie ne sera pas un mouvement de masse par le seul fait qu'il existe des militants écologistes. Aucun mouvement révolutionnaire n'a abouti par le militantisme forcené d'une poignée d'avant-gardistes. L'idée écologique est totalement étrangère à la masse. Et les groupuscules l'ont bien compris qui ont rapidement abandonné ce cheval de bataille pour le cantonner dans une rubrique « pollutions-vilains patrons ». Leur engouement était venu de ce qu'il leur fallait trouver un nouveau moyen de pénétration des masses, qui ont décidément bien du mal à se laisser pénétrer... (1)

Chez eux aussi la réflexion n'a pas tardé : devant les conséquences d'une sincère remise en cause écologique, ils ont freiné leur ardeur anti-pollution. Tenants d'un progrès infini et libérateur, ils ne pouvaient d'un seul coup prôner l'inverse, d'autant plus qu'ils ne peuvent s'appuyer aujourd'hui que sur ceux qui ont le plus droit à profiter un peu de ce progrès...

L'écologie réfléchie ne peut amener qu'à un conflit insoluble avec le progrès technologique.

Il n'existe aucun terrain d'entente entre l'équilibre naturel de notre planète et ce progrès industriel. Pour nous, nous ne pouvions ramener notre conception de la vie à un motif de propagande — même pour la bonne cause. Nous n'avions plus rien de militant, malgré les apparences — et notre langage même devenait incompréhensible...

L'ardeur gaspillée à convaincre les masses aurait été mieux utilisée à préparer notre désertion.

D'autant plus qu'au fil de la lutte menée nous découvrons à quel point nos idées étaient en rupture même avec celles de compagnons momentanés, tels les boy-scouts du papier gras

reconvertis dans le nucléaire, qui folsonnent dans tant d'associations, les « Amis de la Terre » pour ne citer qu'eux.

Tellement en rupture qu'il nous aurait déjà fallu commencer par les convaincre eux d'être convaincus...

Leur pauvreté intellectuelle, leur intégration au système (2), s'exposèrent avec assez d'éclat lors de l'organisation des manifestations parisiennes pour le moratoire, pour qu'on tire l'échelle après eux...

Ceux qui pensent encore pouvoir pratiquer l'écologie en appartements remplissent malheureusement ces associations (bidons pour la plupart) et paralysent l'action en monopolisant les responsabilités.

Il est temps d'affirmer que l'écologie ne peut que se vivre. Et si nous devons avoir un mot d'ordre qu'il soit : **DESERTION CIVILE !**

Mettez-vous bien dans la tête qu'il n'y a plus rien à faire dans les villes (comment peut-on oser écrire qu'un écologiste peut se sentir « urbain au fond de lui-même ? » qu'est-ce que c'est que cette prostitution ?) Et qu'il faut abandonner les illusions d'un grand mouvement révolutionnaire né d'une prise de conscience globale...

Le véritable mouvement écologique ne peut être que communautaire et rural. Tout le reste n'est que tracts et affiches, c'est-à-dire papier gaspillé.

## LA LUCIDITE DESEPEREE A L'ORDRE DU JOUR

L'écologie repose sur plusieurs niveaux de pensée. Le premier étant la constatation de l'inutilité de l'homme sur la terre. Et surtout qu'il n'est rien d'autre que le seul animal nuisible de la planète. Sans lui toutes les espèces s'équilibrent ; avec lui, tout se détruit. Sans lui, la terre vit ; avec lui, elle meurt. Vision simpliste ? à voir...

Le second niveau est que l'homme-nuisance a engendré des forces de progrès qu'il ne peut plus contrôler, et depuis 1935 ces forces sont devenues incontrôlables. (Qu'on songe simplement à l'insolubilité du problème démographique)... Forces incontrôlables qui rendent ridicules toutes propositions d'utopies (dont l'an 01). Le troisième niveau est que l'homme peut, sans être trop une nuisance, vivre de façon à peu près naturelle (arriverons-nous à nous guérir ? c'est peu probable !). Façon de vivre qui n'est évidemment pas la plus facile, mais sûrement la moins imbécile et la moins vaniteuse. Solution qui ne peut être (l'optimisme inconsidéré n'est plus de rigueur) que limitée, communautaire et rurale.

Nous encourageons donc moins à une démobilisation générale qu'à une désertion individuelle. Moins à une démobilisation générale parfaitement hy-

pothétique (utopies-alibis qui reportent au futur la possibilité d'une vie autre : tant qu'on ne part on ne risque pas d'avoir faim, on ne risque pas de devenir courageux ; tant qu'on ne fait pas l'an 01, vous achetez Charlie-Hebdo), qu'à une désertion individuelle immédiate.

Et que ceux qui pleureraient encore de chaudes larmes populistes, qu'ils sachent bien qu'un exemple concret et vécu portera toujours plus sur la masse que des dizaines de nuits blanches sur les panneaux d'affichages...

Cela dit essentiellement pour marquer nos distances d'avec le semblant de mouvement écologique récupéré ici par les boy-scouts, et là par les intellectuels de gauche, lecteurs du « Sauvage » capables de tenir leur place dans les conversations de Saint-Germain, ou rédacteurs de « Survivre » effrayés à l'idée de quitter leur confort « urbain ».

Mouvement non pas voué à l'échec, mais déjà échoué ! Il y aura toujours des récupérateurs, comme il y aura toujours des organisateurs de kermesse, et des militants de base éternels. (militant = qui s'emmerde le dimanche, et se demande ce qu'il pourrait bien faire pour passer le temps).

Pour notre part, nous sommes à côté. En dehors de la société, Marginaux. C'est-à-dire que nous tendons chaque jour plus vers une vie autonome, libérée au maximum de la société, une fois admises les compromissions vitales et inévitables. (Etant bien entendu que la plus importante est que nous n'échapperons pas plus que les autres au naufrage, mais qu'au moins nous aurons vécu jusque là au plus près de la liberté ; il y aura toujours des imbéciles pour prétendre qu'on ne peut pas échapper à la société : c'est l'alibi de leur lâcheté ; prisonniers volontaires et complaisants de la société, gardiens au besoin).

La « marginalisation » de l'individu exige autrement de volonté que le militantisme au sein d'un quelconque groupuscule. Il s'agit d'un renoncement aux facilités de la société qui frôle parfois (vu de l'extérieur), l'ascétisme. On comprend la frayeur des bagnards volontaires.

## IL NE S'AGIT PLUS DE SE BATTRE CONTRE LA SOCIETE, MAIS DE VIVRE AU DEHORS D'ELLE

Nous ne nous posons pas plus en martyrs qu'en surhommes. Nous nous contentons d'affirmer notre prétention à nous libérer et à n'être dominé que par la nature. C'est moins le désir d'échapper à la connerie ambiante qui nous pousse que la volonté de prendre en main notre destinée, et ne pas nous laisser absorber par les futilités qui

ont remplacé les vrais affrontements de la vie : ceux de l'homme et de la nature. Prendre en main notre destinée, c'est-à-dire parvenir à une autonomie la plus complète possible (de vie et de pensée) : l'autarcie étant bien sûr le but final. Il est d'abord question pour nous de vivre pleinement chaque affrontement naturel.

De supprimer les faux rapports, les fausses richesses, inhérentes à la société actuelle qui traîne quotidiennement la nature dans la boue. (3). tout en faisant miroiter le bonheur progressiste à l'être humain... En ce sens et face à ces progressistes-bagnards-volontaires, nous nous devons de nous affirmer réactionnaires ! (4) Réactionnaires, si la réaction consiste à réapprendre à utiliser tous les sens — toute sa force physique, et surtout à utiliser son imagination créatrice dévoyée dans les ornières de la spécialisation progressiste. Non dans le but de dominer notre faiblesse, de dominer la nature, mais de créer une vie en accord avec l'ordre naturel de la vie.

En ce sens, il nous est permis de dire, bien cordialement, merde à tous les intellectuels parisiens partisans d'une utopie... du futur qui n'engage à rien, et surtout pas à renoncer au bain de progrès. Notre utopie est d'aujourd'hui, et d'hier, c'est notre vie. Et c'est aujourd'hui que nous la vivons, encore, toujours. Nous, nous ne sommes déjà plus en an 01 !

J.-M. Carité « LETTRE-URGENT »

1. Les mouvements à vocation populiste n'ont pas encore compris qu'il n'existe qu'un seul moyen de toucher la masse : la télévision. Et encore faudrait-il un Guy Lux de gauche, en cela les rédacteurs de « Libération » n'ont pas tort lorsqu'ils imitent le style du « Parisien Libéré »...

2. Il conviendrait peut-être, ici, de parler simplement de récupération volontaire. Ne trouve-t-on pas des Amis de la Terre pour collaborer et diriger « Le Sauvage » ? Et n'y en eut-il pas pour diriger le numéro spécial écologie du « Nouvel Observateur » orné, ne l'oublions pas, d'une superbe publicité pour l'E.D.F. ? Il est grand temps d'élargir le mouvement écologique si nous voulons lui laisser une petite chance de réussite !

3. Il y aura toujours des imbéciles pour jeter des tomates à Mességué (qui est ce qu'en a fait R.T.L., bien sûr, mais aussi quelqu'un qui a contribué à remettre les plantes à l'honneur). Comme il y aura toujours des imbéciles pour traiter le paysan de « plouc ». C'est un de ces « ploucs » qui écrit à un animateur de radio : « Vous avez dit qu'il y avait des déserts en France. Il n'y a qu'un seul désert en France : c'est Paris, qui ne produit rien, et où l'on maintient une vie artificielle à grands frais... »

4. Réactionnaires... Il aura suffi du départ de Fournier et de l'échec du 6 mai pour que, de toutes parts, les intellectuels « urbains » tombent à bras raccourcis sur l'écologie qui devenait subitement « réactionnaire ». Est-ce parce qu'elle n'était plus dangereuse, ayant perdu sa voix ? Ou bien est-ce qu'elle ne valait plus la peine d'être récupérée ? En tous cas, ils souffleront comme des pets trop retenus : ils pouvaient ne plus remettre en question leur militantisme en H.L.M. J'en ai même entendu un me dire sans vergogne : « Ce n'est pas parce que Fournier tenait la rubrique écologie dans « Charlie-Hebdo » qu'il faut en faire un pape... » Ah ! comme il doit faire bon être con ! Un jour, nous essaierons, pour voir...

# LE MOINDRE GESTE PEUT FAIRE SIGNE

Il faut pointer le matin, le midi et le soir.

A 19 heures je suis venu de nouveau sur le quai de la gare et je rejoins l'immeuble. Bâtiment 65, porte C, 3<sup>e</sup> gauche.

Souvent je vais me coucher tout de suite, un oreiller sur la tête pour ne pas entendre le feuilleton à la télé que la famille à côté écoute, que les voisins du dessus, du dessous, d'à côté écoutent.

Mes sœurs à leur tour travaillent, le père sort de l'hôpital: c'est ce moment que je choisis pour m'évader.

Mon projet à ce moment: être berger, maçon ou je ne sais trop quoi, mais surtout ne pas retourner à Paris...

Mais je rencontre D...

Je n'entends que quelques mots: Solidaire... compagnon... Il me propose d'être le compagnon de Janmari (1).

S'offre à nous, près de Monoblet, au bord des Cévennes, une grande bâtisse inoccupée. Une cinquantaine de pièces, des très grandes, des toutes petites, des caves, des voûtes, des bâtiments. Une ruelle intérieure qui mène sur un four à pain et une cour intérieure.

C'est l'hiver 67-68.

Janmari est un drôle de gamin.

Il lui sort des grimaces souvent accompagnées de cris. Il peut se balancer, les mains dans le dos, au même rythme, à la même place, pendant de longs moments.

Il lui arrive également de mordre son pull et de donner de grands coups de tête dans les murs, ce qui m'inquiète beaucoup.

Pendant les premiers jours je ne manque pas un geste, pas un pas. Je comprends pas du tout pourquoi il fait cela, je suis prêt à tout moment pour l'éviter.

Au bout de plusieurs jours quelques habitudes existent. Les lieux me sont plus familiers. Il semble que les coups de tête diminuent un peu.

Je cherche ce qui ne va pas lorsqu'il se cogne.

Je lui propose à manger, à boire, des biscuits — ça ne fait rien. Je l'invite à me montrer ce qu'il veut, ce qui ne va pas — je lui tends la main. Il m'amène vers la porte de la cuisine, me lâche, ferme la porte qui était mal fermée, retourne près de la cheminée, endroit où il se trouve souvent, re-

(1) Jean-Marie J... 12 ans, Autiste. Mutique « petit psychopathe grave », etc.

## CE RESEAU QUI FAIT MIRAGE

E. Prémillieu et Isabelle sont passés, en mai dernier, « ici »: un réseau où, depuis six ans, des enfants autistes viennent en séjour.

Mutiques, ces enfants-là. Ils vivent hors l'usage de la parole alors que cette parole-là, pour nous invétérée, est tant prônée tous ces temps-ci. A croire qu'il n'y a plus que ça: la parole, suprême recours, la seule « chose » qui nous reste.

Ceux-là s'en sont détournés ou l'ont été. Imaginez ce qui peut apparaître quand les eaux baissent au point qu'on le voit, le fond...

Et voilà que « le fond » de l'individu humain n'est pas du tout ce qu'ON pouvait imaginer. Il faut le voir pour le croire. Mais ne voit pas qui veut ou qui voudrait. La parole est maîtresse et nous dicte ce qu'il faut voir pour que ne soit rompu en aucun point la cohérence d'un certain monde: ce monde auquel ON ne peut rien.

Puisqu'ON n'y peut rien, il faudrait peut-être que quelques-UNS s'efforcent de ne pas l'être, tout à fait ON. Pour que quelques-uns de ces enfants-là, psychopathes graves, manquent là où leurs symptômes manifestés les menaient tout droit, à l'institution de service, encore faut-il que quelques-uns de nous autres y manquent, là où ils devraient être, en emploi ou en fonction quelque part, tout saisis bien sûr du malaise de cette fonction ressentie insensée. Mais il faut bien vivre, comme on dit, et la gagner, sa vie, serait-ce au prix qu'elle s'y perd.

Il faut bien y vivre, là où le destin veut que vos doigts de pied ressentent ces crampes qui préparent à l'inéluctable éventail. La première démarche a été, pour nous qui étions cinq ou six, de ne pas croire que cet « Y » qui nous était dévolu dans le ON ambiant, l'était, inéluctable.

Nous avons décidé de nous en tirer afin d'y être, ailleurs, présence proche d'un gamin décidé irrécupérable par les sommités en cours. D'autres enfants nous sont advenus. Jour après jour, une recherche s'est amorcée.

Le pari? que l'un et l'autre de ces enfants-là aient un devenir qui leur évite la réclusion en institution, quelle que soit. Le moment est venu où il faudrait que se trouvent patiemment d'autres lieux que ceux-ci.

Car, voyez-vous, ON a beau dire tout ce qu'ON veut des institutions. Elles ne sont pas voulues et ne se veulent pas telles qu'elles sont. Leurs grilles quand elles avaient des grilles, leurs fleurs si elles ont des parterres ou des massifs, c'est bien ON qui les façonne et les veut telles qu'elles sont: poubelles si ON a besoin de poubelles, pénitenciers si ON a besoin de pénitenciers, et parées de plantes vertes, et bourrées de médicaments, écoles si ON a besoin d'écoles.

Qu'il y ait d'autres chemins, ce petit réseau-ci les esquisse et devient trace.

Reste à en faire part de ce que veut dire Y être, présence proche d'un enfant aussi fou qu'un enfant peut l'être, et ce, « hors fonction », en tout ignorance de ce que rabâchent ces vieilles tantes Pédagogie et Psychologie.

Il s'agit que quelque chose « d'autre » se mette à avoir cours entre les uns et les autres. Alors ces enfants-là, interdits, trouvent ou retrouvent l'usage de leurs mains et d'un « eux-mêmes » qui semble bien ne pas se situer où ON veut le croire.

Le premier d'entre ce « nous-autres », là depuis six ans, Jacques Lin, s'y met à raconter ce qui peut se raconter. Pour le reste, pour ce qu'il en est de ce qui semble bien « faire signe » pour des enfants étrangers à ce qui nous fait ce que nous sommes, il y va d'un long apprentissage d'un certain silence.

D.

Il y a six ans que j'y suis, dans les Cévennes...

Quand j'y suis arrivé, je venais de faire neuf ans d'HLM et deux ans d'usine.

Le père est malade, ma mère fait des ménages. A 17 ans, étant l'aîné de cinq enfants, je rentre à l'usine.

A six heures du matin j'attends le train de banlieue pour aller au travail.



L'article d'Isabelle, « Une vie de chien » paru dans « La Gueule Ouverte » de juillet, nous a valu une petite avalanche de lettres : — « J'arrive, nous arrivons... »

Il nous faut donc préciser qu'il ne s'agit pas d'y avoir lieu, « ici » où persiste depuis six ans le petit réseau d'origine de cette tentative. Cent autres lieux, voilà ce qu'il faut tramer.

L'existence d'un enfant artiste ne peut se tramer que dans la trame de l'existence très quotidienne, là et là, de quelques individus dont le mode de vie se prête à être cette « unité » dont l'enfant mutique est, peut-être, dépourvu.

Être cette unité ? Il y va d'un long apprentissage qui n'en finit pas de nous surprendre.

Communication, relation, information, transmission.

Tous ces mots en « tion », ce qu'ils importent de pollution culturelle est à filtrer et à refiltrer.

Le moindre geste peut « faire signe » pour un enfant qui vit hors de cet usage de la parole en nous autres invétéré.

J'ai écrit : pour, et non pas : à. S'agirait-il d'un art de vivre ?

D.

prend son balancement, visiblement plus tranquille.

La maison est très grande.

Nous sommes installés dans deux pièces. Une très grande avec une cheminée, une longue table, des chaises et nos deux lits.

A côté, la cuisine. Une table, un évier, un buffet pour la vaisselle et un grand placard pour ranger la nourriture.

C'est Guy et Marie-Rose qui vivaient là avant que j'arrive et comme ils doivent s'absenter quelques mois pour terminer quelque chose d'entrepris vers Paris, je sers à ce que nous y soyons.

La maison est très isolée.

Le village le plus important est à 5 km. Les voisins les plus proches à 1 km. Il y a « la cave » où un paysan fait du vin et range son matériel agricole. Il n'y habite pas mais prête une pièce à peu près habitable à un vieux berger et à sa femme.

Ils viennent de vendre leur troupeau et ont racheté une douzaine de chèvres.

Le berger est malade et bouge le moins possible. C'est sa femme le plus souvent qui garde les chèvres. Un chemin goudronné va jusqu'à la cave et continue par un chemin de terre et de pierres qui monte jusqu'à la maison où nous sommes.

Le boulanger vient tous les deux jours en fin de matinée. Il ne va pas plus loin que la cave.

Au début je calcule pour arriver en même temps que lui à la cave. Les premières fois Janmari suit derrière à quelques mètres de distance. Je me retourne souvent pour voir si il suit. Parfois il part en courant dans l'autre sens. Je l'appelle, rien, il continue. Je vais le chercher, il résiste et veut continuer dans l'autre sens. Je laisse faire, il retourne vers une grosse racine qui traverse le chemin, passe par dessus, ça n'a pas l'air d'aller, recommence une deuxième fois, là le « passage » a dû être bien pris et on reprend le chemin vers la cave pour prendre le pain.

Petit à petit nous arrivons de plus en plus tôt avant l'arrivée du boulanger, entre 10 et 11 heures.

Le berger nous invite à entrer.

La pièce est très sombre, devant la fenêtre il y a un gros arbre qui cache la lumière.

Le berger prépare deux chaises à côté de la cuisinière à bois, qui chauffe, endroit qu'il ne quitte presque pas.

Je m'assois mais Janmari refuse la chaise et va vers la bergère. Elle n'a pas l'air très aimable. Jamais je ne l'ai vu sourire. On dirait qu'elle fait toujours la grimace. C'est peut-être parce qu'elle n'a presque plus de dents.

Elle parle rarement et encore je ne comprends rien. Ils sont tous les deux originaires de la Lozère et je crois qu'elle ne parle que le patois. Chaque fois que je rentre dans cette pièce le matin je vois la même scène.

Le berger est assis à côté de la cuisinière, sa femme épluche des pommes de terre qu'elle coupe ensuite en fines rondelles, très rapidement, pour le ragoût de pommes de terre journalier. Janmari est debout sur la pointe des pieds, se balançant très légèrement, les yeux rivés sur ces mains qui épluchent et coupent, agiles, rapides.

Il frémit du bout des doigts qu'il joint, en poussant de temps en temps des petits soufflements.

Puis il se met à gambader autour de la table en tapant des mains et en rigolant et retourne auprès de ces mains qui inlassablement épluchent et coupent.

La première fois, la bergère est un peu surprise, surtout lorsque Janmari gambade autour de la table, mais ensuite elle ne bronche pas et continue son ouvrage comme si Janmari n'était pas là.

De son côté le berger lui aussi inlassablement me parle de de Gaulle, du Bon Dieu et de ses rhumatismes qui le font souffrir.

Nous repartons quand le boulanger est passé.

Souvent le berger nous donne quelques œufs de ses poules, mais ça ce n'est pas du tout du goût de la bergère.

J'ai préparé le repas avant de descendre au boulanger.

Je fais réchauffer les plats pendant que Janmari met la table.

Une assiette à sa place, une à la mienne, des couverts, des verres, le sel, le pain, les fruits.

Au début Janmari mettait des assiettes un peu partout autour de la table.

Chaque fois j'enlevais ce qu'il y avait de trop pour ne laisser que la sienne à sa place et la mienne. Puis bien vite il n'y eut que deux couverts sur la table.

En revenant du boulanger j'ai vu que Grégoire travaillait dans les vignes. Grégoire est Espagnol, ouvrier agricole. Il s'occupe des vignes qui sont aux alentours de la maison. Il travaille pour le propriétaire de la cave. Nous avons pris l'habitude d'aller le voir de temps en temps puisque nos visites ne semblaient pas du tout le gêner, au contraire. Aujourd'hui il fait très froid, il neige même un petit peu. Grégoire nous voit arriver de loin et nous fait un signe de la main.

Nous remontons toute la vigne entre deux rangées de pieds, Janmari trotte devant.

Une tape amicale dans le dos de Janmari, une poignée de main pour moi, Grégoire s'accorde une petite pose pour se rouler une cigarette.

Il reprend son travail. Avec une grande cisaille il taille les sarments.

Janmari et moi nous le suivons de pied en pied. Je ne peux guère l'aider car il n'y a qu'un seul outil. Janmari ne quitte pas des yeux les mains et la cisaille et frémit lorsque l'outil d'un coup sec coupe le sarment.

A un moment Grégoire tend la cisaille à Janmari en m'interrogeant de la tête, je fais signe « oui ».

Grégoire montre l'endroit où il faut tailler : Janmari preste la prend et coupe, à la grande joie de Grégoire. Janvier 68.

Cet après-midi il fait beau.

La réserve de bois pour la cheminée a baissé.

Je prépare la brouette, la scie, la hache. Nous montons par derrière la maison dans la montagne.

Janmari est devant. Ça fait plusieurs fois que nous allons à cet endroit. Je choisis un arbre par ci par là pour ne pas dégarnir et je les abats. Une fois coupés et débranchés, lorsqu'ils ne sont pas trop gros, Janmari traîne les troncs jusqu'à la brouette.

La brouette sert de cheval, je coupe des bûches à la taille de la cheminée, j'ai la marque de cette dimension sur un bâton qui ne me quitte presque jamais. Janmari m'aide, il tient l'arbre pendant que je scie ou des fois tient l'autre bout de la scie.

Lorsque la brouette est bien pleine je donne la scie à Janmari, je glisse la hache entre deux bûches, Janmari part devant vers la maison, je suis avec la brouette.

Nous venons de terminer de diner, il fait beau. Nous allons nous asseoir au soleil. Je trouve un morceau de bois qui ressemble un peu à une petite canne. Avec mon couteau je le travaille un peu. Le haut ressemble maintenant à une tête d'animal. Puis nous partons nous promener.

Lorsqu'il fait beau nous allons rejoindre la rivière à 2 km, je prends le sac avec de quoi goûter, un peu de travail ou un livre, et mon bâton.

Presque tous les lieux où nous nous rendons régulièrement, au boulanger, au marché, au bois, aux vignes, ont un chemin différent. Janmari part devant. On descend vers les vignes, nous passons au-dessous d'un petit ravin. Puis nous retombons sur la route que l'on quitte rapidement pour longer des prés et nous arrivons à notre endroit.

J'ai donné le bâton à tête d'animal tout à l'heure en partant, à Janmari et je m'aperçois qu'il l'a toujours en arrivant.

Il va directement se mettre à plat ventre sur « son » rocher, la bouche à quelques centimètres de l'eau, les mains jointes en avant. De temps en temps il touche l'eau des lèvres ou pousse des petits cris et sans se lasser, regarde l'eau couler.

Il ne bouge presque pas de cette position jusqu'à ce que je lui fasse signe de venir goûter.

Quand le goûter est fini, je range les affaires dans le sac et nous repartons. Janmari est devant. Lorsque nous sommes sur la route je le fais venir à côté de moi et je lui donne la main. Quand nous reprenons les sentiers il est de nouveau devant.

Une fois arrivés à la maison, je prépare les légumes pour faire la soupe, je mets de l'eau à chauffer.

Janmari se met à pleurer, puis il se donne un grand coup de tête sur le mur. J'interviens, il mord son pull. Je me demande ce qui ne va pas. Je ne comprends pas. Mais il me tire vers la porte. Nous sortons de la maison et il me ramène vers le chemin par lequel nous venons de revenir. Je le tire à mon tour vers la maison, rien ne semble le calmer, pleurs et cris reprennent de plus belle.

Je lui donne son blouson, son bonnet, je mets ma veste et le voilà qui part en courant sur le chemin qui mène à la rivière. Je le suis... Arrivé à notre lieu habituel il court vers son rocher prend le bâton qu'il avait, que nous avions oublié, se balance et ne pleure plus. Nous retournons à la maison à grands pas car la nuit tombe.

On se contente pour le repas du soir de pain, de fromage et de pommes.

Comme tous les mercredis aujourd'hui nous nous levons tôt. La veille j'ai préparé le petit déjeuner sur la

table, le grand sac sur une chaise, des habits propres sur une autre.

Après avoir bien déjeuné, j'habille Janmari chaudement car vers 7 heures du matin en ce moment il fait très frais. J'en fais autant.

Nous partons au village. Il se trouve à 5 km de la maison. Une bonne partie du trajet est pris par la montagne. Janmari trotte toujours devant, jetant un coup d'œil derrière de temps en temps. Vers la fin du parcours nous regagnons la route.

Janmari m'attend en se balançant un peu, les mains dans le dos. Elles tiennent sa petite canne.

Nous finissons le trajet côte à côte jusqu'à la place du marché. Maintenant presque tous les commerçants nous connaissent. Au début ils étaient un peu surpris. Ils savaient que nous descendions à pied de la montagne sans trop savoir d'où nous venions. A présent ça n'a plus l'air de les gêner, au contraire : au retour Janmari a les poches bourrées de biscuits, de fruits secs, de pommes que les uns les autres lui ont donnés.

Nous sommes à la maison vers 11 heures. Avant on fait un crochet chez le berger pour lui donner les quelques courses qu'il nous a demandées.

Février 68.

Depuis quelques jours je branche des lampes dans la ruelle intérieure et dans les caves. Je travaille sur une échelle. Par terre à côté de l'échelle il y a une table avec différentes pinces, des tournevis, des douilles, du fil, des ampoules.

Janmari suit avec attention le travail, se déplaçant souvent pour bien voir.

Souvent je descends pour poser un outil et pour en reprendre un autre, à un moment je crois pouvoir atteindre la table sans descendre de l'échelle, mon bras n'est pas assez long. A tout hasard je fais signe à Janmari, sans hésitation il prend l'outil qu'il faut et me le passe. La fois suivante, au lieu de descendre, je demande de la main un autre outil, de nouveau il ne se trompe pas et me passe le tournevis. Maintenant je n'ai plus à me soucier de descendre de l'échelle : je tend la main et presque chaque fois, très vite l'outil ou le matériel attendu arrive.

Une heure du matin.

J'entends Janmari qui pleure doucement dans son lit.

J'allume la lumière.

Janmari se met à genoux sur son lit, se balance et pleure de plus belle.

Je me lève, je pense qu'il est malade ou qu'il a mal quelque part.

Je le touche de partout, rien, il continue de pleurer.

Je vais à la cuisine chercher de l'eau, il boit et se met à pleurer encore plus fort.

Il fait peine à voir. Je lui tapote les mains, lui parle doucement, rien.

Je lui tends la main pour l'inviter à me montrer ce qu'il veut. Il m'entraîne hors des deux pièces où nous vivons, nous traversons le grand couloir du deuxième étage, descendons le large escalier de pierre, il me lâche la main, part en courant vers une des grandes portes d'entrée que nous empruntons souvent, pousse la grosse pierre derrière celle-ci.

Janmari remonte aussitôt, nous nous recouchons. Tout va bien.

Cette pierre, tous les soirs, nous la mettons derrière la porte. J'ai pris cette habitude car elle n'a ni serrure ni loquet et les jours de vent il est impossible de dormir, la porte tape sans arrêt et cela résonne très fort dans toute la maison.

Hier soir la pierre n'a pas été mise à sa place comme chaque jour.

J. L.

A l'heure présente — et c'est finalement très bien comme ça — il n'est bruit dans la grande presse que des dangereuses explosions françaises dans le Pacifique. Si ça vous amuse de comparer ce que peut en dire « l'Express » à ce que « Le Monde » en dit... Moi, j'ai choisi de continuer à taper sur le même clou : y a pas d'atome pacifique ; Bugey (ou Fessenheim ou Dampierre ou Aramon ou Port Sunset) Hiroshima - Mururoa, même combat, car même menace grave et irréversible sur le devenir de la vie... Ça va bien finir par être entendu, même si on peut penser qu'il est déjà, peut-être, trop tard. Du moins crèveva-t-on en sachant de quoi, sinon pourquoi...

E. P.



# CHRONIQUE DE LA

Les trois articles de Lebreton, publiés dans la « G.O. » n° 4, 5 et 6, sous le titre Radioactivité et Environnement, constituent une base : c'est dire qu'il faut les compléter. En particulier, un point est très nettement sous-estimé : la possibilité d'accident grave survenant à une centrale électronucléaire. Non pas la vision apocalyptique d'une installation transformée en bombe, c'est réellement impossible. Non pas tellement les accidents prévus par les constructeurs, accidents résultant de causes inhérentes à l'installation. Mais

des accidents provenant de circonstances extérieures à l'installation : dernièrement, des pirates de l'air n'ont-ils pas menacé de « grenader » Oak Ridge ? Des révolutionnaires argentins n'ont-ils pas occupé un réacteur ? Sans parler des risques en cas de conflit, de nombreuses causes de destruction des barrières isolant le contenu radioactif du réacteur de l'atmosphère extérieure existent : chute d'aéronefs, phénomènes géologiques ou météorologiques imprévisibles, terrorisme...

D'autres points doivent aussi être abordés : par exemple pourquoi les systèmes permettant un contrôle meilleur des fuites en fonctionnement normal ne sont-ils pas utilisés ? Problème économique s'il en est. Un autre exemple : un panorama de l'industrie nucléaire, de l'extraction de l'uranium au retraitement du combustible et aux isotopes ; car à chaque stade de cette industrie correspondent des rejets de corps radioactifs et il n'est pas certain que les centrales électronucléaires constituent les installations les plus nocives.

N'étant jamais mieux servis que par soi-même, nous avons tenté de traiter, dans le projet d'article joint, le problème des accidents non prévus lors de la conception d'une centrale « nucléaire ». Nous n'avons pas cherché à en définir les conséquences « dans le détail ». Personne aujourd'hui ne les connaît et l'industrie nucléaire et les organismes de sécurité s'en tiennent aux accidents prévisibles de même d'ailleurs et malheureusement, qu'une bonne partie de « l'opposition ».

## LE CRÂNE EXPLOSÉ

### LES TROIS PETITS NEGRES...

Qui est Henry Jackson ? et Lewis Moore, et Melvin Tale ? Silences, silences partout. Mais l'écho peut répondre : matricules et trois cellules à Birmingham (Alabama, U.S.A.) ou La Havane, on ne sait pas, non on ne sait plus...

Fidel Castro pose son cigare et prend son stylo. Monsieur l'Ambassadeur de la Confédération Helvétique, qui fait le facteur à ses moments perdus, et deux ou trois petites choses similaires, sort de sa sacoche un grand et beau papier, façon velin supérieur, « Accord entre Cuba et les U.S.A. sur les détournements d'avions » c'est le titre.

Castro repose son stylo et reprend son cigare. Peut être qu'en en se-

couant la cendre il va se souvenir de ces trois nègres. Evidemment ce sont des nègres. Castro souffle très fort la fumée bleutée de son cigare. Fini les détournements, fini les nègres.

« De source informée on croit savoir qu'aux termes de l'accord, Cuba serait tenue d'intenter des poursuites contre tout auteur de détournement d'avion américain ou de faire droit aux demandes d'extradition présentées par les Etats-Unis et concernant les pirates de l'air... » (Le Monde, 16 février 1973).

Dimanche 12 novembre 1972. 6 h 58 sur l'aéroport de La Havane. Arrivée d'un D.C. 9 de la Southern Airlines avec 26 passagers en otages et 10 millions de dollars de rançon. Fidel en personne

dirige les opérations : libération des passagers, récupération des dollars de la Southern Airlines. Entôlage des nègres. Dix jours plus tard, ouverture des négociations avec Williams Rogers.

Alors Jackson, alors Moore, alors Tale ? Silences, toujours. Il n'y a plus un pigiste du trente-sixième dessous dans n'importe quel journal du monde qui fasse encore le compte des détournements sur Cuba. Et de toutes façons ça ne tue pas, ça n'a jamais tué. Avec des Arabes, oui c'est encore bon ! truands minables à la Chester mais des nègres, des petits Himes, même pas « politiques ».

S'ils n'y sont déjà, le trio repassera un de ces jours de l'autre côté des Caraïbes. Comme les dernières petites bulles du noyé

qui effleurent la surface, une dernière fois. Avec peut-être, sur les lèvres, l'air et les paroles d'une scie qui fit dans les années cinquante, le bonheur des chanteurs de casinos « n'allez jamais à La Havane, vous y perdriez vos illusions ». C'était une rumba.

Normalisation, échanges de cadeaux. Photos. Télés. Terminé, on enferme. Dans un bureau d'Oak Ridge (1) un spécialiste en relations publiques de l'U.S.A.E.C. ferme son poste de télé. Comme l'on n'ose plus le faire dans ce qui reste du cinéma Hollywoodien, il va savourer son cigare (cubain). Tout va bien. Sacrés nègres tout de même...

(1) Oak Ridge : Principale usine (et centre de recherches) dépendant de l'USAEC (le CEA américain). Activités militaires et civiles.



## LA DERNIERE RUMBA A CHATANOOGA...

« Le plus riche en suspense, le plus long, le plus fou des détournements d'avion s'est terminé hier matin sur l'aéroport de La Havane. Sans casse très grave. Tout y était pourtant : des grenades, des fusils, une demande de rançon de 10 millions de dollars (cinquante millions de francs) — la plus forte — du genre — la menace de bombarder une centrale atomique, l'intransigeance et surtout le fanatisme de trois hommes prêts à aller jusqu'au bout » (L'Aurore, 13 décembre 72.)

La mémoire vous revient peut-être. Ça ne paraît pas commun un détournement pareil (2). C'était « le plus tout ». N'empêche qu'il s'oublie vite et même en faisant la part de l'abus du « sensationnalisme », anormalement vite...

Vous devez commencer à connaître mieux, après les articles de Lebreton, le pourquoi et le comment du danger (des dangers) de l'énergie nucléaire. Et si vous avez lu Parker et Mary Weik et Gof-

ticulier les divers accidents prévisibles et les remèdes apportés pour en annuler, ou plutôt en limiter, les conséquences.

Mais l'évolution des dispositifs de sécurité dans ce type d'installation montre que les conséquences d'accidents, sinon les accidents eux-mêmes, ont parfois été sous-estimés. A mesure que les phénomènes consécutifs à un accident sont mieux connus (du moins de manière théorique) de nouveaux dispositifs sont imposés ou des conceptions nouvelles deviennent nécessaires (4).

### DIEU EXISTE, IL A ENCORE FRAPPE !

Les défaillances humaines, l'ina-  
déquation des matériaux, les déro-  
gations aux procédures de con-  
trôle, les erreurs de conception  
constituent le tout venant des ori-  
gines plausibles d'un A.M.H. Même  
si, à l'exception de Lucens (5),  
tous les incidents recensés (qui  
ont pour cause l'une de ces ori-  
gines) n'ont jamais eu l'occasion  
de faire passer la recherche de

raz-de-marée, qui descend un Boeing à coup de manchettes parce qu'un peu saoul il l'avait pris pour une mouche... N'importe quel assureur vous expliquera que Dieu fait vraiment des choses comme ça et qu'« on ne peut compter sur lui en affaires ». Aussi, lui, l'assureur, lorsqu'il entend parler de Dieu, il déchire ses poches ou il prend sa plus belle plume pour spécifier que si Dieu joue avec votre petite propriété, et bien malheureusement, il sera obligé de garder ses sous.

Nous n'entrerons pas ici dans le fond et la jurisprudence, le droit et l'économie qui règlent les rapports assureurs-usines atomiques. Il faudrait y consacrer un livre entier. Mais il est toujours utile de rappeler qu'en matière nucléaire, les assureurs n'assurent pas grand chose ! et que partout ce sont les Etats qui ont dû se faire assureurs. Vous y avez sûrement pensé en payant vos impôts. Mais si Dieu éternue un peu fort, ou claque un pauvre Mystère 20 qui passait trop près de sa barbe fleurie et le précipite ingénument sur une usine atomique en fon-

la centrale. En principe en cas de défectuosité « ordinaire » (défaillance humaine, dérogations, etc.), la presque totalité de l'activité reste maintenue dans un caisson étanche (du moins si les théories de « sécurité » sont suffisamment conservatrices). Mais même en ce cas il reste un doute. Cependant si l'origine de l'accident est « non » ordinaire (séisme dans une région « géologiquement calme », chute d'aéronef — selon la formule consacrée — chute de météores, raz-de-marée, cyclones), alors les dispositifs de sécurité n'ont aucune valeur car la protection principale, le caisson, risque d'être détruit partiellement, voir entièrement, et rien alors ne s'oppose au rejet de la totalité de l'activité contenue dans le cœur ou dans le circuit de refroidissement, dans l'environnement de la centrale.

Le seul problème est de savoir quelles allures auront le béton et/ou les aciers spéciaux qui enserrant le réacteur et le circuit primaire, étant convenu que de toutes façons et par ailleurs, le choc aura vraisemblablement détruit le

# MORT RADIEUSE

man et Tamplin, et « fait » Bugey-Cobayes et Fessenheim, vous avez peut-être des idées nettes. Alors on va laisser cela de côté. Parce que c'est l'ordinaire. Comme il y a un fascisme ordinaire, il y a une pollution « atomique », ordinaire. Il y en a une « autre » où sous le fascisme quotidien, la démence est mise à nue...

Ce n'est pas que ce dont on veut parler ne se trouve pas chez les non. Mais l'« extra-ordinaire » y est le plus souvent évoqué, envisagé, étudié presque « pour mémoire ».

Cet extraordinaire là a un visage anodin ; c'est la règle. Ce n'est rien qu'une hypothèse, un chapitre obligé pour tous les projets de centrales nucléaires. Un titre abrégé qui fait songer à un vaccin ou à un engin blindé : A.M.H. (3). Sur le fond et systématiquement, des calculs, encore des calculs, et l'immanquable démonstration de ce que l'impensable reste soumis à une technologie suffisante à le maintenir ou a tout le moins, à en limiter les effets.

Avant d'être autorisé à mettre en service une centrale électro-nucléaire, son constructeur est en effet tenu d'établir, devant une commission de sécurité, que l'installation satisfait aux critères retenus pour la sécurité. Un document de base est établi, le rapport de sûreté, constituant un descriptif de la centrale, sous l'angle de la sécurité et comprenant en par-

l'hypothèse à l'expérience, ils restent du domaine de l'ordinaire.

Mais d'autres origines possibles d'un A.M.H. existent. Elles sont recensées en ce que les juristes et les assureurs appellent « les faits de Dieu ». C'est Dieu qui fait tomber la foudre, qui joue avec des allumettes, qui déchaîne les tempêtes, qui prêche les guerres civiles, qui patauge pour faire des

(4) a. Dans leur exposé à la conférence internationale sur l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire de 1971, Stephen H. Nannauer et Peter A. Morris, membres de l'A.E.G. citent parmi les problèmes techniques jouant un rôle pour la sécurité d'une centrale nucléaire et non résolus, à l'heure actuelle :  
— l'efficacité de l'injection de sécurité ;  
— les chocs thermiques sur la cuve lors de l'injection de sécurité (particulièrement en liaison avec les modifications structurelles consécutives à l'irradiation de la cuve) ;  
— les modes de défaillance d'équipements : un des critères usités pour la conception d'installation est celui selon lequel on ne considère qu'une défaillance unique et ses conséquences, alors qu'on s'est aperçu que des défaillances multiples n'étaient pas improbables ; par suite de réalisation imparfaite, d'un milieu ambiant agressif, ou d'erreur de manœuvre, des appareils identiques ont une probabilité non négligeable d'être inutilisables en même temps. Le fait de doubler ou de tripler les équipements n'accroît pas toujours la sécurité.

b. Parmi les nouveaux dispositifs dont sont désormais dotées les centrales « à eau », notons : l'aspersion de l'enceinte condensant la vapeur résultant d'une rupture du circuit de refroidissement et maintenant en solution une partie des gaz radioactifs tels que l'iode ; les accumulateurs injectant rapidement de l'eau dans le circuit de refroidissement pour le même cas d'accident. En ce qui concerne les conceptions nouvelles, citons l'étude des ruptures de faible section dans le circuit de refroidissement, pouvant entraîner des contraintes de température et pressions pour l'enceinte, supérieures à celles résultant de ruptures plus importantes.

(5) Centrale de puissance (expérimentale) suisse, arrêtée à la suite d'un très grave accident et... murée ; elle était fort heureusement souterraine.

(6) Cette progression de la sécurité est d'ailleurs un acquis surtout théorique car l'énergie nucléaire, même aux U.S.A., ne dépasse guère le stade du « prototype », chaque centrale demeurant au fond, un cas particulier.

tionnement, on se fout de savoir qui paye. Mais « c'est » quoi ? Hiroshima ou Bikini ? (6)

### APPELEZ LE BON DOCTEUR MENDEL...

Non. Ce serait, si l'on ose dire, trop simple. Il faut vous faire une raison : il n'y a pas de bombe spontanée, même si Dieu s'en mêle. Si malgré tout ce qu'on vous a expliqué là-dessus, vous y croyez encore, vous avez bien mérité que le bon docteur Mendel se penche sur votre cas quasi désespéré puisque identifiant une centrale à une bombe, vous en êtes encore à subir l'« imago-archaïque maternelle à la puissance absolue et arbitraire » (7). Il faudrait tellement de circonstances particulières, nécessaires et suffisantes pour qu'un tel phénomène surgisse que cela en défie, et les probabilités, et la raison (8).

Alors de quel accident peut-il s'agir ? D'une façon générale et l'« explosion » exclue, de tout accident mettant en cause les barrières dressées entre les matériaux radio-actifs contenus dans le cœur du réacteur ou le circuit de refroidissement, et l'extérieur de

(7) L'angoisse atomique et les centrales nucléaires par G. Mendel et Colette Guedeney-Payot. Voir critique dans la « G.O. ».

(8) La probabilité d'une bombe spontanée est quasi nulle. On peut toutefois et honnêtement se demander si l'état actuel de nos connaissances est suffisant pour apprécier sûrement cette probabilité. Le « réacteur » spontané, « découvert » par des chercheurs français sur un gisement d'uranium au Gabon, et qui fonctionna il y a quelques millénaires, était aussi, une vue de l'esprit, une probabilité quasi nulle, et pourtant...

système de sécurité et de contrôles. La vraie question est donc de savoir si les produits de fission (et plus généralement tous les « sous-produits » et matériaux contaminés) resteront localisés au(x) endroit(s) de l'impact ou au moins dans tout ou partie de l'installation assez sûre pour n'offrir que peu de possibilités de rejet à l'atmosphère.

### LES CHIFFRES ET LES CHOSES

3.400 tués (entre 0 et 20 km du point d'A.M.H.).

43.000 blessés (entre 0 et 60 km du point d'A.M.H.).

7 milliards de dollars de dégâts (35 milliards de francs).

180.000 km<sup>2</sup> de terrains contaminés et donc de cultures impossibles pour des périodes plus ou moins longues ou de récoltes, de cheptel, inconsommables.

Ce tableau de chasse est l'estimation connue, et discutée, du fameux WASH 740 (« Theoretical possibilities and consequences of Major accidents in large nuclear plants ») document mieux connu sous le nom de « Broohakven Report ». Il est très important de savoir ou de se souvenir que cette étude publiée en mars 1957 par l'U.S.A.E.C. lui-même, n'a jamais été « actualisée ». Pour une part cette obsolescence le condamne mais ses hypothèses de travail, (taille du réacteur accidenté, populations voisines, etc.), sont très en deça de la réalité construite

(2) Ça l'est à titre individuel et sur la forme, mais en dernière analyse ce n'est guère différent du chantage courant mais collectif, baptisé « dissuasion ».

(3) Accident Maximum Hypothétique.

de ces premières années 70. Personne ne prétend que l'accroissement du danger puisse être directement proportionnel à celle des puissances installées (100.000/200.000 kilowatts pour le « Brookhaven » 5 à 800.000 kilowatts pour le construit courant). Il reste, au moins, que l'acquis en « sécurité » ne compense pas l'accroissement du danger car dans le cas contraire il y aurait un autre Brookhaven ; et qu'aux conditions actuelles, la réalité de l'A.M.H. envisagé, dépasserait et de loin sa fiction de 1957.

Enfin, il faut aussi souligner les insuffisances de ce fameux rapport. D'une part l'origine de l'accident est supposée « ordinaire » et par exemple les hypothèses de rejet, nettement conservatrices ; d'autre part, il est absolument muet sur une foule d'effets « secondaires » qu'il est difficile d'ignorer : secours et évacuation des blessés, exode des populations, décontaminations (et, bien sûr, coûts de ces opérations).

### LES CINQ DERNIERES MINUTES...

Il y a d'ailleurs toute une réalité, tout un réalisme, de ce type de fiction qui n'est jamais envisagé, et moins encore dit. Et, vraisemblablement, s'il y avait un nouveau Brookhaven, il ne serait guère, là dessus, plus « parlant » que le premier. Elisabeth Hogan et Curtis Richard qui, à notre connaissance ont le mieux posé ces questions, ont imaginé (?), découvert un scénario propre à quelques réflexions utiles (9).

Un soir, un jour, très quotidiens. Vous regardez une télé ou vous écoutez une radio. D'un coup, fini silence, banc titre, musique d'ambiance. Vous vous demandez quelle gloire nationale et gouvernementale nous a brusquement quitté et puis un « flash » : « Il y a une heure, vraisemblablement victime du mauvais temps qui sévit sur nos régions, un appareil de la compagnie X s'est abattu dans la région de Z (tiens mais c'est pas loin !). Selon des témoins de l'accident, la centrale nucléaire de Y aurait été touchée par les débris de l'appareil lors de son écrasement au sol. De source bien informée on dément toutefois qu'une partie vitale de l'usine ait été touchée, les pannes de secteur constatées dans la région de Z, étant tout à fait indépendantes de la catastrophe aérienne. »

Un quart d'heure plus tard, autre flash. « X morts tel est le terrible bilan de la catastrophe aérienne de Z. D'importants dégâts ont par ailleurs été constatés en particulier à l'usine électrique voisine qui aurait été touchée par l'appareil lors de sa chute. »

(9) Elisabeth Hogan et Curtis Richard : « Perils of Peaceful Atom - the myth of safe nuclear power plants » - Ballantine Books New York. Particulièrement les chapitres « Nuclear Roulette » et « We interrupt this broadcast ».

Une demi-heure plus tard : « ... les experts de l'edf et du c.e.a. qui sont accourus avec les premiers secours indiquent que les avaries survenues à l'usine de Z, ne font dans l'immédiat, courir aucun risque à la population. Toutefois et par mesure de sécurité le préfet de Z a déclenché le plan orsec »...

Encore une heure. « La préfecture communique : Afin d'éviter tout risque, même minime, les populations de A, B, C, sont priées de quitter leur domicile dans les conditions qui leur sont actuellement précisées par la gendarmerie et les éléments de la Protection civile présente dans les zones sinistrées... »

Et puis, pour le reste, vous le suivrez en direct, parce que pendant le dernier bulletin votre voisin est sorti et pas mal d'autres avec lui, en hurlant, parce que dans la rue et précipitamment des voitures radios diffusent recommandations, appels au calme et ordres d'évacuation.

Comme et pour cause, vous ne vous le demandez pas à ce moment-là, demandez-vous maintenant si la ville de Z (et toutes celles de France et de Navarre), disposent de services hospitaliers pour soigner, dépister, mesurer les doses de radiation. Les pompiers ont-ils quelques notions de décontamination, où sont les médecins informés et compétents, existe-t-il un plan orsec « spécialisé », qui organisera la fuite, canaliser les baignoires folles, protégera les biens, les personnes ? Quels spécialistes mesureront le danger réel et effectif, selon quels critères, avec quels matériels ?

Selon Curtis et Hogan, l'impréparation ou l'insuffisance de préparation, voire l'ignorance sont la règle dans les municipalités, les hôpitaux, les pompiers, les états et même au niveau des recommandations du gouvernement fédéral. Encore semble-t-il qu'un citoyen américain dispose d'un embryon de protection et d'organisation qui, vu d'ici, laisse rêveur. Tout ce que nous pouvons espérer c'est l'extrapolation d'une alerte atomique et les plans de survie de quelques « taverny ». Il y a forcément un « Clément Marot » nucléaire qui dort dans un tiroir, vous voilà rassurés !

Et quand bien même il existerait quelque chose de tangible, l'essentiel de son efficacité résiderait forcément dans la préparation du public, dans son information. Seulement si vous pouvez tout savoir (du nombre d'half-tracks aux couleurs des uniformes des hôtesses des centres d'hébergement) de l'Orsec qui dégagera 50 baignoires piégées sur une autoroute enneigée, vous n'êtes pas prêts de savoir le B A BA de l'orsec nucléaire...

On raconte que les pétroliers n'apprécient que très modérément le matraquage du « Tout Electrique » où ils voient (et ils voient assez juste !) la mise en place d'un besoin énergétique très artificiel

dont la seule raison d'être serait de justifier le programme « nucléaire ». Comme ils ne sont pas avares de gadgets on peut leur suggérer d'éditer cette année, un petit livre blanc où ils raconteraient leurs malheurs et les nôtres ! (10) et l'on peut même leur en suggérer l'exergue à emprunter à Edward Teller : « Jusqu'ici nous avons eu énormément de chance... mais avec l'extension de l'industrie nucléaire, compte tenu du nombre plus grand de singes tournant autour de choses qu'ils ne comprennent pas complètement, tôt ou tard surviendra une folie qui débordera encore les dispositifs de sécurité, même dans un système de protection garanti contre la folie »... L'énergie nucléaire ou la galette des singes, en prime, nous pouvons même donner le titre.

### JEUX DE CARTES...

En attendant, il nous faut revenir au « grand brouillard » de l'AMH qui n'est pas tellement la mesure de ses effets, ni même ses causes les plus probables, mais sa probabilité de survenance. Comme c'est là le domaine du hasard (avec ou sans lois mathématiques) c'est vite dit et pensé comme le domaine de l'irrationnel — no mans land absolu de la controverse scientifique. Pourtant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit aisément que du même sac des « faits de Dieu » on peut tirer, selon des critères de probabilité très appréciables, au moins deux types d'AMH : les évolutifs et les constants. Ou si l'on veut ceux qui sont du ressort de l'homme et ceux qui participent des lois ou plutôt des hasards de la nature.

Du côté de la nature il faut ranger tout ce qui est tornade, typhon, ouragan, raz-de-marée, qui sont à des degrés divers prévisibles. Au moins peut-on définir les lieux et les conditions de leurs plus grandes fréquences. Et, comme pour ce qui est du risque « telurique », en tenir compte lors du choix d'un site. Du même ordre naturel sont les météorites, mais eux évidemment, totalement hypothétiques.

Aussi le côté humain est-il le vrai risque. D'abord le sabotage et la guerre civile. Ce n'est pas du tout une donnée constante. Soumise aux tensions de la lutte de classe ou aux antagonismes raciaux elle est perpétuellement évolutive. Et par exemple aux Etats-Unis aujourd'hui les risques de cet ordre sont considérablement accrus par rapport à ce qu'ils pouvaient être il y a une dizaine d'années. Venons-en maintenant à notre intéressante chute d'aéronef. Dans ce domaine les données sont tangibles : le risque ici est d'évidence sans cesse réévalué à mesure que croît le nombre de centrales et d'usines y afférentes ? Mais par

(10) Sans oublier une saine autocritique sur leurs propres pollutions dont la gravité n'échappe ni aux écologistes... ni aux thuriféraires de l'énergie nucléaire !

ailleurs le trafic aérien tant civil que militaire ne fait que croître lui aussi. Et le risque effectif est bel et bien la conjonction de ces deux progressions. Passe encore qu'un avion tombe, mais si on le fait tomber...

Si l'on reporte sur une carte nucléaire des Etats-Unis, le vol du DC9 de la Southern Airlines, on peut se rendre compte très vite que d'ores et déjà, les pirates auraient pu « choisir » leur cible et qu'en cas d'issue fatale ils pouvaient trouver à portée de route un objectif sur lequel ils auraient pu s'écraser avant l'intervention de tout intercepteur (11).

Toute justification d'un progrès « ambigu » ou d'une technologie un peu tarée réside toujours en ce que l'avantage acquis (supposé évident pour tous et constant) est supérieur au désavantage, certes majeur, mais au propre comme au figuré incalculable, du risque à échoir (dont la probabilité est quasi nulle). Le DC9 de Birmingham a mis un sérieux coup de canif dans le contrat et il est démentiel, s'agissant de l'AMH, de continuer de révéler un pareil mode d'appréciation.

En août 1970, au symposium de New York sur les effets sur l'environnement de l'énergie nucléaire, T.J. Thompson de l'USAEC argumentait que la notion de balance entre le bien acquis et le risque couru était, pour le nucléaire, du même ordre « rituel » que celle que nous pratiquons quotidiennement en nous baignant, en traversant la rue, en conduisant une auto ou en montant dans un avion (12). Un hasard, qui avait le goût de la démonstration par l'absurde, a fait que justement trois mois plus tard T.J. Thompson fut tué dans une catastrophe aérienne ! Il y a des symboles qui ne s'inventent pas.

### LES NUITS DE SAINT-PETERSBOURG

Lentement, bien trop lentement, les « périls » ordinaires de l'énergie nucléaire commencent à remonter à la surface des consciences. Or, si l'ordinaire est perfectible contre et grâce à la critique, l'AMH ne l'est pas. De ce point de vue un moratoire est parfaitement insuffisant et illusoire parce qu'il

(11) On peut se livrer à un travail de cartographie tout aussi édifiant avec les centrales françaises construites ou prévues et les lignes aériennes traversant l'espace national. Par exemple la portion de vallée du Rhône qui comprend Marcoule, Pierrelatte, Boffène surgénérateur fait bon voisinage avec l'espace aérien le plus saturé de France (lignes intérieures, internationales et bases militaires).

On comprendra aussi que ce n'est pas un hasard ni les nécessités énergétiques qui déterminent le choix des sites des centrales françaises. Sur les neuf prochains sites retenus, cinq sont compris dans le triangle Perpignan - Toulouse - Marseille ! (Martigues, Golfech, Port-La-Nouvelle, Aramon, Fos). De fait l'E.D.F. joue sur la relative exigüité du territoire national (qui réduit les problèmes techniques et les coûts de transport de l'énergie électrique produite) et accentue encore la volonté de l'Etat de faire de l'Occitanie à la fois le lupanar, la poubelle et la chaufferie du reste de la « nation ».

(12) Colloque de New York, Août 1970. Environmental aspects of Nuclear Power plants. Publication de l'AEIA.

risque fort de ne porter que sur l'ordinaire. Il faut nécessairement y inclure des contraintes telles (l'enfouissement systématique des centrales par exemple) qu'elles annulent effectivement la probabilité la plus dynamique d'un AMH. Par ailleurs, et au-delà, il faut obtenir une revalorisation du risque social et de l'appréciation des probabilités. La notion même du risque social est au fond, l'« en-

nemi principal » car il y a bien longtemps, s'il l'a jamais été, que ce risque ne s'apprécie plus sur des choix libres et informés. L'énergie nucléaire est un bon exemple, l'exemple de l'aberration de ce type de raisonnement (dont l'origine n'est pas dans le seul profit). Tant pour l'ordinaire que pour l'extraordinaire, le risque est couru par une minorité qui ne dispose même pas d'une certitude

absolue et/ou scientifique sur ce qu'elle manipule et moins encore sur les effets engendrés. Le truquage de fait, l'aliénation de ce choix dépassent les intérêts et les systèmes politiques. Il s'agit bel et bien d'un comportement suicidaire et irresponsable. Et justement, l'A.M.H., le risque délibéré que l'on fait sur lui, a sa place dans un tel contexte psychanalytique.

Il n'y a pas finalement de meil-

leure analogie qu'avec la roulette russe. Nous sommes tous à table et chaque centrale construite, nous appuyons une fois encore sur la gâchette. C'est à se demander si nous n'avons pas la passion et la résignation d'aller jusqu'au bout. Dans les légendes de Saint-Petersbourg, le jeu macabre cessait au premier crâne explosé.

D. et A.

Chaque semaine ou presque voit le démarrage d'un nouveau groupe ou comité d'information et (donc?) de lutte contre l'industrie nucléaire. Dans cette bagarre, la « G.O. » fait

ce qu'elle peut, comme elle le peut. L'essentiel est que le plus grand nombre fasse la démarche logique qui doit suivre l'information : se battre contre l'inadmissible. A

toutes fins utiles, je vous rappelle que la « G.O. » a publié en janvier 1973 (n° 3, p. 36) une liste (qu'il faudrait mettre à jour...) d'une cinquantaine d'associations ou grou-

pes avec qui vous pouvez lutter efficacement.

Volem viure, comme disent nos amis occitans.

E.P.

## ATOME: C'EST L'ANGOISSE

La G.O. de mai rendait compte du bouquin de G. Mendel et C. Guedeney, « L'angoisse Atomique et les Centrales Nucléaires ». D'une part, à travers un article intitulé « De la Contestation nucléaire », où il était dit notamment : « Ce qui me surprend désagréablement, c'est la collaboration de Gérard Mendel à ce genre de « travail ». D'autre part, dans une note de lecture où P. Samuel dénonçait la minimisation des dangers réels des centrales nucléaires et le risque de voir cette analyse (en bien des points discutable) servir de cheval de bataille au C.E.A. et à l'E.D.F., risque corroboré par un certain document du C.E.A. cité dans les deux papiers mentionnés. Nous venons de recevoir une lettre de Mendel qui précise sa position. La voici. On espère que les « experts » mis en cause protesteront. On ne manquera pas de vous tenir au courant...

Monsieur,

Je vous remercie de votre article de mai 1973 paru dans la Gueule Ouverte, et que je n'ai pu lire auparavant étant pris par la rédaction d'un travail à paraître.

Ce que je puis vous dire à présent est que, compte tenu d'un certain nombre de documents envoyés par des lecteurs, je suis actuellement partisan d'un moratoire de 5 ans avant toute nouvelle construction de centrales, afin de permettre une étude scientifique et objective des dangers.

Comme vous le savez, le problème des dangers réels n'était pas le sujet de notre livre, puisque nous ne sommes pas experts en ce domaine. Mais un certain nombre de faits me laissent penser que les « experts » sont eux aussi victimes de présupposés très personnels. Un exemple : nous avons écrit, nous fiant aux experts, que le strontium existait dans la

Le 9 juillet 1973

nature (pp. 130, 152, 158, 165, 167). Or un lecteur, M. Jean Seiler, nous a cité un certain nombre de travaux montrant que le strontium n'existait dans la nature que depuis les explosions atomiques. Consultant les « experts » les plus officiels, nous avons été stupéfiés de leur ignorance en cette matière, et de leur désarroi : ils croyaient dur comme fer que le strontium existait dans la nature !

De même quand je lis (Le Monde, 15.6.73) qu'une trentaine de centrales électriques nucléaires seront construites en 25 ans, je me dis qu'il s'agit là d'une espèce de fuite en avant.

Le problème est politique : quel type de société voulons-nous ?, et il est d'information : donc un moratoire, et des travaux scientifiques sur les dangers objectifs.

Docteur G. MENDEL.



## JE TE SALUE, VIEIL OCÉAN !

Les prochaines centrales nucléaires seront marines, les sites fluviaux adaptés aux problèmes de refroidissement se faisant rares. Les charmantes stations touristiques de Port-Leucate et Port-La-Nouvelle, dans l'Aude, doivent être gratifiées en 1979 de deux centrales thermo-nucléaires géantes de 2.400 mégawatts chacune. Des empêchements de progresser tout droit dans le brouillard se sont constitués en association de défense de la mer et de la vie à Sigan, La Palme, La Nouvelle, Leucate. Communiqués aux journaux locaux, tracts, comités de soutien à Narbonne, Carcassonne, réunions d'information, tout est mis en œuvre pour empêcher l'E.D.F. de sévir. Les prud'hommes de la côte occitane, de Port-Vndres à Port-La-Nouvelle, ont envoyé des pétitions de protestation à la Préfecture. Bref les touristes de la région risquent d'entendre parler de ces centrales cet été, ne serait-ce que pour être informés du taux de radioactivité de l'eau de leurs prochaines baignades... Enfin le Comité Ecologique de la Provence et de la Plaine du Rhône, Foyer de Jeunes Travailleurs d'Champfleury, 84 Avignon, se préoccupe, quant à lui, de la centrale d'Aramon, en projet près de Nîmes.

Ceux qui ont les yeux ouverts et la voix bien timbrée ont protesté le 7 juillet dernier à La Rochelle contre l'immersion des déchets radioactifs dans l'Atlantique. Ils étaient 200 mais il y avait la qualité : D. Parker, Camille Larrère et le député-maire Crépeau avait lui-même protesté contre cette façon cavalière de prendre la mer pour la poubelle universelle. Les gens de La Rochelle ont écouté les orateurs de façon attentive, nous écrit Camille Larrère. Sera-ce suffisant pour gâcher les vacances de Pompidou ? Réponse à la prochaine immersion.

# L'APOTHEOSE DES MASS MERDA

Ça y est la grosse affaire est à portée de lunette, le Haut Conseil du monopole de la connerie de l'oreille et de l'œil vient d'être créé n'importe comment, à la sauvette, pour éviter que ceux qui ont des choses sérieuses à dire puissent le faire en toute liberté par le moyen le plus efficace aujourd'hui, l'image. Et comme d'habitude sous le joli nom de Conseil et même de Haut Conseil se cache celui de Commissariat, par définition de rue et odeur de caniveau à tout le monde, c'est plein de flics. L'image est donc contrôlée du début jusqu'à la fin et la pollution de l'image en France est aujourd'hui officielle. C'est l'apothéose des Masses Merda et la dictature la plus intégrale de l'information audiovisuelle. La panique, dans l'histoire, c'est que pour des raisons de fric ou de torticoli du néocortex, les intellectuels français de toute branche pourrie se désintéressent complètement de l'avenir de l'audio-visuel et de la sombre réalité de l'O. R. T. F. C'est dégueulasse. Je connais des gars huppés qui ont écrit des tonnes de pages sur l'illustration et la défense de l'ouvrier, des gars qui font, vite fait, le coup de la barricade ou celui du coup de poing, des gars tout pleins de généreuse sollicitude pour la gent misérable qu'ils portent aux nues alors qu'elle est déjà à poil et que cela lui fait une belle queue, je connais ces gars qui refusent catégoriquement de regarder la télé alors que 89 % des mains-bleues qu'ils défendent, eux, la regardent à s'en faire péter le bas-ventre, la regardent à en crever assis. Il y a pire encore. Il n'existe pas de presse de télévision si ce n'est des feuilles succursales... Partout la loi du silence est de rigueur. Seul un petit canard catholique qui a le courage de son progressisme exacerbé applaudit à toute recherche pseudo-intellectuelle tout en ignorant superbement la qualité intrinsèque du téléspectateur. Le reste n'est que complaisance et statu quo. L'O. R. T. F. produit, la critique critique, souvent à tort et à travers, peu soucieuse de faire changer les choses, et davantage inquiète de garder sa place, manipulée qu'elle est par les marchands de papier qui savent que la rubrique télé fait vendre et que c'est

une petite compensation au fric publicitaire piqué par le super support. Et que mes copains ne viennent pas pleurer sur mes yeux. Nous sommes tous des lâches, c'est vrai ! Si la télé est pourrie on n'a qu'à virer son propre fond de teint et prendre le premier miroir venu. La pollution de la télé commence par la pollution intellectuelle de ceux qui ne sont pas à la télé. Car tout peut arriver et personne ne bougera. Que la qualité des programmes stagne, pire, qu'elle s'affaisse pitoyablement, tout le monde constate, tout le monde fait de beaux papiers, de quotidiens en hebdomadaires et personne ne bouge. Et c'est souvent au cœur même de l'O. R. T. F., grâce à certains réalisateurs et techniciens, que l'on trouve le ferment le plus intéressant d'avenir et de courage. Arthur Conte le sait bien, lui dont le principal souci est de faire régner l'ordre intra-muros. A l'extérieur, pour le bon peuple ankylosé des téléspectateurs, qu'on le fasse chanter, pendant ce temps-là il ne pense pas. A l'intérieur, la force pure, la force politique déjà solidement enracinée. A l'extérieur, les forces de la joie suffisent. Tout est là.

Les exemples dramatiques de l'énorme pagaille ne manquent pas. Mais la pagaille est la seule déontologie que l'on connaisse en matière d'audiovisuel au gouvernement. Seule la pagaille permet de maintenir la main solidement sur l'O. R. T. F., entre autres, et sans que cela se voie trop. La vaise des idées, des directeurs de chaîne, des directeurs d'information est soigneusement orchestrée en lieu sûr. A tel point que l'autocensure joue d'elle-même à l'O. R. T. F. grande fille toute bête qui se fait engrosser par derrière et ne montre que quelques petits boutons juvéniles d'acnée, par devant, aux téléspectateurs. Dhordain catapulté de la radio, qu'il connaît bien, à la télévision, qu'il ignore complètement. Tu sais faire du son, tu feras de l'image ! On a vu le résultat. Cazeneuve avait quelques mérites sur la deuxième chaîne. Mais il parlait trop des choses de la vie. Des vraies choses de la vraie vie. Viré ! Comme un mal-propre ! Comme l'amé Desgraupes, pourtant pas bien méchant. Baudrier sait

faire de l'information dans le sens du vent. Mais bien, il faut le dire. Tu feras du programme ! La pauvre fille obéit en signant son arrêt de mort. Quant à Sabbagh, vieux baroudeur, il connaît bien son boulot. On le jette en pâture avec Guy Lux à la haine des intellectuels et le tour est joué.

Les imbéciles se précipitent sur la brioche fraîche comme des carnassiers qui n'ont pas bouffé depuis des mois. Et ils dévorent Guy Lux, Sabbagh, Zitronne et autres zèbres costauds. Car ils sont costauds. Mais pendant ce temps-là s'aperçoivent pas qu'ils sont manoeuvrés. Et de tomber dans le panneau. Pendant qu'ils usent leur dentier sur quelques mets tout spécialement préparés pour eux, le train passe. Avec ses wagons de mensonges d'hypocrisies, de démagogues. On fait une troisième chaîne. Et puis l'apothéose c'est quand même Arthur Conte. Tu sais faire de la politique, tu seras président-directeur général de l'Office ! Malaud se lèche les babines. Il n'est pas fou Malaud. Il sait ce qu'il fait. Il a du cœur au ventre et le ventre bien placé : « J'ai sauvé le monopole d'état » crie-t-il à qui veut l'entendre. Il est parti pour sauver l'Etat tout entier en lui assurant la plus belle police de l'information jamais vue. Et l'Etat peut faire des conneries, Malaud veille. Dans l'ombre. Conte pavoise, Malaud règne. Conte côté soleil, Malaud côté ombre. Alors pour sauver la face, pour justifier « le plus beau poste français » Conte fait des malheurs. C'est-à-dire qu'il ne fait rien pour les programmes. D'ailleurs il n'y connaît rien. « Chez moi, dit-il sans arrêt au bon peuple, ce sont ma femme et mes enfants qui choisissent les programmes. » Ce qu'il ne dit pas c'est « moi je m'en fout, pourvu que l'ordre règne » D'ailleurs il ne s'en fout pas tellement et apprend très vite. Dans le sens du vent. Il accepte qu'on fasse la loi sur des choses qui n'ont pas d'importance. Par contre pour assainir la maison, pour faire de l'O. R. T. F. un établissement respectable, il n'y en a pas deux comme lui. Et ainsi de suite. Péricard, boy scout frondeur, fait la France Défigurée. Il aime bien aller trop loin. C'est-à-dire jusqu'où il sait

bien qu'il peut aller trop loin. Il a ses entrées et ses sorties. Il bande comme un petit chef en foutant la merde partout, en ramassant une rosette au passage et en visant le portefeuille pourtant bien gardé de Malaud. L'ennui c'est que la Présidence n'aime pas l'émission, et surtout, son titre. Péricard a gagné et il laisse faire « L'autre France », une série d'émissions grotesques, publicitaires et touristiques, sur la France telle qu'elle n'existe plus... mais telle que la rêvent encore les résistants du pouvoir.

On pourrait citer mille exemples de l'apothéose des Mass Merda en France. Mais Merde ! Si les lecteurs de la Gueule Ouverte le désirent, on regardera ensemble, régulièrement, comment on peut casser la machine diaboliquement huilée. Ou plus simplement, ouvrir la gueule.

En attendant, gobons quelques mots miraculeux du P. D. G. de l'O. R. T. F. : « La télévision, c'est le moyen magique de vivre quotidiennement dans le monde des vedettes (...). Du coup, toute vie cesse d'être morne. On s'évade de l'ennui forcé. En passant, on peut même s'évader de soi-même (...), la radio-télévision est alors une libération. Pour d'autres encore, c'est le moyen exceptionnellement puissant de culture (...). Jamais, pour s'informer, s'instruire, l'homme n'a disposé, à une telle échelle, d'instrument plus vivant (...). Mais ici interviennent deux conditions fondamentales dont je fais, quant à moi, le premier credo de mon action : la loyauté dans la présentation de toutes les thèses, de toutes critiques ou de toutes professions de foi et le courage d'étudier à fond les problèmes les plus difficiles, les plus douloureux et les plus délicats qui se posent à la conscience d'un individu, d'une province, d'un Etat ou d'un siècle. La radio-télévision devient ainsi l'ennemi numéro un des ténèbres. »

Mais oui, c'est vrai ! Voilà bien un discours d'homme politique voulant se faire réélire. C'est fait. L'ennui est qu'il n'a été élu par personne. Sauf par M. Malaud. Une seconde fois.

LE GUEULARD.

# OCCITANIE: LE TIERS-MONDE DE L'HEXAGONE

Je ne sais pas si l'Occitanie se réveille, si cinq mille hirondelles au pied du château de Montségur fin juillet suffisent à annoncer le printemps ou si Benedetto ouvrant le festival d'Avignon avec sa « madone des ordures » et investissant intelligemment les colonnes de la presse française, hâtera la « prise de conscience des masses ». Ce que je sais, c'est que l'histoire présente de l'Occitanie s'écrit dans une langue bien vivante, sans relents d'arrière-cuisine droitière, avec le sang des exploités de Fos-sur-Mer la sueur des ouvriers de Pétroliers ou des Pétroles d'Aquitaine, embauchés et licenciés comme bêtes de somme, et avec le fric des bâtisseurs-coprophages de la Floride languedocienne. L'Occitanie, c'est le tiers-monde pour la bourgeoisie capitaliste française privée de ses débouchés coloniaux. L'impérialisme s'y exerce par état U.D.R. interposé et achève de détruire un pays dont la conquête a commencé à la croisade albigeoise, au Moyen-Age. Les Occitans conscients de cette aliénation sont des révolutionnaires à la reconquête d'une identité.

« Trop longtemps, par suite des déviations de Mistral et du Félibrige (N.D.L.R. : récupérés par Maurras et Barrès), l'opinion de gauche en France a considéré la revendication régionaliste comme une machine réactionnaire » (1). Les Occitans qui écrivent à présent sur leurs murs « toristas, defora » se battent à la fois contre l'occupation militaire (des armées franco-anglo-espagnoles à Larzac et à Canjuers), touristique et économique de leurs pays, le leur aujourd'hui, le vôtre demain. Contre la république des bas-de-laine pompolidiens acharnés à vendre et détruire le soleil, la mer, les plages, les

garrigues et le sous-sol occitans. Si ce sont des hommes de droite, ils cachent bien leur jeu. Ils se battent comme se battaient en 60 les Algériens, pour le droit à vivre chez eux sans être condamnés au chômage, à l'exil, si ce n'est au mépris amusé des colons argentés. L'histoire a consacré la défaite militaire des pays de langue d'oc, occupés, massacrés et baillonnés par les croisés-francs des barons du Nord puis par le centralisme napoléonien. Mais l'histoire, en voulant créer une « nation française », n'a fait que justifier à postériori, au prix de brimades répétées, et d'abord culturelles, une victoire sanglante. Sur le fronton des mairies occitanes passées à l'opposition depuis 58 (survivance des révoltes viticoles du début du siècle), le mot « égalité » s'efface. L'Occitanie entre dans la lutte des classes. C'est une victoire socialiste qu'elle espère. Mais un socialisme occitan, communard et autogéré, comme celui que préfiguraient les communautés provençales et du Languedoc, où l'on tolérait un seigneur, certes, sans lui accorder toutefois plus de droits qu'au croquant moyen. Le combat de l'occitanie rejoint là celui de toutes les minorités ethniques ou raciales de la planète, écrasées sous l'occidental way of life. C'est de l'écologie humaine.

Voici deux analyses du fait occitan. A méditer sur les plaques de sable fin par ceux qui passent « en toute bonne conscience » à côté du problème en croyant que l'écologie c'est seulement la surveillance du taux de streptocoques fécaux dans l'eau de leurs vacances.

Arthur

(1) Jacques Madaule, préface du livre de Robert Lafont « Sur la France », Gallimard.



CHRONIQUE  
D'UNE COLONISATION  
CULTURELLE

LA POLLUTION  
COMMENCE DANS LA TÊTE

LES POUBELLES DE L'HISTOIRE

« De quelque part entre Avignon et Nîmes, contraints de vendre le mas, ils partent sur les routes pour chercher du travail la mère s'installe sur le toit de la voiture pour voir enfin son pays

par Saint-Gilles où Joan joue à Raymond VI, le comte de Toulouse, par les Saintes-Maries-de-la-Mer où la mère en robe de mariée quelque chose la hante,

par Fos où Peire qui a trouvé du travail revient le soir avec un ouvrier tué sur le chantier,

leur voyage s'achève sur un immense tas d'ordures. »

C'est Benedetto qui se découvre occitan. Son spectacle joué au Festival d'Avignon 1973 s'appelle « **nostra dona dei bordilhas** » (Notre-Dame des ordures). Autrement dit l'occitanie : « **Aquel país es ara un molon de bordilhas ont siam coma de garis** », ce pays est devenu un tas d'ordures où nous sommes comme des rats.

Tu te plantes là où tu es. Nulle part, puisque ton pays n'existe pas sur les cartes de la géographie officielle. Tu tournes en rond, dans ta tête vidée, dans ton histoire vidangée, tu marnes dans ton jus, **chouchas, trolhas, t'esquichas**, tu t'exprimes, tu rabaches, tu n'en sors pas : toujours les mêmes histoires, comme si tout cela n'était pas du passé, tu fais une fixation à la croisade contre les Albigeois, à la révolte des Croquants, à la commune de Narbonne, à la révolte de Montmorency, à la révolte de 1907. Tu opères une régression sur la langue maternelle, tu t'accroches aux quatre mots que tu sais — comme si ta mère t'avait abandonné, en était morte, et qu'il ne te reste que ces photos usées. Et quand tu as parcouru ce voyage en toi-même, quand tu as étalé autour de toi les souvenirs, te voici sur un tas d'ordures. Et tu gueules à qui veut l'entendre que tu n'as ni chié ni vomi, que ces détritiques ce n'est que toi en mille morceaux,

« alors à la fin le tas d'ordures peut devenir le bûcher de Montségur. »

C'est une solution : retour au point de départ. Qui est le coupable ? Tu accuses ! Ou bien tu remontes la pente. Des débris du passé et de la colère sortie, tu te fais un avenir très beau, très doux, où tu invites tout le monde

« tu habites le tas d'ordures, c'est en plein cœur de la nature »

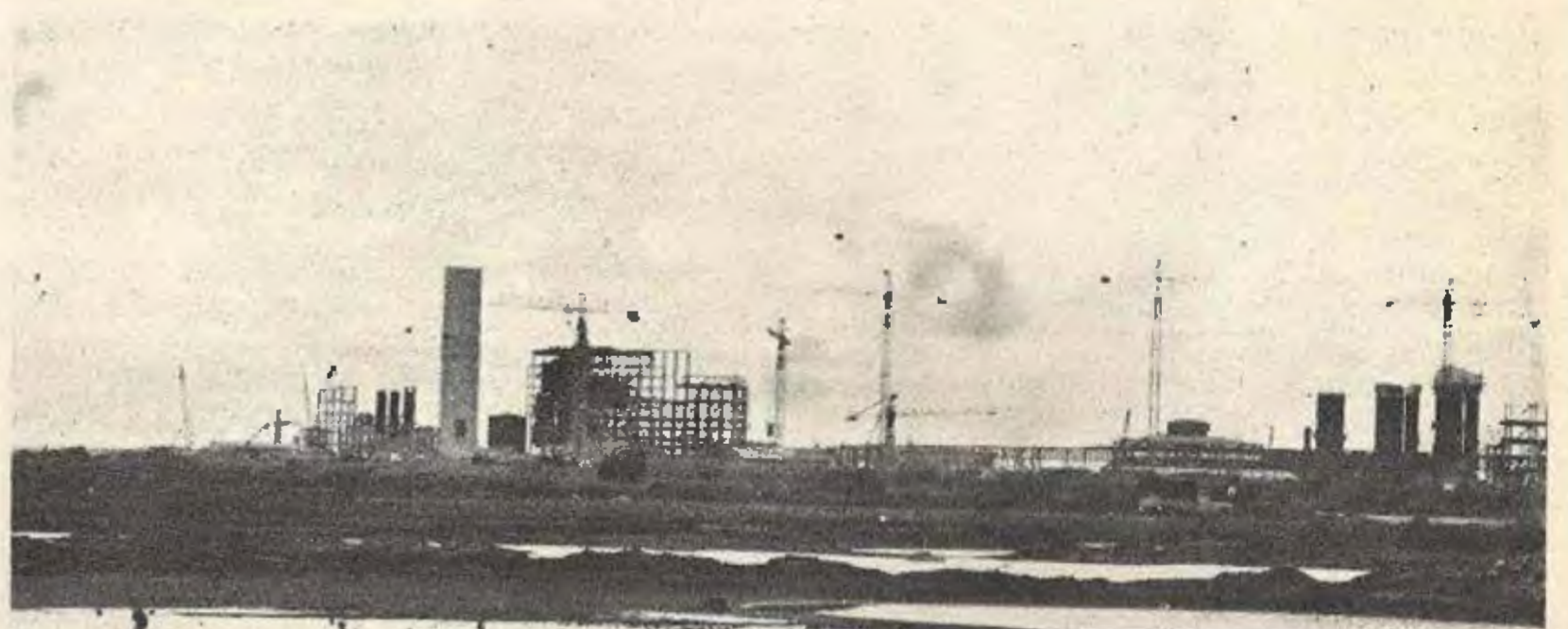
et si tu y cherches ta vie comme un clodo, c'est que ces détritiques sont très propres, simplement un peu tordus, cassés, dépareillés, un peu et même beaucoup. Mais on peut rafistoler tout ça, remettre en usage, récupérer, se récupérer. Et se dévêtir de cette prothèse à la française qui nous enserrait, du masque aux doigts de pied, rigide et empruntée, de l'accent à la carte d'identité, pendant que notre identité vraie, rentrée, brisée, ne nous soutenait plus que par la honte.

C'est dur de n'être plus rien, de troquer une identité fautive contre une identité qui n'existe pas encore ni aux yeux des officiels ni encore à ses propres yeux, car il faut se constituer aussi un regard. Mais il ne s'agit pas de rester en route avec son occitanité sur l'estomac, comme ces pseudo-occitanistes qui s'auscultent sous leur thorax français artificiel. Il faut tout sortir, se retrouver dehors. Et c'est là que tu te projettes, que tu accueilles les Indiens et les Noirs, les Kabyles et les Juifs d'Union soviétique, les Irlandais et les Vietnamiens, les Kurdes et les Blafrais, les Palestiniens et les Bengalis et tous les frères à venir : j'étais nu et vous m'avez vêtu.

DU LYRISME ? ET ÇA ?

Il faut être clair, précis. Tout le monde n'est pas au courant. C'est pourtant simple. Vous savez comment les nations industrialisées 1) pillent le tiers monde, 2) le transforment en déchets. C'est le cycle boulimique consommation - pollution, qui pompe le pétrole et s'encombre de bouteilles en plastique ou s'asphyxie de produits toxiques.

Et bien il en est de même de la consommation en hommes. Regardez Fos : on bouffe Lorrains et Turcs. On bouffe leur force de travail. Et l'on triture, malaxe, jusqu'à la réduire en bouillie, en bol alimentaire, leur identité leur solidarité d'origine. L'immigration n'est que l'autre côté de l'émigration, c'est un pays qui fout le camp. Les « migrants » (comme on dit pour faire oublier ce qu'il y a de gênant dans l'é-migrant et l'im-migrant) sont coupés de leurs racines avant d'être mangés. Mais croyez-vous qu'on les intègre ? qu'on les assimile ? Les industriels de Fos ne sont pas là pour penser à leur logement, à la reconstitution d'une écologie, d'un habitat, d'une communauté humaine. Pressés et



**industriels,  
décentralisez-vous vers le soleil  
(les fourmis travaillent mieux  
au pays des cigales)**

Fos-sur-Mer + slogan publicitaire de la presse régionale.

rejetés comme des citrons, les travailleurs restent — selon le niveau où en était la société d'où on les a extraits — dans leurs zones de marginaux en roulottes ou bidonvilles, ni Provençaux, ni Lorrains, ni Français, ni Turcs.

Je viens de parler de l'occitanie, c'est une parabole. Pour l'occitanie, le processus dure depuis sept siècles. Tant il est vrai qu'on est jamais pressés de s'intégrer, d'assimiler les corps étrangers dont on se sert sans vergogne : qui fait les cours d'alphabétisation à ces manuels dont on ne voit pas l'intérêt qu'ils sachent lire ? Des groupes de bienfaisance, des gens qui croient « bien faire » en faisant d'un Turc un Français, et qui parfois songent à donner à l'agneau un moyen d'être loup contre les loups, ou du moins renardeau. En attendant, les capitalistes n'auront pas à payer la formation de ces ouvriers dont ils auront besoin demain qu'ils soient plus qualifiés. Demain ! Quand on ira chercher plus loin les « sous-hommes » ! C'est ainsi que les Occitans sont restés en rade, Français de deuxième zone, jusqu'au moment où, dûment scolarisés et intégrés, assimilés, ils ont été remplacés par la main-d'œuvre étrangère. Remplacés ? pas exactement : recouverts d'une nouvelle couche, d'une nouvelle écorce. Mais ils ne sont pas plus près du centre, de la bonne société, à quelque Pompidou près (et d'ailleurs Pompidou est-il vraiment reconnu par les vrais, ce péquenaud ?) : le centre a reculé.

### LA GRANDE BOUFFE : ABSORPTION

Donc au début on bouffe. On bouffe des territoires. L'Auvergne en 1189, le futur Languedoc en 1229 et la Provence en 1246, l'Aquitaine en 1452, le Béarn en 1576. Scellées ou non par un mariage forcé, toutes ces absorptions sont la conséquence de guerres sans merci, dont certains à prétexte religieux : croisade contre les Albigeois, guerre anti-protestants, qui se prolongeront en massacres de Camisards. Plus net encore que le bûcher de Montségur où périrent 500 Cathares en 1244 (notre Oradour) est le massacre en 1209 de 7.000 catholiques et quelques rares Cathares dans l'église de la Madeleine à Béziers (notre Guernica). Ici la religion n'a rien à faire. Mais la France s'est agrandie de l'Occitanie... en transformant celle-ci en désert. Les voix des troubadours, ces poètes qui avaient inventé un art de vivre qu'ils appelaient **Amor**, les voix occitanes qui retentissaient aux quatre coins de l'Europe cultivée se sont tuées. Qu'importe, la France est plus grande ! L'essor des républiques consulaires brisé. Tant mieux ! La France est plus vaste : elle va jusqu'à Aigues-Mortes et convoite déjà, au-delà de la Sicile, l'Orient.

### TROUBLES DIGESTIFS

Mais voici que l'on bouffe des richesses. Et déjà au XIV<sup>e</sup> siècle, les Croquants se révoltent contre les impôts. C'est surtout avec Richelieu que la France transformera l'Occitanie en terre de pillage par gabelle interposée. La France doit gagner ses guerres dussent les Occitans en crever de faim. Les soulèvements se succèdent de 1630 à 1670 : les **cascaveus** de Provence, les nouveaux **croquants** du Périgord, les **ganivets** de Provence, les **camisards** et leurs alliés catholiques du Vivarais à l'Albigeois...

« cinquanta révoltas paisanas  
e lo cap de Montmorency »

En 1632 c'est l'épopée populaire de ce gouverneur de Languedoc rallié au peuple révolté et qui finit décapité place du Capitole. En 1637, le « plus grand soulèvement de l'histoire de France » (Porchnev) dessina la carte de l'Occitanie, de l'Atlantique à l'Italie et de la Méditerranée à la Loire. La répression est féroce, tempérée seulement par le désir de ne pas trop appauvrir des terres considérées comme le grenier de la France : mater les indigènes, les affamer, mais ne pas ralentir la production coloniale : « dans la peine qui se prendra des coupables, on doit premièrement avoir ce but que les biens soient épargnés de telle sorte qu'ils puissent payer au roy ce qui est imposé dessus... »

L'Occitanie est laissée pour compte. On ne croit pas vraiment qu'elle soit en France : « ici, à Uzès, nous appelons la France tout le pays qui est au-delà de la Loire » (Racine). Les Occitans sont des rustres : « où auraient-ils appris à vivre, ils n'ont pas fait le voyage à Paris » (M. de Pourceaugnac). Leur langue est un patois : « ces jargons sont jolis et riches, concède Rivarol, mais n'étant point anoblis, ils dégradent tout ce qu'ils touchent ». Immense bidonville culturel aux portes de la prétendue « universalité de la langue française », l'Occitanie n'est jamais que ce qui attend, à défaut de l'Europe échappée à Napoléon, l'Algérie ou l'Indochine. Le français se prétendant langue universelle, toutes les autres langues sont amenées à se reconnaître patois devant lui, faute de pouvoir rivaliser avec sa prétendue clarté. C'est Rivarol, un Occitan, qui le démontre aux Allemands, sur leur propre demande. Au XX<sup>e</sup> siècle les dirigeants du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne ne connaîtront pas l'arabe. Entre la France et ses colonies, les rois nègres francophones, les notables francisés suffisent comme charnière, ne serait-ce que pour espionner. Ainsi le seigneur de Montbrun écrit-il au chancelier Séguier : « **connaissant la langue et le pays** je crains, avec de visibles conjonctures, le trouble et la rage extrêmes de ces gens-là. Non seule-



ment les sages seraient bien empêchés désormais de modérer par discours ou par adresse cette sédition, mais aussi ceux qui ont autorité et commandement ne sauraient le faire par de simples menaces. » Assimilé = traître.

### ASSIMILATION

Une fois bouffés les territoires et leurs richesses, restent à **bouffer les hommes**. C'est l'œuvre du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'industrialisation capitaliste et de ses guerres. Cette fois-ci il faut beaucoup, beaucoup de Français, c'est-à-dire de chair à canon, de chair à usines. Allons, ne lésinons pas : même si les Bretons, les Basques ou les Occitans ne sont pas Français (« les gens alsés du moins sont Français, le petit peuple est tout autre chose, peut-être Espagnol ou Maure » écrit Michelet), on va les franciser en masse. La révolution bourgeoise en a besoin, car elle a besoin d'une main-d'œuvre adaptée techniquement et idéologiquement à ses entreprises. Et la bourgeoisie occitane, francisée par l'ancien régime, s'est fondue dans la bourgeoisie qui joue son jeu concurrentiel à l'intérieur du cadre territorial hérité des conquêtes royales, le cadre « français », la « nation » au sens bourgeois, « nation économique » où les Occitans sont les immigrés sur place. Car le peuple occitan n'est pas francisé, lui.

Et comme il lui a été enlevé depuis des ●●●

siècles les moyens de promotion dans sa langue (l'édit de Villers-Cotterêts en 1539 a imposé le français comme langue administrative : finis les clercs, les gens alphabétisés en occitan, finie la tradition graphique, dernier lien avec le temps des troubadours), le peuple d'oc est inculte, la langue d'oc est inculte. L'Occitanie est ce fatal triangle dont parle Stendhal : « On croit aux sorciers, on ne sait pas lire et on ne parle pas français dans ces pays. » Mais « la France obscure » que révèlent en 1825 les statistiques du baron Dupin doit disparaître. Dès la révolution française et pour finir ses guerres, est déclenchée par l'abbé Grégoire la guerre aux patois. Elle s'intensifiera au moment des guerres coloniales. Jules Ferry programmera en même temps la colonisation et la francisation des Occitans : « Les jeunes gens doivent être nourris des sentiments patriotiques, instruits sur la morale de l'évangile, la langue française » (Lairière, Aude). En 1860 à Tournissan, la récréation doit se dérouler « sous la surveillance du maître qui veillera minutieusement à ce que la conversation soit faite en français et ne tolérera pas l'emploi du patois », méthode que j'ai vu appliquer encore en 1962... au Liban.

La connaissance du français est alors nécessaire à l'apprentissage des nouvelles techniques importées — la transmission du savoir rural de père en fils ne suffit plus, les connaissances viennent d'ailleurs avec les outils et les objets à consommer pour produire davantage. Non certes qu'en soi l'Occitan fût incapable de tout véhiculer. Mais il a été exclu du pouvoir et donc du savoir nouveau. C'est l'époque où l'araire occitan est remplacé par la charrue, gallicisme aussi significatif que le « moussu » (monsieur) remplaçant sous l'Ancien régime le **Senher** de l'Indépendance.

Mais la connaissance du français ne suffit pas pour faire accepter aux Occitans de se laisser déporter dans le Nord où est le travail, ce qui a commencé pour les « bougnats » dès avant 1846. Il faut encore qu'ils se sentent Français. D'où l'intox par l'école qui favorisera, faute de protectionnisme occitan au niveau minimum des mentalités, la fuite des capitaux, des richesses naturelles, et des hommes vers « la vraie France, celle du Nord » (Michelet).

## QUI RECUPERE QUI ?

Il est d'autant plus urgent de déraciner le sentiment d'identité occitan que celui-ci repousse périodiquement comme une vigne arrachée.

Les révoltes occitanes de l'Ancien régime avaient été généralement récupérées par les nobles, qui tous n'avaient pas suivi l'exemple de Montmorency blessé dix-sept fois, fait prisonnier et décapité. Le seigneur de la Mothe-la-Forêt avait plaqué les paysans en 1637. (Au demeurant le chef paysan Grelet et plus tard Cavalier font de même : le poste de pouvoir est peut-être plus en cause que l'intérêt de classe. Il assimile tout au moins à la classe du pouvoir.)

Lorsqu'en 1792 les classes populaires occitanes sont en avance d'une révolution et risquent de transformer la révolution française bourgeoise en révolution prolétarienne (par égalité des droits ils n'entendent autre chose que l'égalité des propriétés), la bourgeoisie méridionale s'était retrouvée occitane elle aussi, mais consciemment et les « Girondins » avaient étudié les mesures à prendre pour former des vingt-quatre départements du Midi une république « fédérative ».

Mais c'est par « son » peuple que la bourgeoisie reste occitane. Le tiendra-t-elle longtemps ? Il marche encore à la terreur blanche de la Restauration. L'occitanisme est ultra (cf. le journal montpellierain de 1831 « les mélanges occitaniques »). Mais les occitans après avoir fourni à la Restauration Villèle, Martignac, Decazes, Laffitte, Thiers, ne suivent plus et désormais c'est l'opposition qui va servir de révélateur à la carte de l'Occitanie : en 1849 et au lendemain du coup d'état de 1851, lorsque la résistance dessine un pays de Bordeaux à Digne, de Bayonne au Var, de Marseille à Limoges, de Béziers à Valence, le « midi rouge » se retrouve être celui des révoltes populaires de toujours, l'Occitanie souterraine dont Porchnev remarque à propos des événements de 1643 que la frontière entre les provinces « n'existe que dans l'imagination de l'intendant et non pas chez les paysans ». On la retrouve au mo-

ment de la commune de Narbonne, Marseille, Toulouse, aux élections de 1871 et depuis en 1936, 1965, 1973.

Mais on a volé au peuple l'instrument de son auto-connaissance. Il ne sait pas que les instruments de sa lutte sont dans cette partie de lui-même qu'on lui a appris à mépriser, dans son identité refoulée, dans cette tare originelle dont il voudrait bien s'être débarrassée complètement. Il sait confusément que ce n'est pas un hasard si à chaque fois on se retrouve les mêmes dans la bataille pour être soi-même, reconnu, respecté. Mais les mêmes qui ? pour être qui ?

## CONSERVATEURS ET BOITES DE CONSERVE

La bourgeoisie, elle, le savait, un peu. Depuis le 18<sup>e</sup>, mais déjà depuis le 16<sup>e</sup> siècle, des érudits avaient redécouvert l'ancienne splendeur de l'Occitanie médiévale. Ils avaient retrouvé la vérité sur l'histoire de la conquête et de l'intégration. Des intellectuels nobles ou bourgeois avaient même donné à la littérature d'oc une ambition et des chefs-d'œuvre. Ils avaient espéré que le Roi ou la République comprendraient à leur tour. Mais l'intérêt de classe l'emportant, et l'aliénation nationale, ils se sont résignés à jouer le fric et la France (cf Maurras) et à considérer leur occitanité comme une pieuse relique du passé que l'on conserve, que l'on maintient. Et comme cette occitanité, c'était, à leur porte, le « petit peuple » qui l'incarnait, ils ont eu tendance à le « préserver » du progrès, conservateur de conservatisme et de conservatoire.

De toutes façons, cette attitude est balayée par la poussée même du capitalisme. Le « Félibrige » est bientôt résiduel, marginalisé, bon pour la consommation de folklore, en représentation de lui-même, déguisé aujourd'hui en ce qu'il fut : un costume typique, quatre mots d'occitan, des danses mortes : déchets.

C'est que le vrai pouvoir bourgeois ne s'est pas laissé gagner de vitesse par l'occitanisme bourgeois, qui pourtant a su reconstituer le filet occitan, dans sa totalité his-

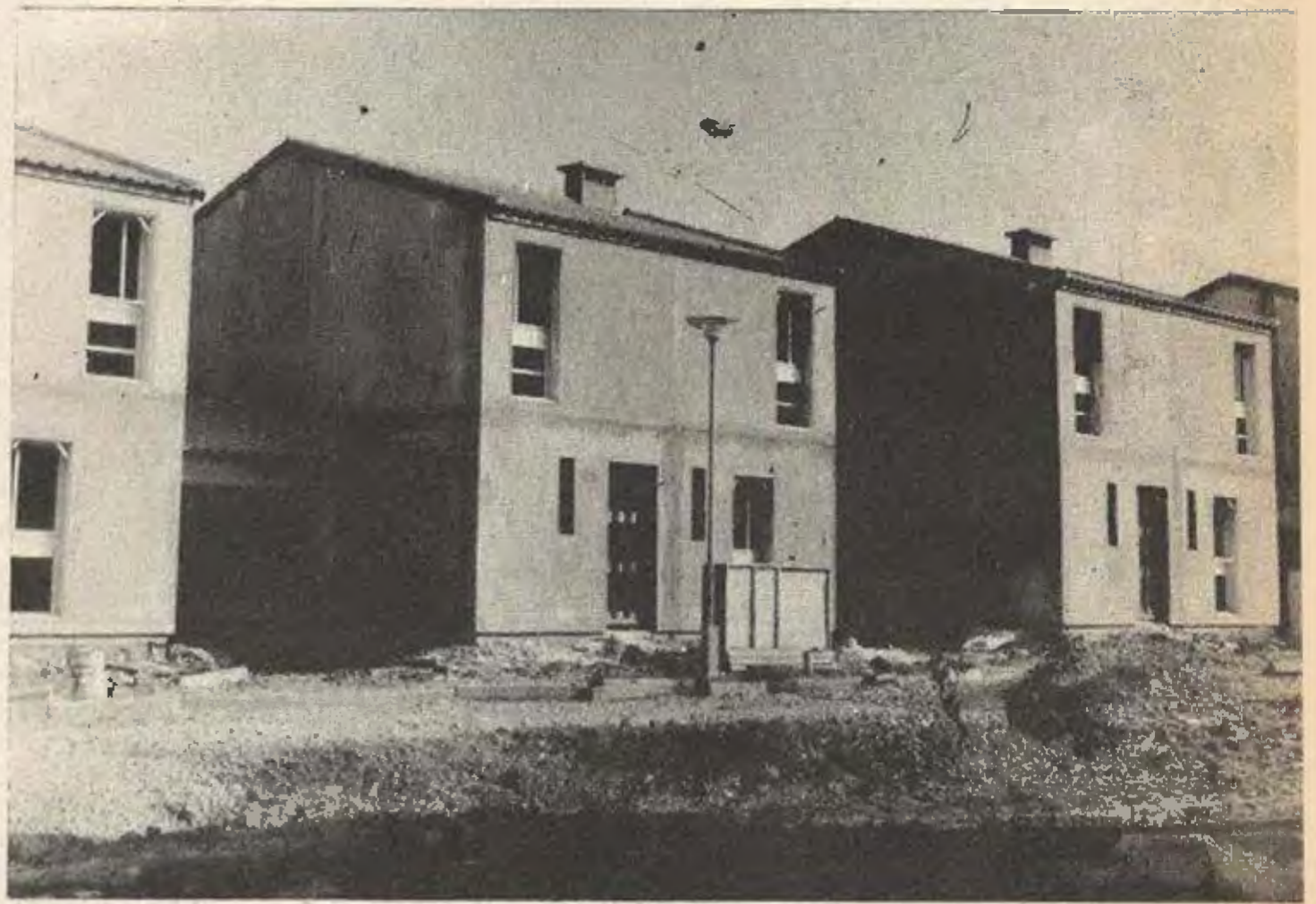


Bande dessinée occitane du journal « Vent terral » (Joan-Loïs Racouchot).





Les maisons occitanes meurent...



Les « chalandonettes » arrivent (ici près de Montpellier).

torique et géographique. A mesure que la lumière se faisait, l'intox devenait plus consciente et plus intense, avec les moyens de diffusion de l'école obligatoire et des mass média : « L'oubli, je dirai même l'erreur historique sont un facteur essentiel de la création d'une nation et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger. L'investigation historique en effet remet en lumière les faits de violence qui se sont passés à l'origine de toutes les formations politiques... l'union de la France du Nord et de la France du midi a été le résultat d'une extermination et d'une terreur continuée pendant près d'un siècle », écrit Renan. La leçon ne sera pas perdue. Lisez les manuels d'histoire. La falsification est constante et volontaire.

Mais le progrès même de l'alphabétisation, décervelage à court terme par dé-culturation occitane et ac-culturation française, permet à long terme une connaissance largement diffuse dans les masses occitanes de ce qu'avaient maintenu ou redécouvert les intellectuels bourgeois. Le processus commence tôt. Il est parfaitement saisissable chez les poètes occitans du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ces derniers temps un poème d'Yves Rouquette en fait la théorie  
« Avem una rason facha  
per desmontar la mecanica del malastra »  
(nous avons une raison faite pour démonter la mécanique du malheur).

Mais l'intox nationaliste française et capitaliste récupère à son tour cette vulgarisation des connaissances libératrices : on parle de certains faits puisqu'il faut en parler. Mais on les situe mensongèrement. On fait croire que la France et le français sont une synthèse historique et linguistique de Francie et de francien (d'où sortent-ils ceux-là) et d'Occitanie et d'occitan. On minimise les conflits du XVII<sup>e</sup> siècle, on fait croire que la nation française est née en 1789, d'un contrat national, bien après tous les drames, on est même prêt (Jérôme Monod) à lancer l'Occitanie comme une savonnette, ou plutôt comme un gadget, pour faire vendre n'importe quel produit — du chanteur occitan de chez Philips aux hôtels du littoral, voire au territoire vierge pour industriel en rut. En passant par l'occitanisme universitaire qui lui aussi se vend bien, assaisonné à la mode pseudo-marxiste et structuraliste : du pur produit

parisien vendu ici aux Parisiens, étiqueté *made in Occitany*. Cela commence l'été avec les festivals : made in Occitany les pièces de théâtre distribuées à Carcassonne comme à Avignon aux Parisiens descendus en même temps que les troupes. Culturellement, on bouffe de la conserve, et fi des petits pois du pays. On subventionnera les Parisiens, Jean Deschamps, Bourseiller, la Comédie Française. Les autochtones, le Théâtre de la Carrièra, Bénédetto, « c'est de la sous-culture », comme dit J.-P. Verdier de la nouvelle chanson occitane. Et pas question de subventionner l'Institut d'études occitanes : vous avez l'Académie Française, entrez-y comme Pagnol, Chamson et le Duc de Castries ! Votre province en sera honorée !

#### IL Y A RECUPERER ET RECUPERER

Qui récupérera qui ? Tel va être le premier problème de l'occitanisme qui réussit. C'est d'abord de garder les idées claires, la tête sienne. Pourvu qu'on la domine politiquement, la récupération de l'occitanisme est



à son tour récupérable. Profiter de ce qu'on accorde pour exiger ce qu'on ne veut pas lâcher. Par exemple en matière d'enseignement : on nous accorde le statut de langue à option pour le bac. Au lieu de s'y laisser enfermer, contre-attaquer : à quoi va servir une langue qui n'accorde aucune position favorable sur le marché du travail ? Nous voulons une modification de ce marché, ce qui implique une redéfinition du cadre de vie. Et alors on pourra reposer le statut linguistique. Car l'intellectuel occitan au service du peuple se doit de pousser jusqu'au bout l'analyse, à l'intérieur même d'une conjoncture en perpétuelle évolution et non pas en se projetant dans l'utopie ou en jugeant tout de la rive, se désen-



gageant des initiatives qui changent quotidiennement la situation.

L'Etat capitaliste français espère simplement que ses concessions arriveront trop tard. Que par exemple l'enseignement de l'occitan soit pour les jeunes Occitans celui d'une langue étrangère et que son choix constitue un handicap pour la vie professionnelle. Ou que l'Occitanie, nouvelle Floride promise aux industries américaines et au tourisme, sera vidée de ses habitants et qu'elle sera une Occitanie francophone au passé dramatique.

Et c'est peut-être vrai que les bases d'une

récupération d'identité sont réduites pour la masse du peuple occitan désoccitanisé. Il en était déjà ainsi pour les bourgeois, les premiers désoccitanisés parmi lesquels se trouvèrent les pionniers de la ré-occitanisation. Mais le tout est de savoir si est extirpée la racine la plus profonde, celle du vouloir-être. Aussi bien le chanteur Marti en appelle-t-il à ce vouloir : **un país que vol viure**. A partir de ce vouloir-être, tout est récupérable. Et de fait, les candidats au baccalauréat en occitan ne cessent de croître, contre toute espérance des ministères. Et quand on leur parle de l'Occitanie, les hommes d'ici se reconnaissent occitans et se mettent à s'expliquer des tas de choses, trop de choses même au gré de ceux qui n'y voyaient qu'un bon truc publicitaire.

On récupère. Les renseignements avariés fournis par l'histoire officielle sont rassemblés, mis en perspective. Les détails insignifiants se mettent à parler. On oppose une contre-histoire (Jean Larzac) à l'histoire. Les failles du système sont utilisées pour mettre en place des contre-institutions (voyez par exemple la très artisanale maison de disques Ventadorn et son équipe de chanteurs, là où on attend le culte de la vedette). On oppose une « créativité locale multiforme et démultipliée » à une consommation uniformisée et dépersonnalisée (tract du C.O.E.A.). Faire avec les moyens du bord. Au niveau de la récupération de la langue, on a appris à partir du peu qui reste, même lorsqu'il ne s'agit que des « expressions pour parler aux bêtes » ou des expressions dites grossières (qui ne comprend « me fas cagar ») et à reconquérir l'usage de sa langue à partir de ces « déchets » : ils sont tout ce qui reste à certains d'un monde, d'une langue refoulés dans les recoins de la société et de l'âme, dont on a honte. C'est de ce réduit sauvage qu'il faut partir, pour civiliser le monde.

#### UN MONDE DE COMMUNAUTES NATURELLES

Car l'occitanisme prétend aujourd'hui qu'il n'y a pas de solution autre qu'occitaniste aux problèmes mondiaux. Ou, plus hum-

blement (mais ce n'est rien d'autre) qu'il n'y a pas de solution autre que mondiale aux problèmes occitans. Déjà les contemporains de la conquête de l'Occitanie par la France y voyaient une défaite de la civilisation. Et Simone Weil ne distinguait pas entre la victoire de la barbarie nazie et celle de l'invasion française (cf. l'Enracinement). La seule différence est dans le nombre des victimes (mais les Français ont fait au XIII<sup>e</sup> siècle ce qu'ils ont pu), et la réussite finale que n'a pas obtenue Hitler.

Finale ? Non. Sans quoi il n'y aurait plus qu'à appeler, dit Y. Rouquette, « aquela flor que regla tot, tot, tot ». Il y a six ans, une affiche apposée près du château où festoyaient les agents électoraux U.D.R. représentait le champignon atomique et, en lieu et place des tibias, le couteau et la fourchette gastronomiques : « Amb ton argent, fan la bomba. » Avec ton argent, on fait bombance. C'était à Muret, lieu de notre défaite en 1210, et où les occitanistes de l'I.E.O. se donnaient désormais pour tâche la décolonisation de l'histoire, pour commencer...

Un monde où chacun aurait droit à la vérité, à la sienne. Où les communautés naturelles ne seraient pas dénaturées, dispersées selon les besoins d'une « Production » divinisée et de sa sœur « Consommation » tout aussi abstraite, où l'on aurait le droit de vivre chez soi et d'y accueillir ceux que tenteraient non pas vos terres, votre climat, mais votre civilisation, un monde où chacun serait reconnu pour ce qu'il est et ce qu'il veut être, un monde qui pour nous, Occitans, est dessiné sur la carte par ces diversités régionales, dialectales, qui s'articulent en unités valables, à échelle humaine, à l'intérieur comme aux frontières de l'Occitanie, et dont on projette d'instinct les structures auto-gestionnaires jusque dans les lieux de travail et jusqu'aux instances mondiales : cet universalisme qui n'est pas celui du plus petit dénominateur commun mais du plus grand commun multiple (je n'oublie pas que l'occitan a été la première langue de l'Europe à avoir son traité de mathématiques), cet univers qui n'en voudrait ? Ce langage que tient la langue d'oc, qui ne le traduirait dans sa propre langue ?

Josep Faidit.



# « ET LA-BAS, COMMENT SE FAIT-IL QU'IL Y AIT ENCORE DES INDIGENES ? »

Le Cap d'Agde, Hérault, juin 1973. M. Croize, P.D.G. de Cério, promotion pour rupins, est descendu à Paris, 9, rue de Téhéran, inaugurer la « Désirade », « village d'artistes » dont le premier corps de bâtiment, au-dessus du port, vient d'être achevé en un temps record : 65 jours.

Au coquetille tout le gratin est là, autour du maire radical de Béziers, Brousse, homme de gauche depuis qu'il craint que les socialistes l'abandonnent et lui fassent perdre mairie, sénat et conseil général. Parachuté de la place de Valois depuis que Claparède, son prédécesseur, s'est emplanté contre un platane, il n'a pas de métier de rechange... Près de lui le directeur de la S.E.B.L.I., organisme chargé de mettre entre les mains des promoteurs le terrain, acheté et viabilisé avec l'argent des contribuables.

Celui-là s'appelle Miquel, un philanthrope qui s'est couvert de gloire en déclarant le jour de l'inauguration de la station : « Toutes les précautions ont été prises pour qu'on ne risque pas de voir ici, au Cap d'Agde, les tricots de peau de chez Renault. » Bien entendu il y a aussi George Mas, bâtiments et travaux publics. Il construit le mur des résidences secondaires. Président de l'A.S. Béziers Rugby, c'est lui qui a bâti la « Désirade ».

Dans la foule : des banquiers, le maire U.D.R. d'Agde saqué aux législatives, des promoteurs, des dames. Du balcon de la « Désirade » on voit ce qu'on appelle déjà le « vieux » cap, de l'autre côté du port, sur la falaise de basalte qui domine la mer : une vingtaine de villas, bâties entre 1945 et 1952, à l'écart de la fameuse ville languedocienne où on fait tout pour empiler 50.000 cadres. C'est ça que le banquier de Croize montre du doigt : « Et là-bas, comment se fait-il qu'il y ait ENCORE des indigènes ? » Question intelligente : comment se fait-il que la Mission Racine, tant qu'elle y était, (je veux dire : pendant qu'elle achetait le terrain à 1 F le mètre carré en moyenne et expulsait les ploucs qui avaient bâti par ci par là), oui, comment se fait-il qu'elle n'ait pas fait place nette ? Un indigène pourrait répondre : Mas. Il a sa villa au plus bel endroit du Vieux Cap, sur la falaise, à côté du dernier pêcheur, Alexandre Challiès, à qui il achète tous les crustacés qu'il peut ramasser, pour ses petits cadeaux. Mais Mas ne dit rien. C'est Brousse qui répond : « Chut ! Il ne faut pas parler comme ça ! » Le parachuté voudrait se faire passer pour un produit du cru.

En fait, le Cap d'Agde, c'est cuit. Gardons nos larmes pour autre chose que Mas et les pharmaciens, propriétaires terriens, avoués, etc., qui finiront bien par se faire vider de leur vieille chose. Les gens d'ici s'apprêtent à rigoler et non à se battre pour eux. Les malheurs des riches, ça fait marrer les pauvres. On l'a bien vu quand des Occitans (à moins que ce soient des provocateurs) ont envoyé par le fond cinq ou six yachts, en plein port du Cap d'Agde. C'est affreux à dire mais personne n'a pleuré : ni les pêcheurs à la ligne à qui on avait interdit de tremper leur fil dans l'eau du port de la Grande Motte, ni les viticulteurs qui se font pulvériser au D.D.T. par les hélicoptères de la dé-moustification (un sacré nid à rats : le sénateur socialiste Béné y aurait planqué presque toute sa tribu), ni les expropriés, ni surtout les gens du coin qu'on fiche à la porte d'une plage où ils avaient l'habitude de venir camper avec leurs charrettes à chevaux, jardinières, etc, avant la guerre, du temps que les Parisiens allaient danser sur leurs fortifs et dans les guinguettes de la Marne.

Ça se bidonnait dur dans les jours qui ont suivi le lâche attentat. Les pauvres, c'est dégueulasse ! Insensible ! Comme me disait un plâtrier sur le chantier de la « Désirade » : « Suppose qu'ils foutent une bombe dans tout ce bordel à pognon. Tu penses pas qu'on va pleurer ! On a beau gagner sa vie à bâtir des conneries, ça fait rien, on aimerait que ça s'arrête. Ce qu'on construit ici c'est ce qui nous fout dehors de tout ce qu'on aimait, nous autres les gens du coin !... »

## BIENVENUE A NOS ENVAHISSEURS BIEN AIMES

Le Cap d'Agde, bien entendu, ce n'est qu'un petit point sur la carte d'Occitanie. En fait, c'est sur 31 départements que se déchaîne le capitalisme touristique. Tout y passe. Tout est touristique, touristiqué, touristifiable, dans ce pays en dépression économique. C'est ce que disait un promoteur belge au curé de Saint-Pons (34) : « Voyez-vous, ce qui est merveilleux, dans votre beau pays, c'est que tout y est à vendre ! » Et c'est ce qu'on observe partout. A la Côte du Languedoc, répond la Côte d'Argent, de Bordeaux à l'Espagne. A la mise en coupe réglée des Alpes occitanes skiables, répond la mise à sac des Pyrénées, c'est le programme commun du fric, de Cervières à Superbagnères. En zone de

moyenne montagne, la politique des parcs prend le relais, régionaux ou nationaux, du Mercantour, du Haut-Languedoc, de Lozère,

## « LES MERS DU SUD SONT EN FRANCE »



Le Languedoc Roussillon descendait jusqu'à la mer. Et s'arrêtait. Aujourd'hui, il vit. Sur 180 km de plages. Dans des nouvelles stations, déjà vivantes, pas encore encombrées. Tendues vers un seul but : le sport pour tous, à la portée de tous.

Derrière, le pays de l'épopée cathare, inépuisable : partez à sa découverte. La grande cavalcade fascinée des conquérants a laissé mille forteresses et châteaux, ça et là dans la garrigue. Percez leurs secrets. Rejoignez les gardians et leurs manades, derrière Port-Camargue : flamants roses et taureaux farouches.

Grimpez au-dessus de la Grande-Motte/Carnon, la chaîne blanche de la Séranne touche les Cévennes. Grottes de la Clamouse, derrière Cap d'Agde, une fantasmagorie calcaire. Les Corbières et le Canigou toisent Port-Leucate/Port-Barcarès, et les gorges de Galamus creusent la terre. A quelques kilomètres de Canet-en-Roussillon et de Saint-Cyprien, les truites du lac de Carenga, le reflet de Font-Romeu. Les Albères, au-dessus d'Argelès : pique-niques dans les roches, siestes sous les confères. Et la cargolade de Castelnaud, sur feux de braises, à l'ombre de la charmille...

Envirez-vous du Languedoc Roussillon : le vin du Sud est tiré au détour de chaque village. Tout le pays est là, riant haut, au souffle de la tramontane. Rapportez châles, tissus, poteries, vanneries et émaux.

Il faut habiter, prendre racine dans cette région. Sur ces terres neuves, de véritables maisons de vacances sont nées. Choisissez : une maison ouverte sur l'étang ou une villa marine.

La publicité prend (aussi) les cons pour des colons !



des Pyrénées-Atlantiques, etc. A 30 km de la mer, vu de la grande plaine européenne, d'une grande ville de la grande plaine européenne, c'est quasiment le bord de mer. Des groupes allemands, hollandais, belges, achètent des villages en bloc, ou au détail. Les préfets font pression sur les maires, sur les jeunes agriculteurs : « Le tourisme vous sauvera, vendez, mais vendez-*donc*, si vous voulez survivre ! »

Les gens ne sont pas convaincus ? On fait appel aux futurologues, à l'avion, à la grande presse, pour persuader 10 millions d'Occitans que le tourisme c'est le remède universel. On balade en avion Herman Kahn, de l'Hudson Institute, au-dessus de l'Europe de l'Ouest, et quand il quitte les régions où les maisons se touchent, dès qu'il passe au-dessus des pays où l'herbe pousse, où il y a des arbres, des champs, des villages à dimension d'homme, le futurologue dit : « C'est là. »

Là, c'est l'Occitanie, mais pas seulement elle, tout ce qui est « en dépression », tous

patates, de melons, de pommes, les usines à la campagne c'est pas joli, ni sain : partez, partez, partez !

### BRONZER CHEZ SOI, DANS SA TÊTE

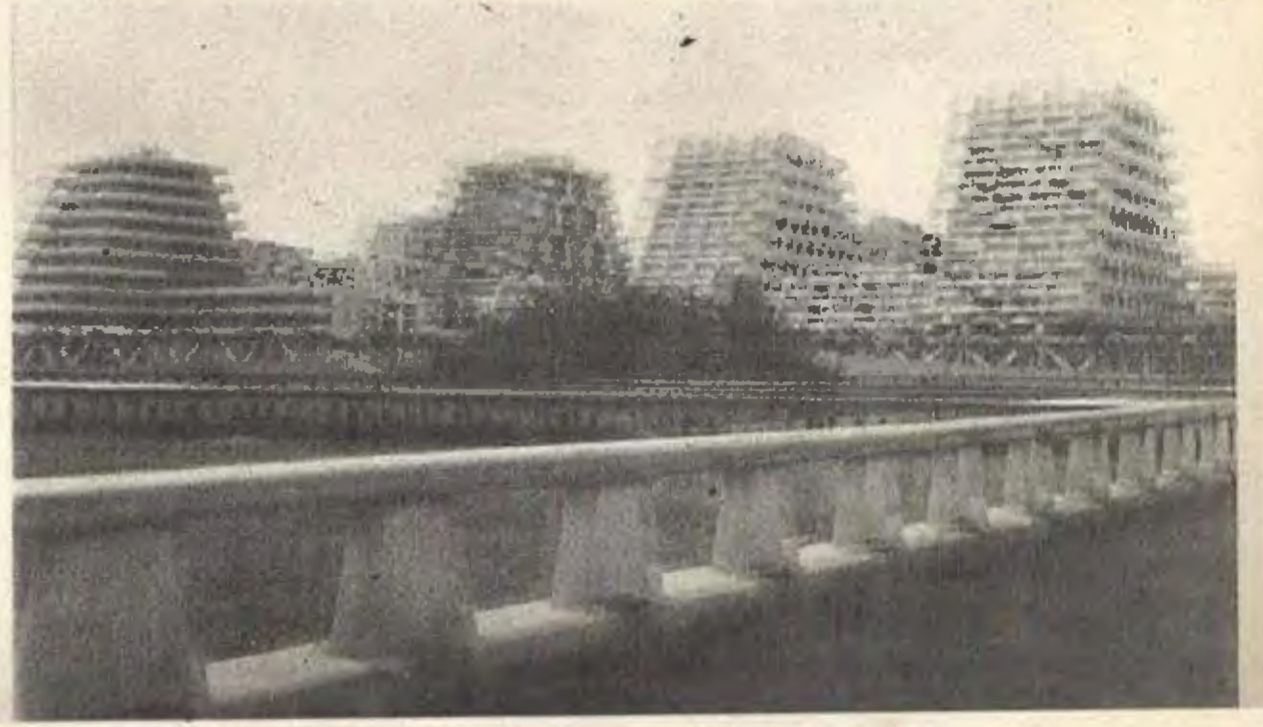
Donc il y a ça. Et puis le reste. Le pied comme on dit maintenant. Le paradis comme on disait. La nature, la campagne, la mer. L'air, le soleil, la mer. Des tas de trucs pour faire des tas d'argent. Du désert qui, s'il était vraiment désert, serait de l'or en barre, zone verte, bronze-cul. Car attention : c'est du désert que les gens voudraient acheter. Les prospectus et les affiches le disent clairement : on photographie les plages vides du printemps et de l'automne, les sous-bois sans personne, les routes sans auto, les ports quand la meute des estivants les a quittés, les petites villes typées quand le silence est revenu, quand le grand luna-park d'été, le grand bordel vacancier ont éteint leurs lampions. Du désert donc, et que ça saute ! A Cervières il y a des vaches, à Orcières aussi. Dehors les vaches ! En Lozère il reste encore des gens dans des fermes ou villages où il ferait si bon pour un Parisien, Lillois ou Rotterdamien d'habiter. Dehors les gens. Le paradis vous fait dom-

c'est vrai, mais vivre, du fait qu'ils avaient été épargnés par l'industrialisation et l'urbanisation délirantes, au terme d'un processus clairement colonial de repli de la production sur le centre : on chasse les gens qui précisément, de leur présence et de leur travail, rendaient beaux ces pays. De l'autre, il y a les bagnes climatisés de l'industrialisation triomphante à qui on « offre » ces paradis de 30 jours, à la fois pour désamorcer l'envie des prisonniers d'en finir avec leur vie abrutissante et pour boucler la boucle du cycle de l'argent. Je vous paye à Lille, vous me rendez mon fric à Sarcelles-sur-Mer. Derrière l'usine, la maison, l'autoroute, le camping, la location, l'ensemble résidentiel, il y a les mêmes trusts, les mêmes banques. Alors ? Alors le paradis de trente jours devient le même enfer que le bague des onze mois : bagnoles, impossibilité de parquer, foule, bruit, pollution, dégoûtation, empilage, H.L.M. pour riches, campings à ne pas fermer l'œil. On a fini par acheter le contraire de ce qu'on vous a vendu. Au lieu du désert, la foule, au lieu du calme, luna-park und zo weiter.

Le plus cocu est celui qui a été obligé de partir pour vivre ! Certainement. Mais l'autre ? Quand va-t-il se décider à comprendre que tous, nous sommes condamnés à rendre notre vie habitable, tous les jours, où



Disneyland ou Luna-Park ?



La Grande-Motte : le mirage touristique.

les ratés de l'expansion, la Bretagne aussi bien, ou la Corse. Aussi cons qu'un Corbusier bâtissant sa « cité radieuse » (à Marseille on a toujours dit : la maison du fada), voilà les technocrates qui coupent et taillent : là-haut ce sera la zone à habiter, à conurber, à zuper, à hachélémiser, à industrialiser, celle où on concentre à tout va, où on travaille, où on produit, produit, produit, où on consomme, consomme, consomme, consomme, onze mois l'an, grand train. Allumons ! De la main-d'œuvre, de la main-d'œuvre, de l'expansion, en avant ! Rabattez-moi là-dessus tout ce qui est disponible ailleurs : paysans, ouvriers, jeunes surtout. Des primes de mobilité à ceux qui acceptent de partir. Aux autres, à ceux qui refusent, rien du tout : de la rénovation rurale, des S.A.F.E.R., des impôts (« vous refuseriez de financer le métro qui, chaque jour, transporte vos frères »), des camps militaires, des barrages, des usines atomiques (c'est fou ce que ça donne à réfléchir).

Qu'ils partent ou qu'ils crèvent, on a trop de tout, de beurre, de lait, de vin, de

mage ? De quoi ? Vous voudriez la mer pour vous ? Eh bien on va y filer dix millions de personnes. Tout ça va y chier, y pisser, y vaisseler dedans, s'y empiler au bord. C'est le paradis en co-propriété. L'eden pour tous. Mais avec des degrés. On l'a vu à propos du Cap d'Agde et des prolos : 14.500.000 francs pour 53 m<sup>2</sup> à la « Desirade », c'est un peu cher, non ? L'usine à loisirs a d'ailleurs besoin de tout l'espace. Pas simplement de 4 kilomètres de bord de mer. Les petites villes crouissent ? Tant mieux : on rénove Sarlat ou Pézenas : direction H.L.M. pour ceux qui y habitaient les maisons XVIII<sup>e</sup>. Dans les chefs-d'œuvre qui ne sont plus désormais en péril, les grands-bourgeois parisiens vont s'installer un mois, deux mois l'été. Les villages craquent ? Bah, vive l'habitat saisonnier. Quant à la campagne, on la peuplera de bisons, de loups, de tout ce qu'il faudra pour amuser le touriste, en Lozère par exemple.

Soyons clairs. D'un côté il y a (ou il y avait) des pays où il faisait bon vivre, de peu,

nous sommes. Ou alors à tout rendre dégueulasse toujours, même nos prétendus loisirs.

C'est ce que chantait, l'autre soir, dans un village de l'Aude, un jeune inconnu du nom de Sauzet. En occitan ça signifie saule. Pas pleureur. Lucide :

« Torista, torista,  
te sias trompat de direccion »

Le gars n'était pas dupe. Sa chanson finissait, disait-il lui-même, sur un maigre slogan : « Parisiens, defora ». Si maigre que ça ? C'est pas sûr. Si chacun s'occupait de la meilleure façon de vivre sur « sa sien », il ferait bien meilleur partout (1). Et ça vaudrait le coup — si on tient à bronzer — de le faire en toute saison. Pour se rencontrer. Différents et entiers. Et non une fois l'an, d'aller jeter un œil du côté des peaux-rouges.

Téodor

(1) Voir l'article de Marc Arabyan dans la G.O., n° 3 : le tourisme n'est pas une source de profit. Il est une forme d'asservissement.

# CHRONIQUE DE L'ÉNERGIE SOLAIRE

PENDANT QUE LE RESTE DE L'HUMANITÉ VAQUAIT...

À SES PETITES OCCUPATIONS HABITUELLES À PARIS...

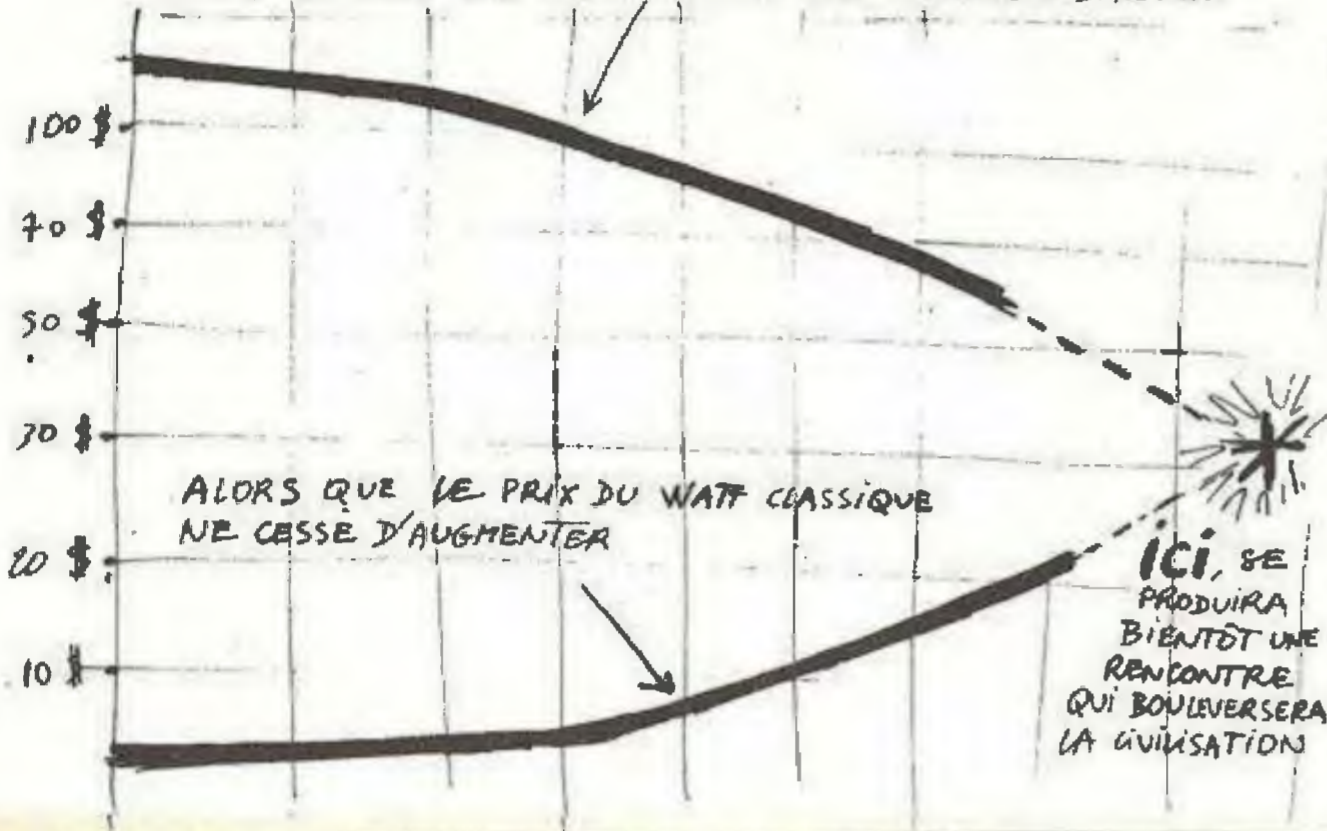
AU CONGRÈS DU SOLEIL AU SERVICE DE L'HOMME, IL SE DISAIT DE GRANDES CHOSSES À PROPOS DES PHOTOPILES AU SILICIUM.

LE RENDEMENT, JUSQU'ALORS IMBROYABLE A ATTEINT 12, 14, ET MÊME... 20 %!

QUI SIGNIFIE QU'UN MÈTRE CARRE DE PHOTOPILES EXPOSÉ SOUS UNE LATITUDE MOYENNE FOURNIRAIT 200 WATTS!

DE PLUS, LEURS PRIX N'ONT PAS AUGMENTÉ.

DONC, LE PRIX DU WATT SOLAIRE NE CESSE DE BAISSER



L'HUMANITÉ A FAIT UN BOND ENORME POUR PASSER DE L'UTILISATION DIRECTE DE LA PHOTOSYNTHESE

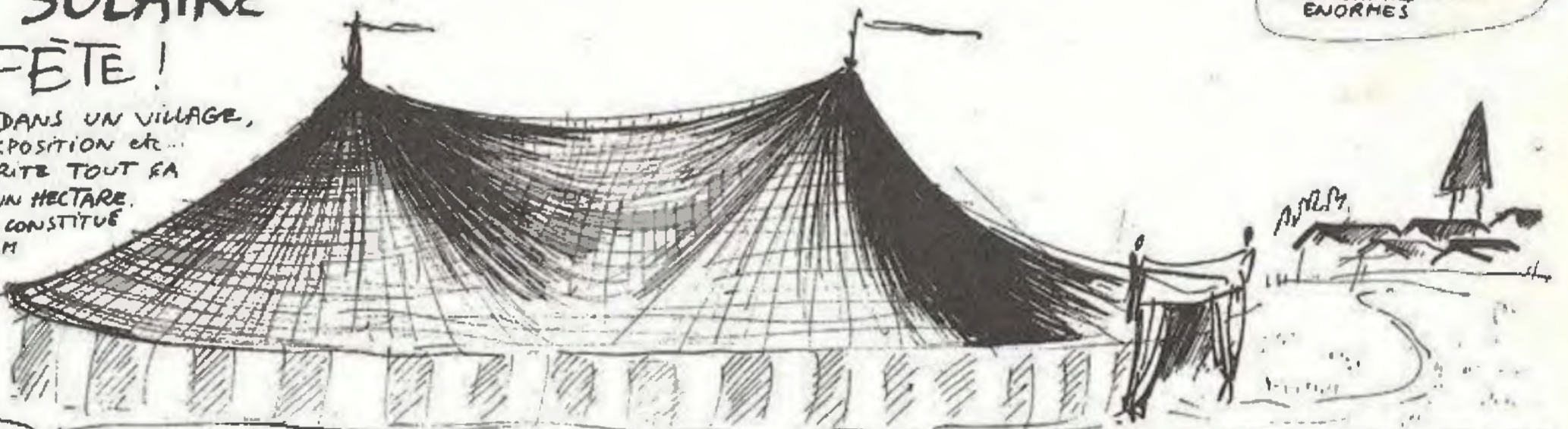
À L'UTILISATION INDIRECTE DE LA PHOTOSYNTHESE

ELLE FERA UN BOND ENCORE PLUS GRAND POUR UTILISER DIRECTEMENT L'ÉNERGIE SOLAIRE.

UNE SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE QUI NE FUMERA PLUS, QUI NE PUERA PLUS, QUI NE BOUGERA PLUS, (LES PHOTOPILES SONT ÉTERNELLES OU PRESQUE)

## L'ÉNERGIE SOLAIRE C'EST LA FÊTE!

UN CIRQUE ARRIVE DANS UN VILLAGE, PLUS UN BAL, UNE EXPOSITION ET... LE CHAPITEAU QUI ABRITE TOUT FA A UNE SUPERFICIE D'UN HECTARE. SUPPOSONS QU'IL SOIT CONSTITUÉ DE PHOTOPILES SUR FILM PLASTIQUE... QUI PRODUISENT 200 WATTS AU MÈTRE CARRE



... QUE LA FÊTE DURE TROIS OU QUATRE JOURS

25 HEURES D'ENSOLEILLEMENT ON OBTIENDRA...

$10\ 000 \times 0,2\ KW = 2\ 000\ KW$   
 $2\ 000\ KW \times 25\ HEURES = 50\ 000\ KW!$

UN MOIS D'ÉLECTRICITÉ POUR UN VILLAGE DE 1000 HABITANTS!

ET TOUT FA DANS LA BONNE HUMEUR!

À DANS UN MOIS!

QUI, MAIS, LE STOCKAGE?

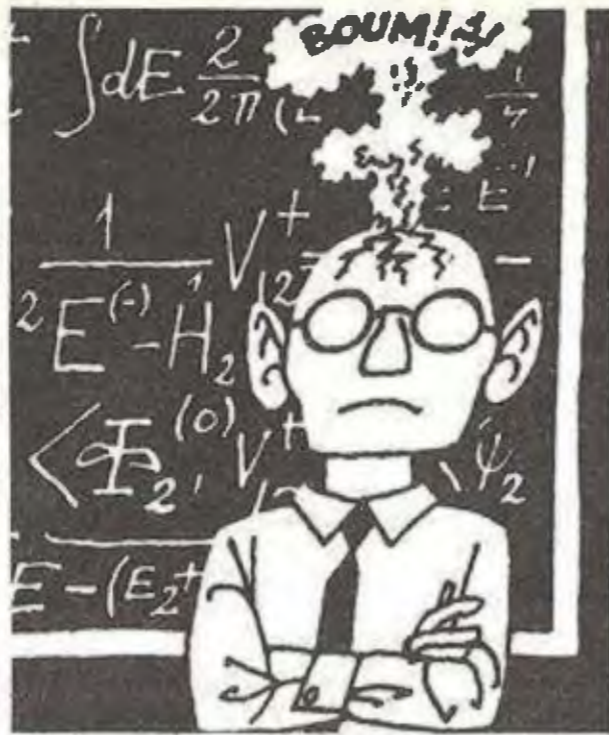
J'AI BIEN RÉSOLU LE PROBLÈME AVEC MON OREILLE ARTIFICIELLE

EN CRÉANT SOLARIUS QUI SERT À CAPTURER MA BATTERIE 12 VOLTS

SUFFIT DE CHARGER

REISA

# La minute de bon sens du professeur Mollo-Mollo



## OUI A LA PLUS GRANDE CENTRALE NUCLÉAIRE DU MONDE

Sa puissance atteint plusieurs millions de milliards de gisements gigawatts. Elle fonctionne à l'hydrogène et n'est pas polluante. Elle est assez éloignée et assez proche pour que la chaleur qu'elle dégage soit juste favorable à la vie. Elle a fonctionné sans panne pendant quelques milliards d'années et restera vraisemblablement opérationnelle pendant aussi longtemps. Mais, dans notre système économique, elle a deux défauts : elle marche toute seule et ne coûte rien. Donc, pas d'emplois, pas de fric en circulation, pas de taxes. Un vrai scandale.

### LE CONGRES INTERNATIONAL SUR L'ENERGIE SOLAIRE

Pour essayer de repenser le phénomène, quelques centaines de personnes se sont retrouvées, entre le 2 et le 6 juillet dernier, au Palais de l'Unesco, à Paris.

Des savants, des ingénieurs, des architectes, des marchands de bidules qui rêvent de devenir marchands de soleil, et même des naïfs qui croyaient que c'était un Congrès écologique.

Au cocktail, près du buffet, j'ai la chance de découvrir derrière une plante verte le haut commissaire à l'Énergie atomique.

— Monsieur Francis Perrin, que pensez-vous de l'utilisation de l'énergie solaire ?

— Bah... il faut bien aider les pays sous-développés, répond-il en reprenant du caviar. Je vois ça pour de petites populations dispersées qui n'ont naturellement pas les moyens de se payer des centrales nucléaires.

Et si ces « pauvres petites populations » étaient un jour les seules survivantes ?

Il y a aussi des savants lucides. Ainsi M. Denisse fait remarquer qu'on reproche généralement à l'énergie solaire d'être diluée, alors que c'est un avantage : plus besoin d'énormes complexes industriels plus besoin de transporter l'énergie électrique. De même J.K. Page (U.S.A.) s'étonne que la France cherche la concentration des sources énergétiques alors qu'aux États-Unis on la fuit maintenant comme la peste. Le cher homme ignore que c'est la tradition en Europe de refaire toutes les conneries des Américains. Et puis vous ne trouvez pas qu'on se sentirait bien seuls si on enlevait les 32.000 kilomètres de lignes haute-tension et de pylônes qui décoorent la campagne française ?

La dilution de l'énergie au départ, c'est le partage peut-être équitable. C'est aussi la grande frousse de l'E.D.F. Imaginez ça : des panneaux solaires chez les particuliers et l'électricité sans compteur !

Il y a aussi les marchands de verre qui

présentent leur verre-miroir spécial, c'est joli parce que ça brille et ça sert à se protéger du soleil (« Parelio »).

Un congressiste : Ne pensez-vous pas que c'est une conception périmée de considérer le soleil comme un ennemi qu'il faut mettre à la porte et qu'il serait plus rationnel d'utiliser au contraire le maximum de l'énergie qu'il nous envoie pour chauffer ou climatiser les habitations ?

L'ingénieur du verre : Monsieur, il faut bien réaliser que dans les immeubles tout en verre, si on ne met pas des verres spéciaux, on crève de chaud.

Le congressiste : Alors pourquoi fait-on des immeubles tout en verre, sinon pour vendre du verre ?

Un autre congressiste : Que deviendraient les techniques très compliquées de production massive de ces verres spéciaux dans l'hypothèse d'une limitation de la croissance ?

L'ingénieur : Je ne comprends pas ce que vous rendez par « limitation de la croissance ». Saint-Gobain, brillez pour nous !

M. Glaser, avec la complicité de la N.A.S.A., présente un projet grandiose de centrales solaires satellisées, grâce auquel l'énergie solaire trop dispersée comme on l'a dit, pourrait être enfin ramenée dans le droit chemin, reconcentrée sur les pays qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire en priorité aux États-Unis bien entendu.

M. Touchais, ingénieur, fait alors justement remarquer qu'en amenant sur la terre une énergie solaire qui normalement passait à côté, on fausse son bilan thermique et on s'expose à une élévation générale de la température du globe, d'où la question :

M. Touchais, Dans combien d'années la fusion des glaces polaires amènera-t-elle la mer à Paris (je ne sais pas nager) ?

M. Glaser : Je ne comprends pas la question. Touché !

Un autre sujet de préoccupation c'est évidemment la soi-disant « rentabilité » du kilowatt-heure solaire. Car si le

soleil est gratuit, ce qui ne l'est pas, ce sont les capteurs (photovoltaïques ou thermiques). Mais quel qu'un rappelle que le prix du kilowatt-heure, tel qu'il est actuellement fixé par les compagnies productrices d'électricité, n'est pas le coût réel. Ce coût réel devrait inclure par exemple l'influence de la pollution sur la santé publique, la valeur écologique des sites détruits, la valeur esthétique des paysages irréversiblement détériorés et, dans le cas de l'électricité nucléaire, les risques énormes qui sont pris. Aussi M. Gibrat, président du sous-groupe « Sources d'Énergie » aux ministères de l'Industrie et de l'Environnement, lit-il sans sourciller cette suggestion présentée par un congressiste :

« Il serait juste que les gouvernements accordent des subventions à la production de l'énergie solaire non polluante, l'argent nécessaire étant pris naturellement, sous formes de taxes, dans la poche de ceux qui réalisent des profits en vendant de l'énergie sale et dangereuse ».

Messieurs les représentants de l'E.D.F. et du C.E.A. ne bronchent pas. Peut-être qu'ils ne se sont même pas sentis visés ?

### LE M.L.S. (Mouvement pour la Libération du Soleil)

Pendant une séance très digne et un peu somnolente, le Père Camia avait virtuellement cassé la baraque en déclarant au micro, avec son gentil accent marseillais :

« Je croyais que le Congrès s'intitulait « Le soleil au service de l'homme » et non le soleil au service de la grande industrie ».

Et tous ceux qui en avaient ras le bol des longs exposés techniques volant très bas, des margoulines et des nuages de dollars devant le soleil, ont fini par se retrouver autour des dessins de Reiser, exposés dans le hall. Ils ont constitué une espèce de conférence parallèle et ils ont pondu le texte ci-après :

#### LE SOLEIL AU SERVICE DE L'HOMME LE SOLEIL AU SERVICE DE TOUS LES HOMMES

Les énergies traditionnelles sont en passe de nous manquer.

En regard aux défauts et pollutions qu'elles nous proposent, aux dangers auxquels elles nous exposent nous ne les regretterons pas.

L'énergie nucléaire, outil d'apprenti sorcier devra être bannie.

Il faut se tourner résolument vers le soleil mis au service de tous les hommes.

Le soleil inaliénable.

Le soleil naturellement distribué.

Le soleil gratuit.

En effet :

Le soleil ne demande pas une infrastructure technologique complexe et polluante quant à son utilisation.

— l'énergie solaire peut être mise en œuvre par tous,

— elle permet une pratique entièrement autonome,

— c'est une énergie propre, expérimentée depuis toujours.

La recherche, dans l'état actuel, représente une somme de connaissances.

Elle a conduit à l'élaboration d'un ensemble de techniques opérationnelles permettant, pour les plus simples (chauffe-eau, réfrigérateur, chauffage, ventilation et conditionnement des appartements, cuiseurs, etc.) de passer immédiatement, de l'expérimentation poussée, à la pratique et ce, de façon entièrement autonome. Elle permet, pour les technologies plus élaborées (piles photovoltaïques) de donner dans un avenir très proche et associées à d'autres technologies douces, une ré-

ponse positive à toutes les demandes d'énergie domestique. Il n'est pas besoin pour autant de les situer dans une perspective expansionniste aberrante, mais tout au contraire, d'éviter les gaspillages inutiles, les consommations inconsidérées, en refusant les motivations fallacieuses.

Le soleil ne doit pas être un prétexte à la recherche et à l'utilisation de son énergie à des fins de domination économique ou militaire par les grandes industries centralisées.

Nous rappelons le rapport d'exploitation à sens unique entretenu avec le Tiers-Monde, maintenu par le chantage technologique, et dont l'héliotechnique serait un fleuron supplémentaire.

Contrairement aux énergies traditionnelles le soleil ne doit pas faire l'objet d'un monopole énergétique des territoires car, le soleil n'est pas un territoire.

Dispensateur depuis toujours du rythme nature de notre planète, le soleil doit être considéré comme un facteur essentiel du rétablissement de l'équilibre écologique.

Son utilisation ne doit pas se placer dans le cadre d'une croissance démentielle profitable aux seuls détenteurs du pouvoir.

L'héliotechnique doit être diffusée et pratiquée par tous pour que

**LE SOLEIL SOIT VRAIMENT AU SERVICE DES HOMMES.**

Nous appelons tous les héliotechniciens à mettre leurs connaissances, leur expérience, leur enthousiasme non au service des systèmes qui exploitent, mais au service de tous.

**NOUS SOMMES TOUS DES HELIOTECHNICIENS**

### MAINTENANT QU'EST-CE QU'ON FAIT ?

Alors que la majorité des congressistes semblaient trouver les questions morales tout à fait indécentes dans un congrès scientifique, un des organisateurs a réagi avec enthousiasme. La Comples (Coopération méditerranéenne pour l'Énergie solaire) a décidé, avec les auteurs du texte ci-dessus, la constitution d'un groupe d'étude sur « les applications rudimentaires de l'énergie solaire », dont les recherches et les réalisations pourront être publiées dans sa revue internationale de l'héliotechnique.

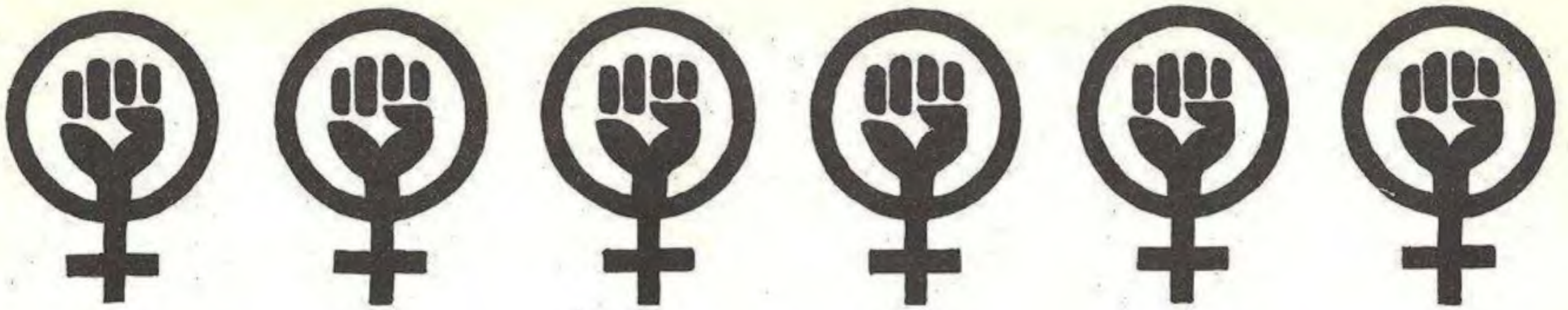
Il s'agit donc d'amener cette technologie douce à la portée de tous. Tout le monde peut participer, tout le monde peut trouver du nouveau et en faire profiter les autres, en dehors de toute entreprise commerciale. Et ce n'est pas la moindre découverte du Congrès :

Le soleil comme moyen de court-circuiter les marchands d'énergie, le soleil comme instrument de libération.

M..M

#### ADRESSES UTILES

- Pour contacter la C.O.M.P.L.E.S. 32, Crs Pierre Puget, 13006, Marseille.
- Pour bricoler soi-même des « héliogadgets » (cuiseurs, chauffe-eau, etc.) : Daniel Fargeas, Vingrau, 66600 Rivesaltes.
- Pour contacter les gars du M.L.S. : Yves Vatain, 53, villa Beau Site, 92310 Sèvres.
- Pour s'instruire : Marcel Perrot, La Houille d'Or (que l'on pourrait sous-titrer : les techniques solaires sans mathématiques). Fayard, 1963.
- Pour construire une maison solaire : J. Michel, architecte, B.P. 32, 92204 Neuilly.
- Pour économiser l'énergie : Diogène Frapna, 43, bd du 11-Novembre-1913, 69621 Villeurbanne.



# ELLES CAUSENT, LES FEMMES DU M.L.F.

## avant-propos, Firestone

« ... Un mouvement écologique révolutionnaire devrait avoir le même but que le mouvement féministe : dominer la technique nouvelle dans un but humain... Quelles sont les préoccupations écologiques qui intéressent directement le mouvement féministe ? La reproduction et son contrôle — y compris le risque d'une explosion de la population et les méthodes de limitation de la fertilité humaine — et la cybernétique — l'exécution par les machines de

fonctions toujours plus complexes, ce qui transformera la relation immémoriale de l'homme avec le travail et le salaire. »

C'est Shulamith Firestone qui a écrit ça dans « La Dialectique du sexe », paru chez Stock, malheureusement un peu cher (plus de 20 F), mais tellement important ! Il faut le lire ! On en reparlera !

## un salaire pour les ménagères ?

« Et vous, Madame, quelle est votre profession ? » « Oh, moi, vous savez, je ne travaille pas », répond la mère de six enfants. Ce langage si fréquent montre bien à quel point le travail ménager est nié dans notre société, puisque les femmes elles-mêmes sont souvent convaincues qu'elles n'effectuent pas un réel travail productif, puisque ce travail n'est pas payé.

Et pourtant, quel sacré boulot ! Sitôt fait, sitôt effacé, et hop, à refaire. Vaisselle, marché, popote, ménage, lessive, vaisselle, repassage, enfants à trimbalier, à nour-

rir, à promener, à soigner, et j'en passe...

Toute la charge de la vie repose sur nous, les femmes. Aux hommes, la fabrication des engins de mort, des bagnoles, des gadgets industriels inutiles et trop nombreux, que la publicité (et l'absence de mise en communauté) force les gens à acheter. Eux aussi disent qu'ils font les trucs importants et que nous « ne travaillons pas ». Le travail « productif », c'est eux ; le travail nié, servile, gratuit, c'est nous.

C'est si féminin d'essuyer la poussière ou de torcher un gosse qu'ils ne s'y risquent pas souvent, craignant de perdre leur virilité. Nous avons beau chercher, nous ne voyons pas ce que la forme de



leur sexe a de contradictoire avec ce genre de travail ! D'ailleurs, ils acceptent parfaitement de laver les pavés ou de faire la cuisine lorsque ce travail est rémunéré. Mais il s'agit alors de leur métier ! ça ne les dévirilise plus. Ils prétendent même qu'ils y excellent mieux que nous !

Il faudrait bien que cesse un jour cette mythologie qui arrange bien les hommes et l'Etat. Le travail ménager, qui comprend la production et l'« élevage » de futurs travailleurs, ainsi que la reconstitution de la force de travail des travailleurs actuels, est lui-même un travail productif, au même titre qu'un autre (1). Il faudrait d'abord que toutes les femmes qui restent à la maison et élèvent leurs enfants prennent bien conscience que leur travail existe, et qu'il est au moins aussi important que le travail salarié.

Mais comment faire ? Des millions de femmes sont condamnées à vivre entre leurs casseroles et leurs marmots, sans aucun progrès possible, sans aucun contact avec l'extérieur, sans aucun moment ni aucun argent à elles. La monotonie de ce travail nous rend tous les jours plus bêtes, plus passives, et moins autonomes.

Attention, si nous ne trouvons pas de solution à ce problème, d'autres s'en chargent. « Le Monde » du 31 mai (p. 34) annonce : « Le gouvernement examine dans le même temps une série de mesures concernant l'aide à la mère, l'encouragement à la natalité (développement du salaire de la mère au foyer), la protection de l'enfance... etc. » Mais voyons ce que

vaut la solution qu'on nous proposera bientôt : « Les femmes restant au foyer se verraient attribuer un salaire social égal au moins à 50 % du Smic, indexé sur celui-ci, et imposable au titre de l'impôt sur le revenu » (Nouvel Obs., 4 juin 1973).

Nous dénonçons ce projet qui n'est pas autre chose qu'un scandaleux piège à cons, car :

1° C'est un « encouragement à la natalité » (terme pudique qui signifie qu'on forcera encore les femmes à mettre au monde plus d'enfants qu'elles n'en désirent). Les démographes l'ont bien vu qui associent la baisse de la natalité au travail des femmes à l'extérieur. Ce sont toujours les femmes au foyer qui sont les dernières informées de la contraception, ou bien, trop dépendantes de leur mari qui s'y oppose, n'osent pas la pratiquer.

2° Toujours dans un but nataliste, ce futur salaire ne sera attribué qu'aux femmes au foyer, et pas aux hommes au foyer (alors que l'actuelle allocation de salaire unique est attribuée quel que soit le sexe du conjoint qui travaille à l'extérieur). Cette mesure contribuera à nous enfermer définitivement à la maison, à perpétuer cette odieuse division du travail. Le torchonnage sera consacré travail féminin. Et si une de nous, surchargée, demande de l'aide à

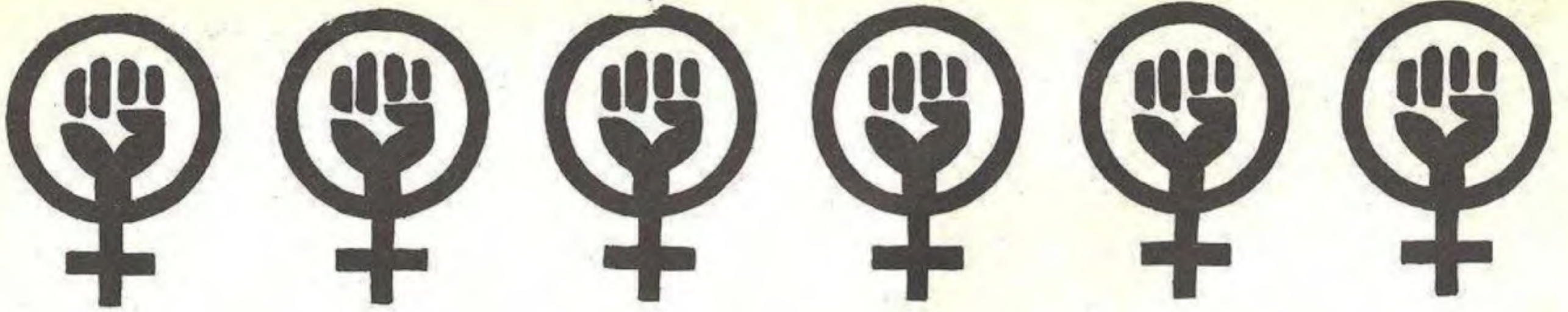
son mari, elle s'entendra répondre : « C'est ton boulot ; tu es payée pour ça ».

3° C'est un projet qui va diviser (une fois de plus !) les femmes en deux catégories. Il pénalisera les femmes qui travaillent à l'extérieur qui doivent faire le travail ménager en plus et gratuitement. En plus, elles sont déjà souvent sous-payées, culpabilisées et accusées de tous les maux qui s'abattent sur la famille. Il les pénalisera d'autant plus qu'il sera, pour le gouvernement et le patronat, une manière de ne pas créer d'équipements collectifs, de crèches, de garderies, et surtout de formation professionnelle pour les femmes.

4° En outre, ce salaire est une véritable escroquerie, car il sera ridiculement insuffisant : la moitié du Smic, et imposable ! (il n'y a pas de petites économies pour l'Etat). Déjà en 1972, le journal « Spéciale Dernière » estimait, après enquête, que si le travail ménager était payé à son juste prix, compte tenu des diverses qualifications professionnelles que déploie une femme dans son travail à la maison, on devrait la payer (tenez-vous bien) : 934 F par semaine !

Il est impossible que nous acceptions passivement ce nouveau harnais qu'on nous met sur le dos sous prétexte de « revaloriser la fonction maternelle ». Que nous travaillions à l'extérieur et à la maison, ou seulement à la maison, le travail ménager existe dans les deux cas, et nous devons exiger qu'il soit payé dans les deux cas. Mais nous devons refuser de l'assumer seules ; les hommes en profitent au même titre que nous, ils doivent donc y participer.

Au moins, pour celles d'entre nous qui travaillent aussi à l'extérieur, le problème du partage du travail ménager est déjà plus clair (en théorie au moins...). Ras le bol de tout faire à la maison ! Nous devons exiger que notre époux ou concubin ou amant occasionnel qui bouffe les repas, roupille dans les draps et quelquefois nous fait des enfants, fasse exactement la



moitié du boulot. Pas de cadeaux: la moitié ! Trop de femmes n'osent pas encore le demander, et les hommes ont bonne conscience quand ils ont fait les courses une fois par semaine. Si nous exigeons toutes qu'ils fassent la moitié du boulot à la maison, ils vont hurler, mais ils seront obligés de s'y mettre.

Pour les femmes qui travaillent à la maison, le problème est plus compliqué. Bien sûr, il faut exiger une aide du mari, mais la résistance à vaincre est plus grande. Comme il est le seul à apporter de l'argent au ménage, il estime souvent qu'il doit se faire servir en arrivant chez lui, même si sa femme est débordée de travail à huit heures du soir. Pour être moins isolées et plus indépendantes économiquement, toutes les femmes doivent avoir un travail salarié — même si, dans un premier temps, cela signifie un peu plus d'exploitation. Mais le danger, avec ce « salaire ménager », serait, en plus, que beaucoup de femmes seront tentées de rester chez elles plutôt que d'aller travailler à l'extérieur sans diplômes, sans qualification reconnue, pour gagner à peine le double (pratiquement repris par les impôts et les frais supplémentaires pour la garde des enfants pendant le temps de travail). Pourtant, si on nous donne un semblant de salaire pour nous enfermer définitivement dans notre cuisine, c'en est fini de la libération des femmes. Esclaves nous sommes, esclaves nous resterons.

(1) Tout ça est très bien expliqué dans l'article de Christine Dupont: « L'ennemi principal » dans *Libération des femmes* - L'An zéro, livre de poche chez Maspéro.

MARIETTE.

## Tonton Esculape et papa Illich

Puisque « La Gueule Ouverte » nous permet d'ouvrir notre gueule, j'ai fait l'effort de lire « La Gueule Ouverte ». Je n'ai pas tout lu, peut-être que j'en oublie, mais je trouve que, quand vous recevez le M.L.E.U.F., vous pourriez rentrer un peu vos phallus.

Tonton Esculape, par exemple; il est pas d'accord avec la pilule ! Moi, je ne suis pas d'accord avec ce qu'il dit, ni comment il le dit, je préfère imaginer un dialogue entre tonton et tata Esculape. Ça donne :

**Tata.** — Si pas pilule, il y a d'autres moyens tout aussi sûrs : la ligature des canaux séminaux de l'homme ; la non pénétration (faire l'amour, c'est pas le coït et rien que ça).

**Tonton.** — Espèce de salope, tu veux me priver d'éjaculer, me châtrer, toucher à mon corps, me violer. Moi, stérile, l'idée m'en est insupportable ! Et puis, à quoi servira mon pénis s'il n'est plus instrument reproducteur ni instrument de possession.

**Tata.** — Ça fait des siècles que je subis tout ça sans que ça te gêne et aujourd'hui encore, quand je prends la pilule, je suis stérile, mon corps fonctionne selon un cycle artificiel, le stérilet me viole. Une ligature, ça se déligature. Tu ne serais pas stérile à vie, pour-quoi ça te gênerait, toi, si tu penses qu'elles pensent), puis il dit qu'il ne ton pénis, ça pourrait être intéressant s'il cessait d'être une arme ou un instrument de pouvoir pour devenir un lieu de toi-même qui te ferait jouir.

**Tonton.** — Tu oublies la sodomie. C'est un bon moyen ça. Voilà une solution qui me convient, même si elle ne te convient pas.

**Tata.** — Tu n'as vraiment rien compris, tu veux toujours imposer ta loi et savoir d'où part et où arrive ton appendice, mais moi j'aime pas ça et même si j'aime, je dis non et si on en est là, j'ai une autre solution : nous les femmes, on fait l'amour entre nous, de niveau, et, comme on se reproduit de bouche à oreille, on va croître et multiplier jusqu'à ce que vous et votre sacré machin soyez devenus humains, si c'est encore possible.

Et le père Illich ! Il refuse de passer à la télé parce que c'est de la démagogie, mais ça ne le gêne pas de dire ce que pense le M.L.E.U.F. alors que, manifestement, il n'en a lu aucun écrit (il ne sait même pas que ça s'appelle Mouvement de libération des femmes). En particulier l'analyse de la contradiction qu'il y a à revendiquer le droit au travail (qui constitue un progrès par rapport à l'esclavage économique que subit la femme mariée non salariée) et le fait que ce travail renforcera le système. Et il ne voit pas, ou ne veut pas voir, que le travail domestique, en reproduisant à l'œil la force de travail des hommes, renforce bien plus sûrement le système, sans parler de la production des enfants futurs travailleurs. M. Illich commence par dire au lecteur comment les femmes

du M.L.F. pensent (ce qu'il croit qu'elles pensent) puis il dit qu'il ne faut pas penser comme ça. Il ne va pas jusqu'à dire comment on devrait penser, pas par pudeur mais parce qu'il n'en sait rien, et de plus c'est pas son problème, il se contente de dénoncer l'ambiguïté comme ça, en passant.

C'est curieux tous ces mecs qui refont le monde des autres. Si toto Esculape s'occupait de l'oppression des médecins et Illich de celle des curés, nous on pourrait s'occuper de la nôtre.

J'ai pas l'habitude d'essayer de discuter avec les hommes, j'ai pas le temps, mais, en supposant que vous ayez des lectrices, si elles ont remarqué le chauvinisme mâle qui traîne un peu partout dans vos pages, elles se sentiront

moins seules et si elles ne l'ont pas remarqué, je souhaite que ça les fasse réfléchir.

JOSY.

## contrôle des prix

Giscard d'Estaing vient de lancer un appel aux Françaises :

**Contrôlez les prix en vacances !** C'est ça les vacances des femmes : contrôler les prix, faire les marchés, préparer à bouffer, occuper les gosses. Bref : les vacances de mères n'existent pas — on ne les a jamais rencontrées.

## tante Sophie vous dit la vérité

Je voudrais rassurer ce garçon qui se plaignait de la disparition des filles sérieuses. Il y en a encore et elles sont très malheureuses parce qu'elles tombent toujours sur des garçons qui ne leur téléphonent plus dès qu'ils ont compris qu'elles ne couchent pas. J'ai 23 ans et sans être prétentieuse, je crois pouvoir dire que j'ai ce qu'il faut pour attirer un homme aussi bien physiquement que moralement mais je n'accorde pas mes faveurs facilement, quoique n'étant ni vierge ni vertueuse, mais je ne garde jamais un homme plus de quinze jours.

J'en arrive à détester tous ces hommes obsédés par le sexe. Je voudrais avoir un ami qui ait un minimum de respect pour les idées, la volonté, la liberté de la femme. Cela existe-t-il ?

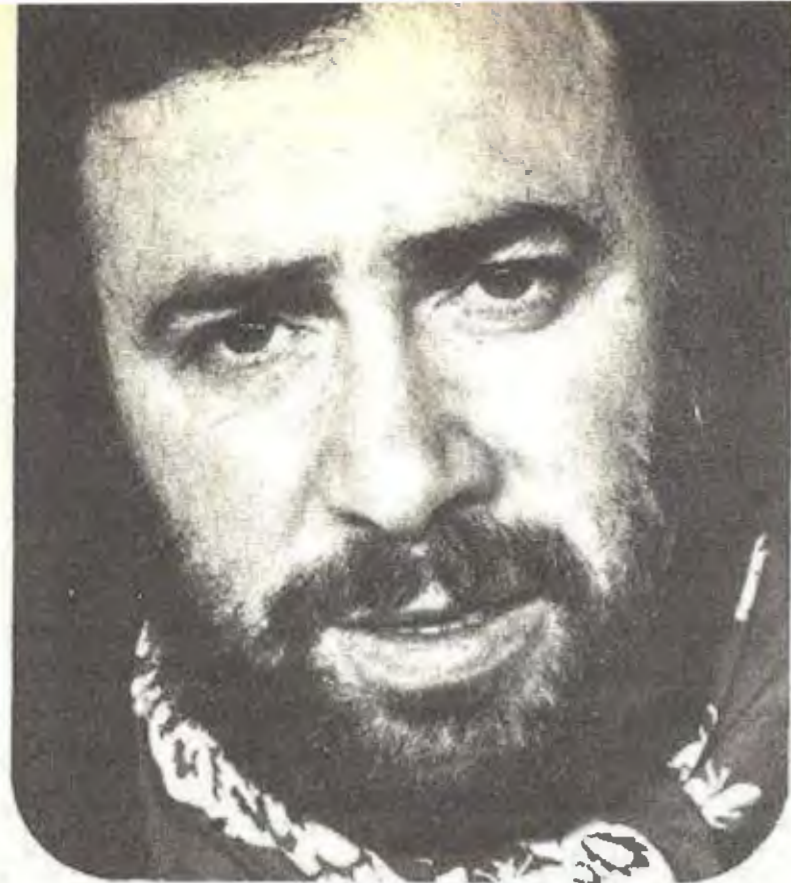
Betty

Paru dans « Elle » en mai 73

TANTE SOPHIE :

Betty, la perle rare que vous cherchez n'existe pas. Méfiez-vous de ceux qui paraissent « sérieux » — ils vous auront d'une manière ou d'une autre. La liberté de la femme, connaissent pas. La femme n'existe que par rapport à eux. Tant que nous vivrons dans une société phallocrate, la situation n'évoluera guère. Ne perdez plus votre temps en cherchant « l'homme idéal ». Pensez plutôt à vous ! Ne vous laissez plus réduire à votre rôle d'objet sexuel. Essayez de vous réaliser et de vivre sans tenter d'exister à travers l'Homme, de l'idéal. Et peut-être un jour, « le sexe » ne serait plus pour vous une monnaie d'échange, plus une « faveur » à accorder à un homme (idéal ou pas), mais serait un plaisir pour vous-même.





# LES MUTANTS DES GRANDS ENSEMBLES

ENTRETIEN AVEC CLAUDE CONFORTÈS

Confortès, je te connais comme homme de théâtre, entre autres par ton heureuse mise en scène de « Je ne veux pas mourir idiot » de Wolinski, un de nos bons souvenirs de « l'après 68 », comme on dira sans doute plus tard dans les manuels... Maintenant, j'entends parler de ton projet de création d'une sorte de Centre de Recherche sur l'expression populaire. De quoi s'agit-il ? Explique ?

Confortès. — Disons que je suis arrivé à un point de travail un peu particulier... Par les expériences que j'ai pu avoir, soit en France soit à l'étranger, aux Etats-Unis ou en Iran, je me suis rendu compte que, à faire du théâtre comme on le fait, devant le public bien déterminé qui se rend dans le lieu théâtral conventionnel, il y a toute une partie du travail de perdue. Ce qui m'intéresse, c'est d'aller vers les vrais problèmes, qui sont plus, qui sont autre chose que des problèmes culturels. En particulier, le problème qu'on rencontre dans ces ZUP, ces ZAC, ces ZAD, tous ces grands ensembles : villes nouvelles, cités autour de Paris, tout ce nouvel environnement de tours, d'immeubles géants, tout ça. Là-dedans se trouve une population jamais touchée par l'art théâtral tel que je l'entends : une sorte de communication vivante. Ces gens là, l'homme de théâtre ne les rencontre jamais. Pour trouver la communication, il faut travailler avec eux, au milieu d'eux.

J'avais déjà pensé à ça, et depuis j'ai rencontré des copains qui avaient les mêmes préoccupations, alors on voudrait faire une recherche. Pas chercher le profit, pas chercher à avoir le plus de spectateurs possibles, mais essayer de favoriser des foyers de création dans toutes ces zones laissées à l'abandon. Dans ces enfers.

Il y aurait un laboratoire de recherche à Paris, et puis on éclaterait, on irait travailler sur place. Ensuite, on reviendrait au Centre, confronter ses expériences, ses recherches, ses trouvailles, ses réussites, ses échecs. On finirait peut-être par mettre en place une sorte d'ébauche de méthode, ou quelque chose de plus modeste encore, difficile à définir, pour faire naître un nouveau mode de création, de communication.

Rien de compliqué. Ça ressemble aux pratiques des populations primitives dans la fête : y en a qui font des masques, y en

a qui font des instruments de musique, y en a qui se peignent le corps, d'autres qui cousent, qui sculptent, qui dansent. La fête n'est ni un moment ni un lieu, elle se prépare pendant des mois, dans la vie de tous les jours. La musique aussi fait partie de la vie quotidienne. Alors les choses avancent comme ça, et chacun trouve son endroit, son truc, là où il est le plus à l'aise, où il

se réalise le mieux. C'est très équilibrant, et ça n'existe pas dans notre société. A partir de ça, pour le Centre, qui était parti sur une idée de théâtre uniquement, on se rend compte maintenant que ce n'est pas suffisant. Il faut être ouvert à toutes les techniques toutes les expressions, même violentes ou apparemment absurdes. Faut être prêt à tout.



Un langage d'après 68 : « Je ne veux pas mourir idiot », de Wolinski, mise en scène de Confortès.

Pour le lieu, par exemple. On s'est aperçu que, dans les grands ensembles, il y a des pistes. Les lieux naturels de rassemblement ne sont jamais ceux prévus par l'architecte. On ne sait pas à quoi ça tient, mais les jeunes ont, comme les animaux, une manière de circuler, ils font une sorte de tracé, et ils ont un ou plusieurs endroits précis où ils se rassemblent. Donc, si on veut les rencontrer, c'est à cet endroit qu'il faut se trouver, et pas dans la belle maison des jeunes, le beau foyer ou tout ce que tu voudras. Si ils peuvent créer, c'est là. Ils ne viendront pas ailleurs. Il est donc nécessaire de vivre avec eux, être en permanence sur place pour apercevoir ce lieu. Ce n'est pas un boulot de fonctionnaire. Si cette démarche préalable n'est pas faite, il y a peu de chance que la communication ait lieu.

**Isabelle. — Pourquoi vouloir absolument, toi l'homme cultivé, faire entrer ton besoin de création dans ces bandes de jeunes qui n'en ont peut-être rien à foutre ?**

Confortès. — Je ne crois pas qu'ils n'en aient rien à foutre... Regardez ce qui se passe, par exemple dans le Jura, en hiver, quand tout le monde est bloqué au village par la neige. Il y a des veillées collectives où on raconte ses trucs, où on recrée les

dans une société sans créativité. C'est volontairement orchestré. On fait tout pour que la créativité disparaisse. Tiens, un mot clef, c'est le mot « culture ». On ne veut pas que les gens créent, on veut seulement qu'ils se cultivent. Culture de consommation. Pour ça, on leur apporte la carte, tout un programme de spectacle : culture classique, d'avant garde, culture dite populaire, tout est prévu, pop, jazz, folklore. Les types accumulent comme ça une série de choses à avaler. Mais, là dedans, jamais eux-mêmes ne sont créateurs. Ils sont voyeurs, spectateurs, consommateurs. Dès qu'on veut commencer à aider la création, ça devient difficile, on est balancé. La création est vite subversive, folle : un type qui crée, il peut tout inventer, depuis l'arbre bleu jusqu'à la société communiste. Alors, tout de suite, on lui envoie le créateur officiel, dans la norme des choses, qui peindra des arbres verts et le palais de l'Élysée.

On est dans une société sans création, c'est un des signes du temps. Un exemple que raconte Ionesco (c'est une histoire vraie) : un prof anglais a écrit un bouquin sur Ionesco. Eh bien, ce bouquin, en Angleterre, en un mois, il s'en est vendu plus que de tous les bouquins de Ionesco traduits en anglais... On vit vraiment le

serait un projet pré-établi, un contre-conditionnement qui serait lui-même un conditionnement... Il s'agit plutôt de favoriser la création chez des adolescents qui en sont absolument éloignés, séparés.

Il s'agit aussi de se préoccuper de la déformation de la pensée. De même qu'on peut parler de pollution biologique, écologique, on peut aussi parler de pollution de la pensée, de l'esprit. Il y a comme ça un tas de jeunes qui commencent à retrouver une sorte de primitivisme très bizarre, vachement sauvage. Ce sont des jeunes qui frisent la délinquance. Ceux que je connais, avec qui j'essaie de travailler, ont quatorze et dix-huit ans, ne vont plus en classe vivent en moto, les filles se prostituent, ils se rassemblent dans d'immenses caves, seuls « équipements collectifs » de certaines cités. C'est pour lutter contre le béton, contre cet univers triste et assez agressant dans lequel ils vivent, qu'il y a en eux une énergie qui se déverse dans la violence, dans une sorte de néoprimitivisme de pays sur-développés... Ça, c'est un public que nous, au théâtre, on ne touche plus du tout. Par contre, avec eux on peut faire des expériences passionnantes, ça ne sera sans doute pas du théâtre, ça sera peut-être quelque chose d'entièrement nouveau.

**Isabelle. — Tu crois qu'ils s'y prêteront ?**

Confortès. — Ils ne s'y prêteront pas comme ça, de but en blanc, si on débarque chez eux, badaboum, nous voilà, on est là, allons-y... On m'a raconté un exemple, tiens, dans une de ces cités. Il y avait un animateur de bonne volonté, une municipalité bienveillante, on avait acheté tout un tas de matériel pour le foyer, magnétophone, matériel de photo, aéromodélisme, tout ce que tu veux. Les jeunes ont tout cassé, tout, et ils ont foutu le camp. L'animateur est resté. Puis, un jour, un gosse est entré, par hasard, a discuté avec lui qui lui demandait ce qu'il aurait envie de faire. Le gosse a appelé ses copains et ils ont dit « Voilà : ce qu'on voudrait, c'est faire des frites et les bouffer »... On a donc acheté une friteuse et on a fait des frites, et on les a bouffées. Autour de ça, ils ont pris l'habitude de revenir, ils ont amené leurs guitares, et une sorte de création collective a pris jour.

**Isabelle. — Je t'arrête un instant : quand on parle de trucs qui « marchent » avec les jeunes, quelque chose me fait peur. J'ai toujours peur que ça marche trop ! Que le résultat soit la destruction, en eux, de cette espèce de force dont tu parles, cette énergie — qui, j'en conviens, livrée à elle-même peut rester à l'état de désordre endémique, sans signification lisible et sans valeur révolutionnaire — pour la détourner dans un sens édulcoré, esthétique... l'émasculer en quelque sorte, et faire de ces jeunes loups des petits moutons livrés aux initiatives de l'animateur qui aura su les toucher, les amuser, les aider à créer dans le cadre préétabli par lui ? C'est aussi ce qui m'effraie dans l'idée de « fête », cette tarte à la crème étalée à longueur de page dans les journaux depuis quelques mois avec la**



*La fanfare de rue, langage universel.*

vieilles légendes, où chacun sculpte son petit bout de bois pour en faire une pipe. Pourquoi supposer a priori que les habitants de la banlieue soient plus cons, plus fermés, plus incapables que le paysan du Jura ? Pourtant, dans le Jura, personne ne sort de chez soi avec une hache pour démolir tout ce qu'il rencontre, alors que dans la banlieue, il y a des raids destructeurs par bandes à moto. Ces raids, on peut considérer que c'est l'expression d'une créativité pervertie.

Tu sais, ce n'est pas un hasard si on est

siècle de la critique, de l'analyse, du digest. Pour un créateur, il y a, dans le monde, des milliers de personnes qui vont vivre de sa création, pendant que lui-même, peut-être, crève de faim dans un coin !

**Isabelle. — Donc, ton problème, c'est de favoriser une création subversive ?**

Confortès. — Oui et non... Pas a priori subversive. Il ne faut pas poser le problème comme ça, parce que ça suppo-

caution omniprésente de Savary et du Magic Circus.

Confortès. — C'est exactement le problème, mais peut-être que tu le poses à l'envers... Justement, ce qui se passe, en général, c'est exactement ce que tu viens de dire, sans mettre Savary en cause, c'est une autre question. Elle est déjà organisée, cette canalisation de l'énergie, mais pas par nous, et pas dans un but désintéressé ni philanthropique. Du fait que, disons, les révolutionnaires, les subversifs, les non violents, tout ce que tu voudras, essayent de résoudre leurs propres problèmes, sont tout entiers absorbés par leur tâche, ils ne s'intéressent pas à toute cette partie de la population. Donc, ils la laissent aux mains d'autres personnes, des « encadreurs » professionnels, payés par la société pour jouer ce rôle. Ça va de l'animateur de M.J.C. en passant par le chef scout, jusqu'à certains organisateurs de concerts pop... De parfaits conditionneurs... C'est pour ça que moi, je trouve que là, il y a un travail à faire pour des gens qui, sans être des militants politiques, veulent, comme on dit maintenant, « changer la vie ». Ce travail n'est pas fait, on laisse agir les instances officielles. En plus de toutes les dénonciations, revendications qui se font jour, il y a, vis-à-vis de toute cette jeunesse dite délinquante, un manque de contact, de relation, d'échange. A l'inverse de l'animation officielle qui ne vise qu'à amener les jeunes en troupeau dans un système de pensée et d'action bien sage, bien gentil, pas subversif pour deux ronds, il y a ce travail à faire d'aider les jeunes à se trouver eux-mêmes, à trouver leur propre langage dans une création, individuelle ou collective, ça dépend. Il ne faut pas oublier de remarquer que ça ne peut se faire que si « l'animateur », entre guillemets, est persuadé qu'il ne connaît pas la bonne parole, qu'il n'a rien à apporter de tout fait, surtout rien à imposer, mais qu'il doit seulement susciter, aider une expression originale des gens en face de qui il se trouve.

Isabelle. — Il y a un autre aspect de la question, assez proche d'ailleurs de celui-là, qui me laisse perplexe. Ce comportement asocial dont tu parles, c'est — un peu comme la folie — une réponse à une situation ressentie comme douloureuse. Alors, est-ce que, en changeant cette réponse, en la rendant, encore une fois, esthétique, possible, non violente, tu ne permets pas à la situation de durer ? Tu donnes un exutoire pas gênant au malaise, tu rends par le fait la société supportable. Alors que ces enfants qui, par leur désordre, leur violence, leur dérision, leur comportement totalement absurde par rapport à l'ordre établi, sont l'image criante du malaise face à la connerie, à l'agression déguisée du monde,

Postface. Il serait peut-être possible, intéressant, qu'à partir de cet entretien, naisse, dans la Gueule Ouverte, une sorte de recherche, de débat, sur ces questions de langage populaire, sur le mythe de la fête, sur l'animation de quartier et toute cette sorte de choses. C'est



Avec un commissaire de police, le dialogue est-il créatif ?

ne vaudrait-il pas mieux les laisser gueuler leur douleur, la matérialiser en brûlant des bagnoles, en faisant des hold-up, et ainsi de suite, jusqu'à ce que ça devienne insupportable et qu'on soit obligé de se poser la question : mais enfin, pourquoi ? Pourquoi est-ce « ça », leur réponse ?

Confortès. — Ecoute... quand j'ai commencé à parler de mon projet de créer une sorte de centre de formation, de confrontation de gens ayant envie de s'intéresser à ce problème, des gros architectes, de ceux qui construisent les Z.U.P., m'ont dit : « Vous allez donner de la valeur aux déchets ! » Pour eux, ce sont des déchets humains. On ne loge pas les gens, on les stocke. C'est la réserve de main-d'œuvre bon marché, la réserve d'O.S. Bon. Alors, c'est un déchet humain. Un déchet de la société, un rebut. Alors, faut-il lui donner de la valeur ou pas ? C'est exactement le problème que tu poses. On peut se dire : « Laissons-les gueuler et puis comme ça, ils finiront par sortir de chez eux et foutre le feu à la société entière, ainsi on sera forcés de comprendre qu'il faut changer les choses et tout ça ». Oui. Peut-être. Mais tels que je connais les responsables, les décideurs, les princes qui nous gouvernent comme on dit, je n'y crois pas.

Isabelle. — Tu crains une répression de plus en plus forte ?

Confortès. — Mais oui... Ces gars-là, on les repoussera de plus en plus. De plus en plus, déjà, on les éloigne des centres des villes, bientôt on mettra des barbelés autour et on les maintiendra dans un tel état d'abrutissement (après avoir placé les plus vieux ou les plus dangereux dans les asiles ou les prisons) qu'avec quelques flics bien placés et une certaine récupé-

ration bien orchestrée comme on disait tout à l'heure, il sera facile de les utiliser, de les faire gueuler quand on voudra, contre qui on voudra, arabes, juifs, noirs, ou étudiants frondeurs au besoin...

En fait, c'est un déchet qu'on laissera déchet. Et plus il est bas de niveau, plus il est malléable et plus on peut l'exploiter.

Tandis que si, de l'intérieur, on favorise une prise de conscience et un langage fort et compréhensible, alors là, oui, ce cri informulé prendrait forme et puissance. Il s'agit de lui donner, à ce cri, une force, une trajectoire, un avenir. A ce moment-là seulement, il deviendrait dangereux pour la société en place.

Regarde, déjà, si ils prenaient conscience que l'environnement affreux, inhumain, qu'on leur propose, il n'y a rien d'inéluctable là-dedans... S'ils se mettaient à peindre de grandes fleurs sur les murs de leurs H.L.M., à construire des cabanons sur les toits, ou des tonnelles dans les rues, un peu comme ce qui s'est passé à Sceaux dernièrement. S'ils plantaient des légumes sur leurs balcons et des fleurs sur les trottoirs défoncés, comme dans l'« An 01 »... Tu ne crois pas que les promoteurs, les architectes, finiraient par comprendre que quelque chose doit changer dans leurs conceptions ? Il y aurait tout à coup une anomalie dans la programmation de leurs petits ordinateurs intimes, en tout cas. Quelques chose de nouveau serait apparu. Il y aurait — peut-être — le début d'une transformation.

Mais, croire que la transformation peut naître d'une espèce de survie triste, traversée de cris et de réflexes individuels, de violences, d'agressions dispersées, c'est être d'un optimisme inconséquent. La révolte spontanée des esclaves, Spartacus, je n'y crois guère aujourd'hui. Les structures répressives sont trop bien organisées. Prêtes.

pratique, un journal, pour échanger des idées, non ? Gens de théâtre, animateurs de tout poil, créateurs brimés, écrivez-moi (à mon nom et à Paris, ça ira plus vite que si vous passez par Outre-Loire où je ne suis pas) ou venez causer. On vous attend.

Isabelle.

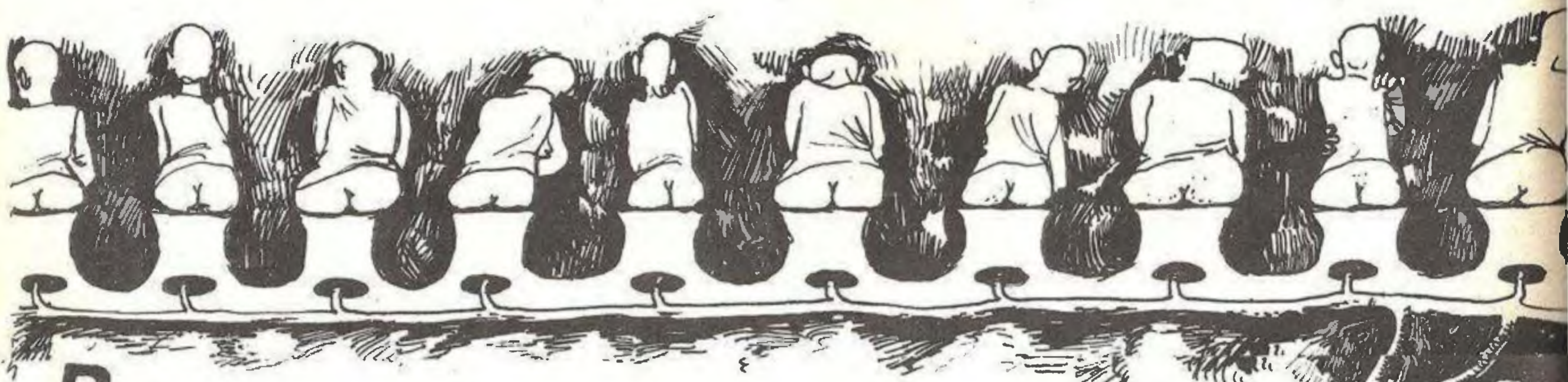
# ATTENTION: SCIENCE-FICTION

Pour lire dans le désordre en attendant l'Ordre Nouveau.

par ANDRE VON

La science-fiction américaine, au cours de son développement fabuleux des années 30 et 40, s'est tournée vers l'espace, le temps et ce qu'on pouvait y rencontrer: monstres, robots, mutants et autres horreurs merveilleuses issues d'une imagination travaillée par un futur naïf dont l'exploration littéraire était calquée sur la mythique "conquête" de l'ouest. Cette SF fonctionnait sur une idéologie précise: l'impérialisme, stade ultime du capitalisme. La SF française de ces mêmes années (mais elle tient en peu de noms: Maurice Renard, Jacques Spitz, Régis Messac, René Barjavel) n'a jamais eu pour champ d'action d'aussi vastes horizons: elle est bourgeoise mais éclairée, elle est tentée par la satire et la philosophie, elle regarde son nombril, ses doigts de pied, et par extension le sol situé

immédiatement en dessous. On n'y trouve pas de grands paysages et des animaux extravagants, mais une exploration plus interiorisée des travers humains, qui peut déboucher sur une analyse ou une critique sociale faite sans point de vue idéologique précis: la SF française de ces années sera le plus souvent déteintée d'anarchisme. Pris du mauvais côté, elle peut paraître terne, prosaïque, boulevardière, elle a son petit côté chansonnier. Mais d'un autre côté, elle peut paraître aussi "avancée" que la SF anglo-saxonne d'aujourd'hui parce que, justement, elle traite de l'homme et de sa dérision, elle ricane, elle crie casse-cou! Régis Messac était prof de latin, pamphlétaire, pacifiste. Il est mort dans un camp de concentration début 45, goûtant sans doute là une horreur comme il n'aurait jamais pu en concevoir, ni lui ni personne, trouvant au bout de son chemin un système utopique qu'il avait presque imaginé dix ans avant. Si j'avais envie de rire, j'écrirais que c'est une fin digne d'un écrivain de science-fiction, mais la seule idée de la logique monstrueuse du nazisme suffit à bloquer le rire dans la gorge. Il est difficile de lire Messac sans penser à cette fin, et pourtant c'est un écrivain des plus drôles et des plus féroces qui soient, un type qui écrivait dans Charlie Hebdo. s'il vivait aujourd'hui. Messac n'a écrit que 3 bouquins relevant de la SF. VALCRÉTIN, c'est l'histoire d'une

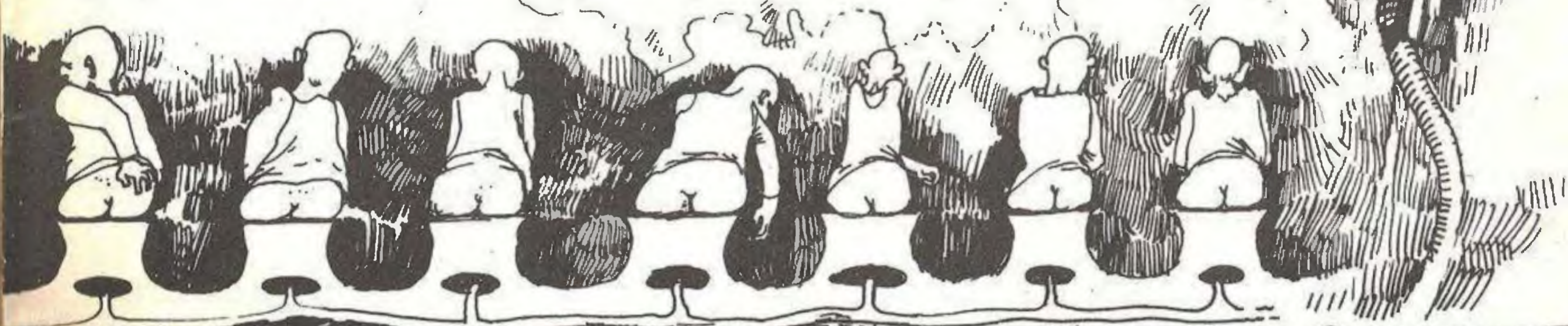


**B**arjavel a une génération d'écart avec Messac. RAVAGE, son bouquin le plus célèbre, commence par un cataclysme qui supprime l'électricité et permet à l'humanité de retrouver un monde plus "nature" où la science est désormais interdite. Cette prémonition de l'an 01 serait à relire aujourd'hui en la replaçant dans son contexte historique, 1943, où les idées générales sur la question étaient dérivées d'une idée Maréchal... Il semble bien que l'an 01 selon Barjavel n'est pas un concept révolutionnaire mais un vrai concept réactionnaire, car il est basé sur un "retour en arrière" avec tabou sur la science, au lieu d'être un "pas de côté" avec réévaluation des connaissances. Barjavel est un drôle de type qui a toujours été en porte-à-faux par rapport à toutes les idéologies et toutes les modes, et si sa douteuse participation actuelle à des journaux bourgeois et des émissions de télé où il se fait le porte-parole de la majorité silencieuse, le place indéniablement parmi les obscurantistes de droite, je continue contre vents et marées noires à bien aimer ses romans, où il se révèle un autre bonhomme, humble devant les "mystères de la vie", vitupérant contre la dés-

humanisation de la société, et plein d'un amour passionné pour l'homme avec ou sans grand H. Cette attitude, qui ne s'appuie sur aucune certitude idéologique, est idéaliste, donc stérile, donc facilement récupérable, mais un roman de Barjavel, c'est plein de suc et de sève, c'est vibrant, et sa force l'admiration. Tout ça pour en arriver à son dernier-né, LE GRAND SECRET, bâti sur un concept éminemment écologique qui fera blêmir Cavanna: des savants hindous ont découvert le virus de l'immortalité, les grandes puissances s'en sont emparées et ont parqué quelques cobayes immortels dans une île qui est d'abord un paradis, mais devient un tel enfer que les habitants se font sauter avec le secret. Morale de l'histoire: la vie ne peut exister sans la mort, l'immortalité serait pour la Terre une catastrophe sans précédent. C'est bien dit, c'est-à-dire sans trop de philosophie, avec beaucoup d'action et de suspense, qui font du GRAND SECRET un bon bouquin pas chiant.



expédition qui découvre sur une île du Pacifique une communauté de dégénérés et d'abrutis qu'on peut considérer comme la caricature ou l'évolution ultime de la société contemporaine. QUINZINZINZILI commence par la der des der qui efface la civilisation de la planète, mais à l'inverse des romans américains sur le même thème, où les survivants nécessaires au récit sont un Adam et une Eve intelligents et bronzés, Messac met en scène un institut réfugié dans une caverne de Lozère avec une quinzaine de mômes ignares et malfaisants (seul un prof pouvait en inventer de pareils!), qui seront les germes de l'humanité future et n'engendrent ou ne reproduisent qu'une copie dérisoire de l'ancienne - par exemple, la prière du soir à "Boudi-Kou", anoncée dans une novlangue où "quinzinzinzili" correspond à "qui est in caelis". Messac est fasciné par la connerie, comme Flaubert ou Chaval. Pour lui, le futur sera la proie des cons ou ne sera pas, ce qui est plutôt prémonitoire. Mais prémonitoire, LA CITÉ DES ASPHYXIÉS, son chef-d'œuvre, l'est plus encore, qui raconte comment un type projeté en l'an 55.000 découvre que la Terre est tellement dévastée et polluée en surface que l'humanité vit dans des cavernes, dans un univers concentrationnaire où le capitalisme a atteint son point de non-retour - tout s'achète, même l'air, et tout se consomme, même la merde - qui sert précisément, après synthèse de l'ammoniaque - en azote, à fabriquer de l'air, cycle bouclé. Le chapitre le plus extraordinaire traite justement de l'accomplissement du "devoir national", lequel consiste, pour les Subterradiens, à se délester en rangs d'oignon dans les collecteurs publics, en chantant "Donnons notre san... tout notre san pour La-La-Trih..." Si on fait la fine bouche, on peut trouver que Messac, c'est mal écrit, mal fichu, que son humour est un peu gros. Mais ça n'a pas d'importance: l'important, c'est ce sourire aigre qui nous vient du bout de la huit, qui nous fait du bien, nous venge.



**R**estons Français pour nous zoccuper de nos zenfants avec LA VILLE SANS SOLEIL, un roman tout récent paru dans la collection "Plein vent", spécialisée dans les récits pour la jeunesse. Le bouquin est un bon appel à la lutte pour l'environnement, puisqu'on y voit un groupe d'une dizaine d'adolescents se battre contre l'usine qui empoisonne la ville, et possède ses milices patronales fascistes. L'ouvrage est fort didactique, puisque les "antipols" usent de tous les moyens possibles pour arrêter l'usine et tenter de sensibiliser la masse passive des citadins - de la conférence jusqu'au sabotage. Malheureusement, l'auteur, par la bouche de ses jeunes héros auxquels le lecteur s'identifiera facilement, ne remet rien en cause globalement, et ne fait que suggérer que tout s'arrangera lorsque le gouvernement aura imposé aux méchants industriels de prendre des mesures anti-pollution, après une catastrophe meurtrière. Malgré cette solution réformiste, je ne pense pas qu'on puisse rejeter ce livre dans l'enfer de la récupération: l'auteur est manifestement sincère, et la description de la ville sans soleil, sans oiseaux, où les gens tombent comme des mouches dans les miasmes, peut-être à la limite traumatisante pour nos chers petits zanges, à qui il faut conseiller cette saine lecture de sensibilisation. Ça sera tout pour ce mois-ci, salut!



Les Messac: Édition spéciale.  
 Barjavel: Presses de la Cité.  
 Plein vent: Robert Laffont.

## le temps perdu à c

Bastia (Corse), 9 et 10 juin. Congrès international sur la pollution de la Méditerranée. On y était, on a eu bien du mal à trouver, (c'était l'heure de la sieste) et les valoches pleines de G.O. qu'on trimbalait étaient bien lourdes. Elles nous ont quand même servi à passer le temps. Oui, les plus heureux, dans les congrès scientifiques internationaux, ce sont bien les camelots, les hôteliers et les chauffeurs de taxi.

Car Bastia arrivait une semaine après le congrès méditerranéen de Beyrouth. Là, on était aussi invités mais, tout bizarrement, les formulaires ne nous sont parvenus qu'un mois après l'envoi, soit quinze jours après les travaux. Le courrier a de ces lenteurs, parfois... Il faut donc, avant tout, souligner Beyrouth, Bastia n'en étant qu'une pâle réédition, dans un foutoir administratif complet, avec seulement, çà et là, quelques interventions un peu plus percutantes et lucides que les bouffonneries matoises de quelques clowns de haut rang.

L'intérêt de la rencontre de Beyrouth, organisée par la Fédération mondiale des villes jumelées, résidait dans le fait que ce n'était plus les organisateurs « traditionnels » de ce genre de rencontres (politicards ou municipalités, c'est du pareil au même) qui en furent le moteur mais des délégués de communes réparties sur le pourtour de la Méditerranée (Afrique du Nord, Proche-Orient à l'exception d'Israël, Europe sauf Espagne, Turquie, Malte, Chypre, Roumanie, Bulgarie) ainsi que des observateurs de Hongrie, des émirats arabes, du Koweït, de la Chine, du Congo, des Etats-Unis. L'U.R.S.S. était absente, boudant le fait qu'était condamnée la présence en Méditerranée des flottes de guerre américaine et... soviétique.

Tous les problèmes touchant à la pollution de la mer y furent débattus (hydrocarbures, déchets divers, boues rouges, influences sur la faune, la flore et le tourisme) et un accueil des plus enthousiaste fut réservé à

Joseph Stromboni et Frédéric Santucci, délégués de Bastia, qui allèrent un peu plus loin en dénonçant la pollution politico-économique dont souffrait la Corse de la part de l'Etat français. Cela fit écho aux nombreuses interventions arabes posant à la fois le problème palestinien et celui du néo-colonialisme tendant à faire supporter aux pays en voie de développement les activités polluantes des pays nantis (du prix du pétrole à l'installation en certains de ces pays de certaines usines précisément contestées en Europe ou aux U.S.A. du fait de leur nocivité). D'une manière globale et à l'échelon international, c'est toute la pollution qui fut dénoncée, par des délégués non représentatifs d'intérêts d'états. Important.

Un certain nombre de décisions pratiques devait en sortir: création d'un comité permanent de sauvegarde de la Méditerranée (siège à Beyrouth, au Centre national de la recherche scientifique du Liban); création d'un Fonds méditerranéen de l'Environnement (siège à Hyères, dans le Var); lancement d'un navire écologique méditerranéen, dont la base serait au Caire, où se dérouleraient des stages rassemblant des écologistes de toutes provenances et qui ferait le tour de la Méditerranée, présentant à chaque escale une importante documentation sur tous les problèmes de la Méditerranée.

Il importe de souligner ces initiatives qui, si elles ne se situent certes pas dans une optique d'alternative radicale à l'actuel système polluant et sont forcément tributaires de la bonne ou mauvaise volonté des pouvoirs provisoirement en place (ne serait-ce que sur le plan de l'accès aux ports ou sur celui de la collecte des documents), n'en sont pas moins importantes et devraient permettre un début de « conscience méditerranéenne » à partir de quoi bien des échanges plus approfondis seraient possibles. Il faudra donc savoir en profiter. A côté de cela, Bastia fut bien terne.

Seules quelques interventions sont à noter.

Alain Bombard, sans doute l'un des premiers contestataires écologistes, promenant sur bien des fronts sa rondeur étonnante: « ... Peu à peu, les déchets gagnent et assassinent: déchets radio-actifs, "boues rouges" de Péchiney, "boues rouges" de la Montedison! Assez, assez, la mort est au bout de tout cela. Nous devons lutter contre toutes les pollutions de la mer sans nous laisser dans les discussions scientifiques. Le travail scientifique doit être fait, mais il doit être suspensif de toute action antérieure... » On applaudit Bombard pour la forme, pour son nom, mais le triste assoupissement de ce congrès, deux jours durant, était bien la preuve que rien de son cri ne fut retenu, sinon par quelques-uns.

Le président italien du Comité antipollution Versilia ne s'embarasse pas de salamalecs: « ... Il est désormais hors de doute que la pollution découle des déficiences du système social dans lequel nous vivons tous. Combattre la pollution implique automatiquement la lutte contre le système... » Comme il n'y avait pas de traduction simultanée, qu'il s'exprimait en italien et en tout début de seconde séance, il fut poliment écouté par une minorité et ses propos furent fortement atténués par un traducteur visiblement hypocrite puisque connaissant tout des problèmes traités... Un obscur « suivant » inodore et sans saveur lui succéda.

Une intervention « technique » à signaler, celle de Denise Viale, biologiste, qui se consacra à l'étude des nombreux cétagés tués par la pollution à proximité des côtes corses.

Des faits, des chiffres, ce qu'il faut pour comprendre le poids de la merde (cf. G.O. 5 et 7).

Enfin, dernière intervention digne d'intérêt puisque replaçant le problème corse dans un large ensemble politique et faisant, en quelque sorte, écho à l'intervention de M. Stromboni à Bey-

ruth, celle de Ghiacumu Antone Martini, représentant le « Partitu di U Populu Corsu » (P.P.C.):

« Les discussions de la première journée de ce colloque ont fait apparaître trois constatations, qui semblent réaliser l'unanimité:

— que la principale cause de la pollution maritime est la recherche du profit maximum par les grandes entreprises capitalistes;

— que le droit international positif ne permet pas actuellement de résoudre efficacement le problème;

— que la modification de la réglementation existante ne pourra intervenir que sur la pression des populations intéressées.

Pourquoi le peuple corse s'est-il trouvé à la pointe de la lutte pour la sauvegarde de l'équilibre naturel?

— Sans doute parce que l'équilibre naturel a été jusqu'à présent relativement sauvegardé en Corse. La civilisation corse s'exprime dans cet équilibre. Sa rupture est donc perçue directement par tous les Corses comme une atteinte à la nation corse.

— Mais surtout parce que le peuple corse connaît actuellement le problème de la survie: il est en effet menacé chaque jour un peu plus dans son existence même, par la politique coloniale de l'Etat français.

La pollution, c'est aussi pour la Corse la pollution culturelle: pollution volontaire et systématique de l'Etat français, qui cherche à dénaturer et à détruire notre langue et notre culture.

La pollution, pour la Corse, c'est aussi la pollution politique: pollution volontaire de l'Etat colonialiste français, qui pourrit la vie politique corse, en maintenant artificiellement les clans qui empêchent le peuple corse d'exprimer démocratiquement sa volonté.

Ce que l'on a pu appeler « la grande colère des Corses » contre le déversement des

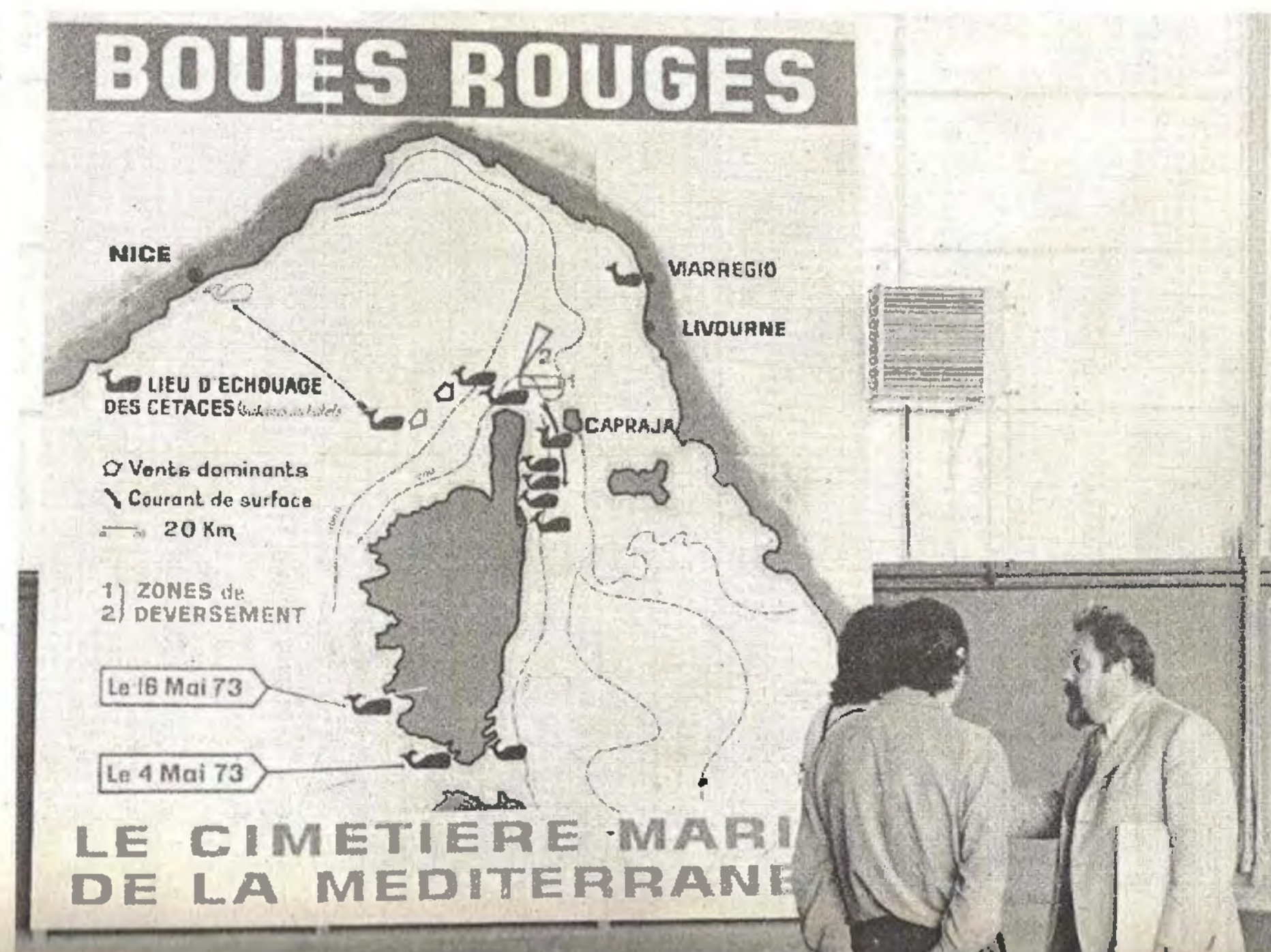
# Ceux qui le cultivent

boues rouges exprime donc en fait la révolte d'un peuple contre une agression supplémentaire s'ajoutant aux autres... »

Autant dire que Martini fut également poliment écouté par les quelques auditeurs qui avaient pu triompher de leur digestion et que, si je me souviens bien, on oublia même de traduire son intervention à destination des délégués italiens. A signaler d'ailleurs que ce furent ces Italiens qui posèrent le problème de la pollution dans les termes les plus radicaux. Je n'en garde pour preuve que la triste séance après-dîner de la commission « moyens d'action » où toute proposition d'initiative internationale, originale ou quelque peu illégaliste (généralement émise soit par un Italien soit par un autonomiste ou sympathisant...) fut régulièrement bloquée par une basse-cour de vieilles poules à l'œil terne, déléguées (c'étaient des hommes, pardon au M.L.F.) par les conseils municipaux, le P.C. ou la C.G.T. L'un d'eux, Stefanini, ne pensait qu'à une chose : faire une opération ville morte à Bastia de... CINQ minutes !!!

Les pauvres Italiens, encore sur la lancée internationaliste et relativement pratique de Beyrouth, n'en revenaient pas... Un exemple parmi tant d'autres. Et on avait bouffé en quatrième vitesse pour assister à ça...

Devait en sortir un œuf des plus mollets. La commission juridique et scientifique, elle, a « estimé urgent et indispensable » que les gouvernements (oui, les gouvernements, les responsables !) intéressés prennent l'initiative d'une conférence internationale (vous voyez ça, vous, un congrès de tous les Poujade de la Méditerranée ? Une bonne séquence pour le prochain film de Gédé !). La commission en question a aussi décidé quelque chose. Quand même, fallait justifier ses frais. Elle a décidé « la convocation d'une réunion internationale de juristes et de scientifiques pour la deuxième quinzaine d'octobre 1973 en vue de l'élaboration de tous projets pouvant servir de base à des législations natio-



nales et à des conventions internationales ». Bref, on ne sort pas du système et on demande le règlement du problème à ceux-là mêmes dont les silences ou les travaux ont tant contribué aux destructions actuellement déplorables. Enfin, ça fera un congrès de plus !

D'autres choses ont été demandées, dont je ne me souviens pas précisément, de par le fait qu'elles n'ont été que « demandées ».

Après quoi Bombard dut prendre le micro pour exiger la mise en cause non seulement des gouvernements français et italiens mais encore de toutes les grandes puissances capitalistes et de l'O.N.U., à la fois maîtresses et complices. La commission n'y avait pas pensé. Quant à la commission « moyens d'action » dont on causait plus avant, elle proposa : de pétitionner pour la cessation des poursuites faisant suite à l'émeute du 17 février ; de faire un compte

rendu du congrès (on ne l'a toujours pas reçu au journal) ; d'organiser une régates sur les lieux de déversement des boues rouges (mais nombre de pêcheurs affirment que ce serait impossible car trop dangereux pour des voiliers, du fait des vents et des courants de la zone. Quant aux gros bateaux à moteur, pollueurs déjà, savez-vous quels sont leurs proprios ? Oui ? Bon, on s'est compris) ; d'organiser une journée d'action corse le 12 août (ça, ils l'ont mis, de crainte d'un dépassement régionaliste...) et une autre, méditerranéenne (style Mazamet), en octobre ; de retenir le principe (retenez-le, sinon il cogne) d'une rencontre annuelle à Bastia et, enfin et tout de même, elle propose (et n'exige pas) d'apporter le soutien du congrès à l'action entreprise à Beyrouth.

Tout cela fut voté mollement en fin de congrès, comme ça se fait toujours, alors même que la moitié des participants

s'en était allée et que, aux alentours déserts d'un gymnase surchauffé, pendaient tristement de nombreux drapeaux, seuls délégués des pays au nom desquels, outre France, Corse et Italie (pourquoi pas Sardaigne, Toscane, etc. ?) on prétendit causer pendant deux jours.

Quant à la population corse, elle avait été si largement avertie qu'elle n'était pas là, à tel point que le chauffeur de taxi que nous réveillâmes pour nous emmener sur les lieux ne savait même pas où ça se passait et que les représentants du P.P.C. se demandèrent longtemps si, à l'image de l'A.R.C. (Action Régionaliste Corse), ils n'auraient pas mieux fait de partir à la campagne.

Dans la presse, le congrès des donneurs de sang, à Ajaccio, occupait autant de place...

Au prochain congrès, camarades ! On amènera à boire...

Mabilie.

En l'an 1500, le navigateur portugais Pedro Alvarez Cabral accostait à la « Terre de Santa-Cruz », le Brésil d'aujourd'hui. Un million d'Indiens, estiment les historiens, devaient peupler ce pays. Selon un extrait d'une lettre du Père Vas de Caminha au roi Manuel du Portugal : « ... Ils venaient, tous vigoureux, vers le bateau, et Nicholau Goelos leur fit signe de poser leurs armes, et ils les posèrent. »

Tout de suite, on voulut prendre les femmes et mettre les Indiens en esclavage. S'il y avait trop de résistance, on massacrait. Beaucoup d'Indiens qui vivaient sur la côte choisirent de s'exiler dans les terres de l'intérieur, dans cette Amazonie qui couvre près de la moitié du territoire brésilien. Les autres allaient constituer la première main-d'œuvre sucrière, avant que n'arrivent les esclaves noirs.

A la même époque, on sait qu'à peu près quatre millions d'Indiens habitaient les Antilles. A Cuba comme en Guadeloupe, à Haïti comme en Martinique, ils furent tous exterminés, à l'exception de quelques-uns, dont une centaine de descendants se rencontrent encore — mais pas pour longtemps — dans l'île britannique de la Dominique. Or ces Indiens appartenaient aux groupes linguistiques caraïbe et arawak, présents au Brésil et dans toute l'Amazonie, ainsi que les groupes Tupi, Pano et Gé. Qui était originaire d'où ?

Pour l'heure, les savants se montrent quasiment impuissants à déterminer l'époque à laquelle l'Amazonie a dû être peuplée pour la première fois. Contrairement à une idée reçue, ce territoire est un pays inhospitalier, où l'on a faim, la forêt se repaissant d'elle-même et ne laissant que peu de choses aux bêtes et aux hommes.

La majorité des Indiens d'Amazonie ne semblant pas être suffisamment armés — indépendamment des déprédations du milieu naturel causées par les blancs — en face de la puissance dévoratrice de la jungle, on peut penser que le peuplement de l'Amazonie est récent. Mais il serait faux de croire que TOUT le peuplement est récent, qu'avant l'effondrement des civilisations pré-colombiennes et les massacres commis par les blancs, « l'Enfer Vert » n'était qu'un désert.

Car non seulement est-on pratiquement sûr que les Incas se fournissaient en plumes auprès de tribus de la forêt pour leurs costumes de cérémonie, mais encore les archéologues ont-ils acquis la certitude que certaines tribus comme les Indiens Makiritares de l'Amazonie vénézuélienne, dont la langue est apparentée au caraïbe, VIVENT DANS LEUR ZONE ACTUELLE D'HABITATION DEPUIS PLUS DE DEUX MILLE ANS ! Par ailleurs, quelle que soit l'époque à laquelle elles aient pu arriver en Amazonie, la plupart des communautés indiennes ont leurs mythes de création fondés dans cette région : on ne saurait par conséquent les voir comme étrangères à celle-ci, et dire que leur prendre l'Amazonie c'est les priver d'elles-mêmes, ne constitue en rien une figure de style.

## LES RATS FEROCES

« Tuer un Indien, ce n'est pas un meurtre », affirmait tout naturellement en 1968, un Paraguayen de San Juan de Nepomuceno à l'ethnologue-ami Jacques Meunier. Le Paraguayen était évidemment un blanc, un des quatre cent mille que compte le pays et qui le dirigent, alors que les deux tiers de la population (en tout, moins de trois millions d'habitants) sont formés d'Indiens guaranis, et trente pour cent du reste de métis (lesquels, bien en-

tendu, font tout pour faire oublier leur sang indien, et sont sans doute plus racistes que les blancs à l'égard des purs Indiens).

En 1768, les couronnes d'Espagne et du Portugal, le pape et les trafiquants d'esclaves, se liguaient contre le véritable état jésuite qu'un siècle et demi plus tôt quelques membres de la Compagnie avaient commencé à ériger avec les communautés guaranis, voulant établir le règne de Dieu « sur la terre comme au ciel ». Il s'ensuivit un gigantesque bain de sang, des Guaranis s'étant révoltés, et depuis les survivants n'ont plus eu qu'un seul droit : celui d'être soumis au blanc. Depuis trente ans, ainsi, le pays vit sous l'état de siège, et depuis dix-huit ans sous la férule du général Stroessner, protecteur, entre autres, du Dr Mengele, le « médecin » d'Auschwitz. On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'au Paraguay se consomme actuellement un génocide : celui des Indiens achés ou guayakis.

Les « Achés », cela veut dire « les personnes » : c'est comme cela qu'eux-mêmes s'appellent. Mais les blancs et les guaranis se sont accordés pour leur donner un autre nom : « Les Rats Féroces » (Guayakis en langue guarani...). Les ethnologues, comme Pierre Clastres (il faut lire son livre paru l'an passé chez Plon : « Chronique des Indiens guayakis »), se sont aperçus que leur langue comportait des mots se rapportant à l'agriculture, ce qui laisserait supposer qu'ils ont connu d'autres modes de vie que ceux de la cueillette, de la pêche et de la chasse. Mais sous la pression des invasions perpétrées tant par les blancs que par les guaranis, manifestement ils durent retourner à une existence de grand nomadisme, plus : à une existence traquée.

Velus (et blancs de peau) comme les Indiens généralement ne le sont pas, familiers des arbres comme nous le sommes du béton, leur assimilation à de grands singes fut facile, et les expéditions de chasse contre eux ne soulevèrent jamais de crises de conscience, quand bien même voici une quinzaine d'années, sous l'influence de l'humaniste paraguayen Léon Cadogan, le gouvernement d'Asuncion dut affirmer qu'ils étaient des hommes...

Les faits des massacres ou de réductions en esclavage dont ils furent les victimes sont nombreux à être connus. On possède des détails très précis sur, par exemple, une tragédie qui eut lieu en 1903, où quelques Achés de tous âges et des deux sexes, furent assassinés joyeusement, puis coupés en morceaux. Or ces choses se perpétuent !

## UN « DACHAU » AUX DIMENSIONS PARAGUAYENNES

Pierre Clastres a eu à connaître — et a raconté — une expédition d'esclavagistes montée en 1953 par un chasseur professionnel d'Indiens, Pichin Lopez : quarante têtes, mâles, femelles et jeunes capturées d'un seul coup, et qui furent vendues dans les deux cents francs l'une, à des Paraguayens désireux à la fois d'une main-d'œuvre à bon marché, et de ressentir la jouissance que procure l'état de maître. Mais ceci, que rapportait dès 1969 Jacques Meunier, donne peut-être plus encore à réfléchir :

« Les Guayakis ont été progressivement refoulés sur des territoires de plus en plus exigus. Pour compenser le manque de gibier, ils se livrent à des raids contre les troupeaux parqués à l'entour des « ranchos ». C'est alors le prétexte à des battues de

# FINI LES INDIENS D'AMAZONIE ? FINI ...

représailles contre ces voleurs de bétail autour desquels se sont constituées d'effrayantes légendes ; on n'est pas loin de croire comme au temps des premiers chroniqueurs, que ce sont « des êtres endablés, anthropophages et mangeurs de braises enflammées ». Calomniés et pourchassés, en 1959 une partie d'entre eux est venue demander aide et protection au propriétaire du lieu dit « Arroyo Maroti ». En 1968, je les ai trouvés dûment costumés et réduits en esclavage...

Le propriétaire en question, en fait, Manuel de Jesus Pereira, était depuis longtemps déjà un exploiteur d'Indiens. Il avait participé aux « razzias » organisées par Pichin Lopez, mais plus intelligent que les autres esclavagistes, avait réalisé qu'il était plus rentable de soigner ce qui vous servait de bêtes de trait. Risquant à tout moment d'être massacrés, risquant au mieux d'être réduits en esclavage, les Indiens avaient choisi Pereira comme le moindre mal.

Or on se trouvait à une époque où Léon Cadogan faisait beaucoup de bruit en faveur des Achés. Pereira manifesta alors un génie particulièrement démoniaque : il proposa au gouvernement sa ferme comme... lieu de promotion des Indiens à l'état de civilisation ! Les autorités ayant accepté, l'exploitation fut baptisée « réserve », et à Arroyo Maroti viennent mourir depuis, les uns après les autres, les Indiens achés...

Car dès lors qu'il n'y peut plus de problème pour se fournir en personnel servile, et qu'il put, sous couvert d'une mission officielle, employer des « chasseurs d'hommes » (au demeurant, des Indiens, achetés avec les femmes de ceux dernièrement capturés : quand on veut échapper à la casserole, le mieux est bien d'en tenir la queue...). Manuel de Jesus Pereira, en effet, ne se soucia plus de ménager les Indiens, pire : il prit goût à être leur fléau, et très vite son domaine devint un moderne Dachau.

L'ethnologue allemand Mark Münzel, après deux années passées au Paraguay, a publié au début de cette année à Copenhague, un rapport accablant. Il y tente notamment de dresser la liste des groupes d'Achés qui ont disparu depuis 1960. Ainsi, d'un groupe de soixante personnes conduites en 1962 dans la réserve, il ne restait plus un seul représentant en 1968 : la plupart des Indiens étaient morts par suite de la malnutrition et des mauvais traitements, les autres avaient été vendus comme esclaves. Même sort pour trente-six autres, arrivés en décembre 1970, au bout de dix mois seulement... Un millier d'Achés, peut-être, s'est vu capturé ces dix dernières années, et conduit à Arroyo Moreti. Mais le commerce des esclaves étant florissant

dans la réserve, et la mort et sa faux y déployant une activité particulièrement intensive, peu y sont restés longtemps. Pour exemple, entre avril et juillet 1972, Münzel a été le témoin du décès de soixante-quinze d'entre eux.

Combien d'Indiens massacrés au Paraguay ces dernières années ? Combien d'autres mis en esclavage et morts en captivité ?... Des dizaines de groupes et donc des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants. Et le gouvernement paraguayen laisse faire. A l'automne 1971, le jésuite catalan, Bartolomé Méliá, dénonçait le meurtre d'une vingtaine de Guayakis, et la vente comme esclaves des enfants survivants. Le général Stroessner se voyait alors obligé de prendre position contre les auteurs de cette action. Mais les prétendus ordres qu'il donna ne furent suivis d'aucun effet, tant il semble certain que les autorités d'Asuncion sont complices de ce génocide. A preuve, l'arrestation en septembre 1972, à la suite d'une campagne d'information menée par Mark Münzel, de Pereira : quelques mois plus tard, celui-ci était libre, libre de poursuivre sa sinistre activité...

Beaucoup de Paraguayens, en effet, et parmi les premiers, des Guaranis, souhaitent l'extermination totale des Achés. En ceux-ci, ils voient l'image d'une sauvagerie à laquelle ils craignent de pouvoir être identifiés !

Parce aveuglement sur sa propre sauvagerie ferait sourire si ce n'était aussi tragique. Il ne reste plus que quelques centaines d'Achés (500 ? 700 ?...), mais encore deux ou trois années, et il n'y en aura plus un seul... Que fera alors Manuel de Jesus Pereira ?

## BRESIL, MARS 1968

Avant mars 1968, au Brésil et ailleurs, il y avait déjà eu des articles sur le massacre des Indiens. Claude Lévi-Strauss et Alfred Métraux avaient évoqué celui-ci. Après avoir, en 1963, été invité à Manaus, à participer « pour le plaisir », au rasage d'un village d'Indiens, l'ethnologue lausannois Paul Lambert, rentré en Suisse, n'avait pas non plus, mâché son indignation. Et quand, en 1966, le père jésuite Waldemar Weber rapporta au « Jornal do Brasil » que des Blancs étaient en train d'exterminer sept mille Indiens dans la région de Xinga-Tabajoz, cela ne put davantage échapper à la connaissance de l'opinion brésilienne. Mais il fallut pour qu'il s'interroge, que le sujet soit « lancé » par le gouvernement brésilien lui-même...

C'est après une enquête d'une année, menée selon toute vraisemblance parce qu'on savait que ses conclusions permettaient de trainer dans la boue, et donc d'éliminer les hommes politiques du régime précédent, que le





1. Indien Yanomani.
2. Indiens Guayakis (Paraguay).
3. Indiens Chacobo (Bolivie).
4. Indiens Yanomani (Venezuela).
5. Enfant Cashinahua (Pérou).

général Albuquerque Lima, ministre de l'Intérieur, put annoncer ouvertement le scandale du Service de Protection des Indiens, dont les fonctionnaires, pour la plupart des « Caboclos » (métis de Blancs et d'Indiens) — les Caboclos sont trois millions et forment la presque totalité de la population amazonienne — par indigence culturelle s'étaient livrés à l'exploitation et au meurtre massif de ceux qu'ils auraient dû, au contraire, protéger. La commission gouvernementale d'enquête, présidée par le procureur Jader de Carvalho, après avoir parcouru dix-huit unités fédérales et entendu plusieurs dizaines de témoins, pouvaient présenter un dossier de plus de cinq mille pages. Curieusement (!) celui-ci devait brûler quelque temps plus tard avec le ministère de l'Agriculture où il avait été « mis à l'abri ». Mais la presse brésilienne avait déjà reçu un certain nombre d'informations, et une nouvelle enquête fut conduite, qui aboutit à quelque cent cinquante inculpations... pour lesquelles on attend toujours un procès qui sans doute ne verra pas !

Faut-il rappeler que les moyens qui furent utilisés à l'encontre des Indiens brésiliens, et plus particulièrement contre les Indiens des Etats de Rondonia et du Mato-Grosso ? Hélas oui. Car une campagne se développe depuis quelque temps, qui a pour but de faire oublier le problème indien existant au Brésil, ce qui s'est passé avant 1968, et ce qui en résulte aujourd'hui...

J'ai déjà cité Paul Lambert. Dans son ouvrage « Fraternelle Amazonie » (Robert Laffont), il parle, en plus de ce que j'ai déjà rapporté, d'enfants jetés en l'air par des bras vigoureux... et rattrapés au bout de longs couteaux. Barbarie exceptionnelle ? Non. Dans le septième district de Parana, des Indiens ont eu les os des pieds broyés dans l'angle de deux pieux de bois enfoncés dans le sol. Dans un village proche de la frontière colombienne, toutes les femmes ont été pendues par les pieds aux branches maîtresses des arbres. Quant aux Cintas Largas qui vivaient près des sources de la rivière Aripuana, ils ont été attaqués par les airs. Un avion, à plusieurs reprises, leur parachuta des paquets de sucre... jusqu'au jour où ceux-ci furent remplacés par des blocs de dynamite qui tuèrent la plupart !

Est-ce tout ? Non. Les Indiens Macali, enivrés, ont été fouettés à mort. Les Indiens de Nambiquara : tirés à la mitraille. Ceux de Patacho : victimes d'inoculation de la variole. Les Beicos de Pace : empoisonnés à l'arsenic. Les Indiens Bororo, ceux étudiés par Lévi-Strauss : employés comme cibles de concours de tirs. Les Xavantes : exterminés par des vêtements contaminés. Etc., etc. Entre 1900 et 1968, quelque cent cinquante tribus se sont totalement éteintes sur le territoire brésilien. Dire que toutes ont été sciemment exterminées serait faux. Mais toutes, en tout cas, ont été victimes de ce qu'on a fait passer la colonisation de l'Amazonie avant la sauvegarde des Indiens, le capitalisme avant l'homme... comme toujours.

Au plein cœur de la jungle, il est une ville construite en marbre d'Italie : Manaus. Elle a été édifiée par les magnats du caoutchouc au début du siècle, avant le règne du caoutchouc synthétique. Toute leur fortune s'était faite sur la mort de centaines de milliers d'Indiens. On n'a pas les chiffres pour le Brésil ou pour l'ensemble de l'Amazonie ; mais on sait qu'au Putumayo, la fièvre du caoutchouc a coûté la vie à plus de quarante mille Indiens !

La leçon n'a évidemment pas servi, car les Indiens, on s'en est toujours

foutu. Quand il y a quelques années, des groupes financiers douteux ont proposé à ceux que la fortune tentait, d'immenses territoires dans le bassin de l'Amazone ou dans le Mato-Grosso à des prix dérisoires, personne n'a rien dit, et surtout pas le gouvernement brésilien. Pourtant, peuplés d'Indiens, ces territoires dont certains atteignaient la grandeur de départements français, ne pouvaient, aux termes de la loi brésilienne, être vendus... sauf si les Indiens venaient à les quitter ! D'où les massacres.

### ET ÇA CONTINUE...

Cela, il n'est pas permis de l'oublier, même si aujourd'hui les grands massacres ne font plus partie de l'actualité en Amazonie brésilienne. D'abord parce que s'il n'y a plus de pareils actes de génocide, c'est moins en raison du fait que les Brésiliens n'en veulent plus, que parce qu'il n'y a presque plus d'Indiens. Ensuite parce que le « développement » (\*) de l'Amaz-

(\*) Pour plus de détails sur la politique actuelle du gouvernement brésilien à l'égard des Indiens, je me permets de renvoyer le lecteur intéressé à l'article que j'ai publié à ce sujet dans le numéro 78 de la revue FRERES DU MONDE (Bordeaux). Mais que l'on sache bien que le « développement » de l'Amazonie est un leurre. A plusieurs reprises déjà, l'Eglise du Brésil a dénoncé l'aspect esclavagiste de l'entreprise, destinée à enrichir un peu plus ceux qui détiennent à leur seul profit l'économie du Brésil, au moyen d'un main-d'œuvre bon marché.

zonie est devenu le fer de lance de la politique intérieure brésilienne, et que l'invitation faite aux Brésiliens pauvres de venir s'implanter en masse dans les territoires proclamés « vierges », même s'il n'y a aucun coup de feu de tiré, ne peut avoir pour conséquence que la mort des derniers Indiens qui, forcés de se retirer en des lieux restreints et dont ils ne connaissent pas forcément le mode d'habitation sont condamnés à la famine, ou pire : au dégoût de vivre...

Et c'est là que l'on mesure combien il est vain d'espérer la revie des Indiens « bravos ». Il ne saurait être question, maintenant que le Brésil renonce à sa « conquête de l'Amazonie », or ce serait la seule solution pour les Indiens. Des comités peuvent donc bien se créer, des tentatives de sauvegarde limitées géographiquement être tentées (car la mort des Indiens n'est inéluctable que parce que les gouvernements concernés le veulent bien : dès lors que leur culture est respectée et qu'un espace de vie suffisant leur est laissé, les Indiens vivent !) l'Amazonie indienne ne sera plus bientôt qu'un souvenir.

Alors, à quoi bon se remuer ? Eh bien parce qu'il serait grave pour notre humanité, que nous acceptions sans mot dire la mort de celle-ci. Ensuite parce que, même si les collectivités « primitives » doivent disparaître, il n'est pas dit que cette mort ne puisse pas être un enseignement, et l'art de

vivre remontant à la nuit des temps de ces hommes, un héritage salutaire pour nous-mêmes qui soudain nous trouvons « en danger de progrès ». Nous-mêmes... et surtout ceux que nous avons voulu entraîner dans notre aventure insensée, à commencer par les autres collectivités indiennes de l'Amérique du Sud.

### L'ETHNOCIDE

Ce que j'ai rapporté du Paraguay et du Brésil, j'aurais pu le rapporter de la Colombie, du Venezuela ou du Pérou. En 1972, pour la première fois dans l'histoire du pays, un tribunal colombien a jugé des fermiers d'origine espagnole s'étant rendus coupables du meurtre de seize Indiens Cuivas. Ils les avaient invités à partager leur repas de Noël 1968, et puis lâchement les avaient assassinés.

« Je ne savais pas que c'était un crime de tuer des Indiens », dirent-ils à tour de rôle, et c'est sans doute ce qu'auraient répondu, si on les avait interrogés, les planteurs d'hévéas qui, en 1971, aux confins orientaux du Pérou et de la Colombie, bombardèrent au napalm plusieurs campements d'Indiens.

Le problème, en effet, dépasse le sang versé. En Guyane française, on n'étripe pas les Indiens : on les « francise », et ce n'est pas mieux ! Christianisés (au sens d'intégrés par le baptême aux

normes de la pensée occidentale), scolarisés, vaccinés, « habillés » de robes ou de vestons, « bénéficiaires » du droit de vote, les Indiens perdent leur âme, sombrent dans l'alcoolisme, attrapent la syphilis au contact des touristes du Club Méditerranée venus les voir comme on va voir des bêtes de zoo... et meurent (\*\*).

On a dit que plus encore que les tueurs à la solde de groupes financiers, les missionnaires étaient les grands responsables de la mort indienne. Disons plus justement qu'ils ont été les grands instruments — et dans bien des lieux continuent à l'être malgré toute la bonne volonté et le courage dont ils peuvent faire preuve — de cette mort. Car la vraie responsabilité incombe à notre civilisation toute entière. Si elle ne s'était pas cru le point d'arrivée de l'évolution humaine — les Indiens, ou les Noirs, ou les Arabes étant vus par elle comme des « moments inférieurs de notre passé » — ce grand crime que fut et reste la colonisation — celle des terres et celle des hommes — n'aurait pas vu le jour.

Les Indiens d'Amazonie meurent. Puisse mourir avec notre prétention à être LA civilisation !

Christan Delorme

(\*\*) Voir mon article « La mort indienne en Guyane », dans le numéro 3 de 1972 (spécial « ethnocide » de la revue PAROLE ET SOCIÉTÉ (36, rue de l'Université, Strasbourg).

## LA GUEULE OUVERTE ET LES PROPHÉTIES HOPI

Une adresse qui nous est faite par l'indien Mohawk Craig Carpenter, messenger spirituel au service des shamans hoopa et hopi.

La Gueule ouverte, « le journal qui annonce la fin du monde ». Le titre de ce journal est au plus au point approprié, juste et exact du point de vue des Indiens d'Amérique du Nord, et tout spécialement dans la perspective des prophéties et instructions des plus anciens et des plus sages Indiens Hopi, ces Indiens qui habitent de simples villages sis au sommet de hauts plateaux dans le désert de l'Arizona.

Le nom « Hopi » signifie « peuple pacifique », ou encore « peuple juste ». Il a été conféré à ces Indiens par le Grand Esprit de cette Terre et de cette Vie au début de la présente ère, parce qu'ils étaient réellement, en ces temps reculés, le peuple le plus pacifique et le plus juste. Et les Hopi n'ont pas démerité de ce



Craig Carpenter.

nom, puisque durant les cinq mille cinq cents années d'histoire que nous leur connaissons, ils n'ont jamais fait la guerre, ce qui est certainement unique dans le développement des peuples. Cinq mille cinq cents ans, c'est-à-dire depuis le dernier grand déluge universel.

Or, non seulement les Hopi possèdent-ils le secret de la paix que presque tous les peuples de la terre recherchent actuellement désespérément sans sembler pouvoir le trouver ; non seulement possèdent-ils le village le plus ancien de l'hémisphère occidental, voire du monde ; non seulement sont-ils porteurs d'une sagesse expérimentée depuis des millénaires, y compris bien avant le dernier grand déluge ; mais encore les Hopi se sont-ils vus confier par le Grand-Esprit, pour eux et pour toute autre nation originale, des instructions sacrées codifiées dans les tables de pierre, dont ils connaissent une connaissance claire.

Ces instructions sacrées contiennent, entre autres choses, une série de dix-sept prophéties majeures et uniques, à communiquer aux peuples désorientés de la terre depuis les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki en août 1945, que les prophéties avaient annoncées. Pas à pas, elles nous mènent jusqu'à la fin du monde mécanisé et monétisé, jusqu'à la fin de toute vie dépendant de la machine et de l'argent, voire de toute vie, si nous, en tant que mortels, ne nous corrigeons pas nous-mêmes, ainsi que nos dirigeants, alors qu'il est encore temps.

Nous corriger ! Par là, les porte-paroles Hopi entendent : nous

corriger conformément au style de vie religieuse donné originellement par le Grand Esprit à toute nation. Mais on sait que la plupart des peuples ont oublié ce qu'ils étaient à leur naissance. Ainsi, la culture Hopi, centre, racine, cœur, noyau de cette Terre et de cette Vie, ne doit-elle surtout pas être détruite. Sinon, ce sera la fin violente de toute vie...

Seize des dix-sept événements majeurs prophétisés par les Hopi se sont réalisés. Le dernier, celui de la fin du monde, adviendra-t-il également ? Chaque jour un peu plus, la culture Hopi se voit agressée systématiquement par les interférences, les intrusions insolentes du Bureau des Affaires indiennes, et par les cohortes de cet organisme de l'administration U.S. que sont une religion bureaucratique, une politique bureaucratique, une éducation bureaucratique et une économie bureaucratique. Les cupides intérêts financiers, aux mains de véritables gouvernants invisibles que nous connaissons, n'ont cure de la culture Hopi. Ils signent là leur propre fin et, s'il n'est pas mis un terme à cette destruction délibérée, c'est pratiquement la vie humaine toute entière qui disparaîtra.

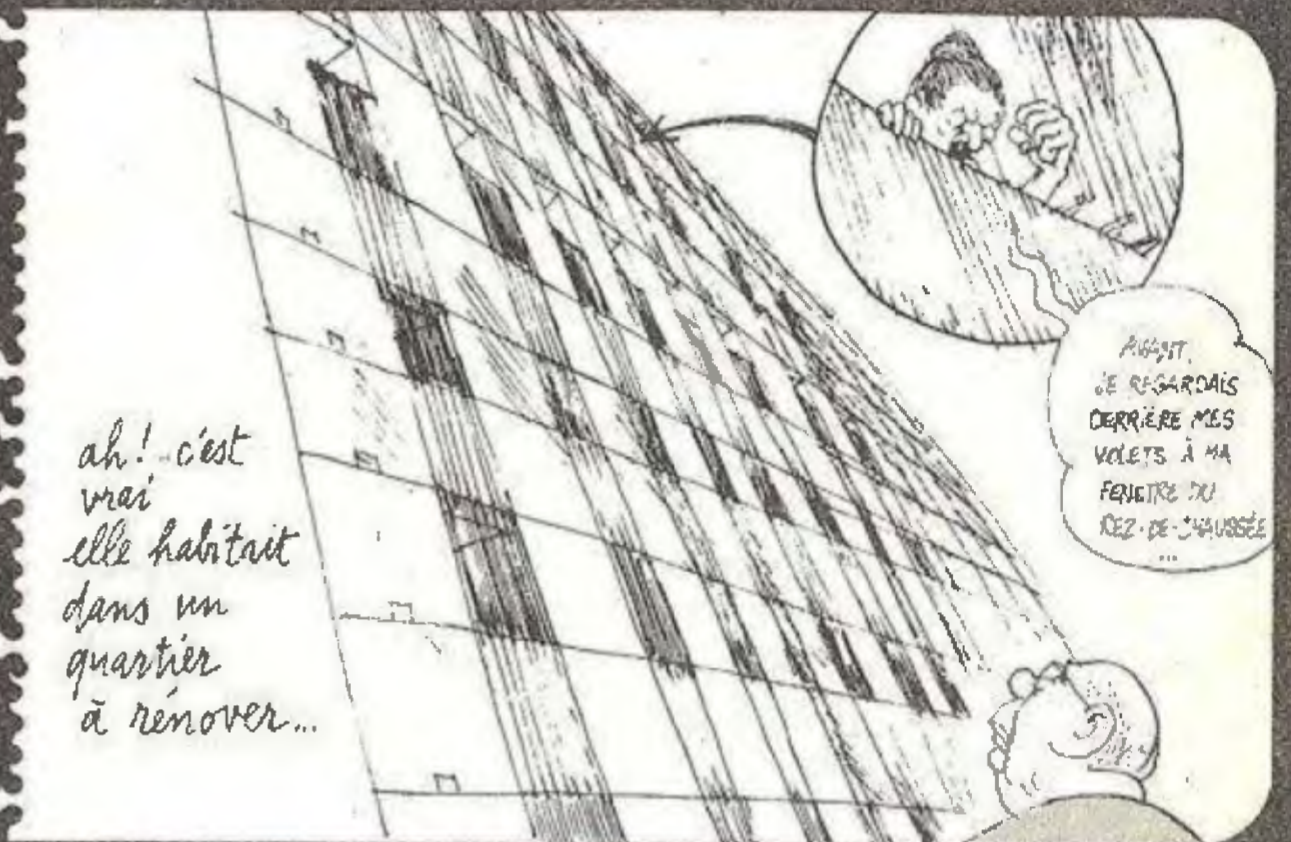
Moi, Craig, de mon nom indien « Oreille d'Ours », je suis convaincu de cela et je parle en connaissance de la culture « civilisée », puisqu'en 1944, à seize ans, j'étais le plus jeune étudiant du Michigan State College, l'une des universités les plus réputées des Etats-Unis. J'ai quitté celle-ci et j'ai vécu depuis dans la culture traditionnelle de l'Homme Rouge

de l'Amérique du Nord. Or, les Hopi m'ont appris qu'à chaque fois que cela était nécessaire, les dieux ont lancé aux malfaisants des avertissements. La destruction de la nature dans ses quatre éléments aujourd'hui en est un, et c'est pourquoi depuis 1955 je sers comme messenger spirituel, essayant de répandre l'appel à l'harmonie avec l'ensemble de la création que lancent les Hopi. Ceux des peuples qui l'entendront et le feront leur, auront la vie préservée au-delà des quatre cents ans d'épreuves apocalyptiques qui suivront la fin de la culture Hopi, si celle-ci doit advenir.

Au bout de ces quatre cents ans d'épreuves de plus en plus probables, distinction sera justement faite entre le peuple au bon cœur qui aura rejoint les Hopi dans leur désert de l'Arizona, et les mauvais fonctionnaires et les mauvais éléments du peuple blanc d'Amérique, ainsi qu'avec les gouvernants de l'ensemble des peuples qui se réuniront dans une grande maison aux murs transparents, située sur la bordure Est des Etats-Unis.

Si je suis venu en Europe, terre de la Svastika, c'est pour inviter les hommes de bonne volonté à se convertir puisqu'il est encore temps. Je leur dis : retrouvez de vrais dirigeants, ceux qui mènent une vie humble, mais ont la connaissance de ce qui est conforme au plan de création du Grand Esprit ! Retrouvez vos sources, ce qui faisait la consistance des peuples dont vous descendez !...

Peut-être quelques-uns entendront-ils ma voix. Nys Oweh ! Merci à vous et à vos anges inspireurs !



# LA BOITE A IDEES PUBLIPHOBES

Au courrier, quelques réflexions intéressantes : Michel Delarue estime que j'ai foncé « tête baissée dans la partie publicité-bienbalisée - et - annoncée - comme-telle », et que j'ai négligé la partie cachée de l'iceberg publicitaire — la plus importante. Il dit : « Prends un canard comme Jours de France. Tout, absolument tout est publicitaire. La mode, bien sûr, mais aussi les informations. C'est de la pub pour un certain système et de la promotion admirative pour ses représentants. Le meilleur moyen de faire un journal politique, c'est de faire un journal où l'on ne parle pas de politique, a dit en substance Marcel Dassault. Mais aussi, le meilleur moyen de faire de la pub, c'est de ne pas en faire ouvertement. La publicité que je qualifierai de rédactionnelle et bienveillante est particulièrement efficace. Elle continue, certes, à nous rendre cons, mais ne nous prend pas pour des cons. Seuls échapperont à son influence ceux qui savent ce qu'il en est exactement ».

## VAS-Y PASTEUR, POULIDOR, N'EST PAS LOIN

« Or, qui sait ce qu'il en est, par exemple, de la campagne de publicité faite par l'Institut Pasteur à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de son fondateur ? » poursuit Delarue. « Il est certain que cela a coûté de l'argent au dit Institut. Il est aussi certain qu'il rentrera largement dans ses frais, parce que personne ne se sera rendu compte qu'il s'agit de publicité commerciale de la plus grande qualité qui soit. Pas même peut-être celui qui aura fait bénévolement un article du style « Institut Pasteur ordre mendiant », ou « Soutenez l'Institut Pasteur pour la liberté de la médecine et de la recherche médicale ». C'est peut-être la seule société anonyme en France qui puisse réussir une publicité quasi parfaite parce que le conditionnement a été bien fait depuis l'école grâce à notre argent et à l'inconscience absolue de l'instituteur du cours moyen ». Parenthèse : Delarue milite contre les vaccinations obligatoires et s'est fait tatouer sur le front le petit poème suivant : « Vaccinez-vous chez Pasteur, l'Institut fera son beurre ». On parlera de ce problème à la rentrée. Fin de parenthèse.

## BREF

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? » dit Delarue. « Attaquer la publicité en justice, c'est déjà difficile quand elle avoue son nom, mais quand ce n'est pas le cas ? Le premier truc, c'est peut-être déjà de lire attentivement, d'avoir de la mémoire et de l'esprit critique. Malheureusement, c'est pas demain qu'on apprendra ça dans les écoles. Il faut s'y mettre tout seul. Il faut lire et diffuser les ouvrages où on parle de la technique publicitaire entre gens du métier. C'est pas triste, croyez-moi. Lire aussi les réflexions de types comme Vance Packard, et même celles de certains grands pontes de la pub. Il y en a qui se délivrent de leur mauvaise conscience en écrivant des bouquins hautement subversifs. Pour ce qui est de la résistance au niveau de l'affichage, Gougoud aurait tout de même pu signaler les graffitti, les dents cariées ou de vampire. Allez voir à Tours, il y a des types assez forts en ce qui concerne le détournement d'affiches ».

## RECUPERATION

« Bien sûr, la pub tente de récupérer le mouvement. A Londres, où Time Out avait conseillé ce genre d'action et où ça avait assez marché, j'ai vu des affiches représentant un londonien en chapeau melon en train d'écrire des graffitti. Gayelord Hauser a sorti une affiche où le gros de l'impact publicitaire se trouve dans un faux graffitti. Même à ce niveau, on peut encore récupérer la récupération. A nous d'avoir de l'imagination, à nous d'être plus malins que les publicitaires ».

La boîte à idées est toujours ouverte.

## AUTRE CHOSE

Bernard Eliade et sa femme sont les auteurs d'un très bon dossier sur la publicité publié par la revue BT2. BT2 est éditée par les Cahiers Pédagogiques et l'Institut coopératif de l'Ecole Moderne (B.P. 282-06 Cannes). Bernard et Michèle Eliade recensent, en fin de dossier, tout ce que l'on a pu écrire — livres, revues, brochures, articles — sur la publicité : deux pages de bibliographie. Ils citent Paris-Match : « Si la publicité disparaissait, vous vivriez en aveugles dans le monde gris de l'enfer », et Prévert : « A chaque kilomètre chaque année des vieillards au front borné indiquent aux enfants la route, d'un geste de ciment armé ».

Gougoud.

# les petits échos de la merde

## C'est parti comme en 61

Dans la nuit du 6 au 7 juillet, l'épicerie de Mme Micheline Loberny, à Buzet-sur-Tarn (Haute-Garonne) a été plastiquée.

Or, Mme Loberny fut ce témoin qui affirma avoir vu devant chez elle, le 2 mai, un jeune soldat du 9<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs Parachutistes, Michel Verlet, violemment frappé par des cadres après être tombé lors d'une marche d'entraînement.

Le Parti Communiste de Toulouse avait alors fait état de l'affaire. A la suite de quoi, une « confrontation » fut organisée par le commandement militaire régional entre la section de jeunes paras en question et les témoins. Là, avec un bel ensemble, tous les camarades de Verlet nièrent avoir été témoins du moindre sévère. Comment en aurait-il pu être autrement, les

moyens de rétorsion de l'armée à l'égard des appelés étant infinis, de la suppression de « perms » aux corvées de longue durée en passant par l'incarcération ou la mise aux arrêts sous le moindre prétexte (on connaît « refus d'obéissance, négligence dans l'entretien du matériel, tenue incorrecte, absence à l'appel, n'a pas salué un supérieur, cause du trouble dans les rangs, perte d'effet de paquetage non motivée, etc. » ? Mais revenons-on à l'attentat.

Aussitôt après le P.C. de Haute-Garonne publia un nouveau communiqué, dont « Le Monde » du 10 juillet fait état : « ...au lendemain de cette affaire, le ministre lui-même, M. Galley, sous prétexte de découvrir envers l'armée une conspiration, avait appelé à réagir. L'exaltation du chauvinisme et l'appel aux forces réactionnaires ont pu passer pour des encouragements dans certains milieux fascistes ».

## Plus fort que le Watergate

Le « Los Angeles Times » accuse :

## Milliers d'Américains menacés par des déchets radioactifs ?

Los Angeles (AP). — De vastes régions des Etats-Unis et la sécurité de milliers d'Américains sont menacées par des déchets fortement radioactifs provenant d'installations nucléaires, déclare, jeudi, le journal « Los Angeles Times », qui accuse de négligence la commission de l'énergie atomique des Etats-Unis (AEC).

Selon le « Times », ce danger a été mentionné dans divers rapports dont un, secret, adressé à la commission en 1968 par un contrôleur général des Etats-Unis, et il cite ces propos d'un expert-conseil :

« Nous sommes dès à présent dans le pétrin, et ce qui est inquiétant c'est que nous sommes seulement au seuil de l'ère nucléaire. Nous sommes assis sur une bombe à retardement. »

La commission, poursuit le journal, refuse d'admettre la gravité du problème et continue sa politique de risque en dépit de l'opinion répandue dans le monde scientifique qu'il existe des solutions acceptables.

### Incidents récents

Le « Times » trace la liste suivante de récents incidents :

● Plus de 2.000.000 de litres d'un liquide ayant un taux de radioactivité mortel se sont échappés des immenses réservoirs des installations nucléaires

de l'AEC à Hanford, près de Richland (Etat de Washington).

Le directeur du centre, M. Thomas Nemzek, a déclaré que des expériences avaient montré qu'il faudrait au moins 1000 ans pour que le liquide radioactif qui avait fui des réservoirs parvienne au niveau de la nappe aquifère et qu'à cette époque sa radioactivité ne serait plus dangereuse.

● Des fuites se sont produites dans le Centre nucléaire de l'AEC à Savannah River (Caroline du Sud), et des éléments radioactifs se sont infiltrés jusqu'au niveau de la nappe d'eau du sous-sol.

Le « Times » ajoute qu'en dépit de mises en garde contre le risque de fuites, l'AEC a enfoui dans le sol des fûts en acier ordinaire contenant du plutonium, au Centre national d'essai de réacteurs nucléaires, près de Idaho Falls (Idaho).

Le journal note que dans un rapport datant de 1972, l'AEC a reconnu que l'accumulation de plus de 100 kg de plutonium dans la fosse Z-9 à Richland « pourrait déclencher une réaction nucléaire en chaîne ».

### Accusations démenties

Washington (AFP). — Un porte-parole de la Commission de l'énergie atomique a démenti vendredi à Washington les accusations lancées jeudi par le « Los Angeles Times » selon lequel le stockage des déchets radioactifs aux Etats-Unis mettait en danger la sécurité de milliers de personnes.

21 mai, dans « l'Aurore », le Général de Boissieu, gendre de feu De Gaulle : « Le dénigrement, ça suffit... Nous les chefs, sommes chargés de protéger nos subordonnés contre les attaques d'où qu'elles viennent. Aussi, sommes-nous décidés à employer tous les moyens légaux pour arrêter les campagnes de dénigrement en cours... » Il fait ensuite appel à l'Union Nationale des Officiers de Réserve (U.N.O.R.) afin « ... d'atteindre un certain nombre de Français par une information sur les problèmes de défense bien organisée et bien dirigée... ».

Dans le même temps, le 23 mai, le Général Valentin, commandant la 1<sup>re</sup> Armée (Strasbourg), déclarait aux « Dernières Nouvelles d'Alsace » : « ... Il y a dénigrement et surtout refus de s'informer. Si les jeunes acceptaient de s'informer, si on leur expliquait ce qu'est la défense, je suis sûr qu'ils comprendraient... »

La réponse ne se fit guère attendre.

10 juin, Clermont-Ferrand, 35<sup>e</sup> Congrès National des « traditions chasseurs ». 700 anciens « chasseurs » pondent une motion où ils se disent « ... déterminés à s'opposer à tout ce qui constitue, dans les temps présents, une entreprise de destruction de la Défense nationale et de l'armée ».

Le même jour, au Mas Thibert, dans les Bouches-du-Rhône (propriété du Bachaga Boualem, ancien vice-président de l'Assemblée nationale à la suite du coup d'état de mai 58, collaborateur de la répression française en Algérie), l'Union Nationale des Parachutistes se réunit en Assemblée générale et demande : « ... Une rénovation dynamique du service militaire intégré à la Nation par une réorganisation de la préparation militaire et de l'entraînement des réserves, qui

n'ont que trop souffert d'exclusives politiques contraires à l'intérêt national... »

Toujours à la même date, à Saint-Dié, en Lorraine, Congrès des médaillés militaires. Communiqué à la presse : « ... Ils (les médaillés) ne sauraient tolérer, sans réagir avec force, comme ils en ont le droit et le devoir, cette entreprise de subversion qui, sous le prétexte fallacieux d'un problème de sursis, d'ailleurs en voie d'aménagement, n'a d'autre but que de démoraliser les cadres de l'armée, de détruire les structures militaires et le potentiel de défense de la France... »

Encore le même jour, Congrès à Bordeaux de l'Union Nationale des Sous-Officiers en retraite (U.N.S.O.R.). André Bord, ministre des Anciens Combattants, leur déclare : « ... Vous êtes non seulement responsables des traditions qui ont fait la France, mais aussi responsables de la transmission aux jeunes générations de cet héritage précieux... »

Enfin, rappelons que le 14 mai, à Lille, Galley avait déclaré : « L'armée demeure le dernier recours de notre société libérale... » Il a bien raison. « Notre » société, c'est celle des commanditaires de Galley, pas la nôtre. Nous ne sommes donc pas concernés.

Par contre, nous sommes bien concernés par les menaces de tous ces rodomonds en réserve ou à la retraite qui n'aspirent qu'à reprendre du service, mais, cette fois, dans l'ombre.

Et si De Boissieu parlait de moyens « légaux », les médaillés, eux, moins futés, annoncent la couleur : « ... sans réagir avec force, comme ils en ont le droit et le devoir... ». Quel droit et quel devoir, messieurs les préméditants ? Ceux de justifier à l'avance tout attentat, tel celui vi-

## On a reçu ça :

### LES LÉSIONS CAUSTIQUES DU SEGMENT ANTERIEUR DE L'OEIL PAR PROJECTION DU CONTENU DES GRENADES LACRYMOGENES

Marie-Claire DE PETIGNY-CHOLTUS

Thèse, PARIS 1970

Imprimerie R. FOULON et Cie, PARIS

Cette étude, inspirée par le Pr. Y. POULIQUEN, concerne 16 observations de sujets atteints de gaz lacrymogènes sous forme liquide, au niveau des yeux.

Les lésions immédiates sont des brûlures des téguments des paupières et de la région avoisinante, une hyperhémie de la conjonctive avec parfois chémosis et des lésions de la cornée avec érosion de l'épithélium pouvant aller jusqu'à l'abrasion totale, et œdème du stroma cornéen.

Les signes fonctionnels sont particulièrement intenses et les troubles visuels apparaissent quelques heures et même quelques jours après et sont caractérisés par une diminution de l'acuité visuelle.

Evolution : parmi les 16 blessés, 6 ont eu une guérison totale en 3 à 5 semaines ; 5 ont eu une évolution défavorable avec apparition soit d'un leucome cornéen, soit de lésions des membranes antérieure et postérieure de la cornée et parfois atteinte de l'iris et du cristallin ; 5 sont aveugles (vue très réduite à la perception lumineuse).

La thérapeutique de ces lésions qui est discutée, est difficile.

Le danger de l'utilisation de ces grenades doit être signalé (les faits intéressent des sujets blessés à Paris en 1968).

L. ROCHE.

# les petits échos de la merde

sant Mme Loberny, toute provocation, toute dénonciation ? Or, des retraités, des « en réserve », des médaillés, il y en a partout. Faut pas grand chose pour être médaillé. Un séjour au Maroc, en Tunisie, en Algérie, même dans une planque administrative fort éloignée des djebels brûlants, donne droit à une « commémorative ». Avec cette commémorative, on devient médaillé. Et avec ça on obtient le « droit et le devoir » de réagir avec force. C'est tout simple, non ?

Est-ce que ce genre de déclaration d'intention, qui appelle forcément un passage aux actes, ne serait pas passible, par hasard, d'une quelconque loi anti-casseurs ?

Admettons qu'on nous foute un plastic, à la « Gueule Ouverte ». On saurait très vite quels en seraient les auteurs. Supposons que ces tristes cons fussent des « médaillés ». Plus aucun doute alors. Il y aurait volonté de nuire, voire homicide, par préméditation. Non ? On a condamné de braves gars et foutu Krivine en taule pour encore moins que ça.

Allez, dissolution de toutes ces bandes para-militaires (en réalité para et militaires !), de toutes ces Ligues s'arrogeant le droit et le devoir d'utiliser la force.

Quant aux chefs, au trou ! Incitation à la violence, ça ne pardonne pas, mon lascar ! « Leur » société n'y résisterait pas. Aussi « leur » société passe aux actes, oublie les contradictions algériennes (cf. la déclaration des paras). Et, comme mai 68 fut l'occasion pour les récents libérés de l'O.A.S. d'encadrer les commandos des C.D.R. (vérité, ce n'est pas un amalgame vite fait pour les besoins du papier...), comme le meeting raciste d'Ordre Nouveau servit à la dissolution de la Ligue, l'attentat de Buzet-sur-

## Grève des médecins en Israël : 60 % de décès en moins

TEL AVIV, mercredi. Conséquence inattendue de la grève des médecins qui dure depuis quinze jours en Israël : le nombre des décès est tombé de près de 60 % par rapport à la moyenne du mois. Le lieutenant-colonel (de réserve) Dov Chahor directeur de l'administration des Pompes funèbres de Jérusalem, qui a révélé ce chiffre, ajoute :

« Je n'arrive pas à comprendre ce phénomène. Peut-être ne s'agit-il que d'une simple coïncidence... »

Mais le fait est qu'il y a une vingtaine d'années, lors que la précédente grève des médecins avait éclaté en Israël, on avait pu constater un phénomène semblable

(France-Soir, 20-6-73)

## La fin du monde est proche

### Même l'argent est pollué...

Les billets de banque en circulation pourraient constituer un risque pour la santé publique, si l'on en croit Mlle Yvonne Jund qui, dans une thèse de doctorat en pharmacie, publie une étude très complète sur la flore microbienne des billets de banque.

Par exemple, les billets de dix francs ne contiennent pas moins de 40.000 germes répartis sur toute la surface des billets, mais en plus grande concentration sur les bords et dans les coins.

Fort heureusement, tous ces germes (bactéries, moisissures et levures) sont saprophytes, autrement dit dépourvus de tout danger pour ceux qui manipulent les billets de banque.

Jusqu'à présent, toutes les recherches systématiques de certai-

nes bactéries hautement pathogènes, comme celles du typhus, de la diphtérie ou de la tuberculose, sont restées négatives.

Néanmoins, estime Mlle Jund, le « papier-monnaie peut éventuellement être un agent de transmission de micro-organismes pathogènes ; les plus à redouter étant le bacille de la tuberculose et certains virus ».

Dans sa thèse de doctorat, Mlle Jund propose d'aseptiser le papier-monnaie en incorporant à la colle du papier 2 % d'hexachlorophène, une dose qui, de l'avis de l'auteur, est dénuée de toute toxicité et capable de supprimer les deux tiers de la flore véhiculée par les billets de banque.

(Républicain Lorrain, 18-2-73)

Tarn nous laisse augurer d'une époque pleine de joyeusetés.

Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? Tendre la joue gauche, le poing, le cul ? Pourquoi pas le cerveau ? Mais comment ? Y'a des pièges partout et va falloir ruser.

La G.O. pourrait servir au débat, non ? De Mururoa à Buzet-sur-Tarn en passant par la Mutu, existe un axe de discussion et, oh espoir, de création fantastique !

Mabille

## Besançon, capitale de l'attraction passionnée

Si vous faites partie de la moitié des Français qui « partent en vacances » ne manquez pas l'étape Besançon. C'est là que Charles Fournier naquit en avril 1772 et sa statue, si statue il y a, n'est pas de celles que Druon se plaît à inaugurer. A Besançon également : visite des usines Lip. On y vend des montres fabriquées sans le secours de l'appareil de direction. Elles donnent quand même l'heure exacte. Une question : à quoi servent les montres (1) ? A rien, répondent les directeurs de Lip puisqu'elles sont illégalement montées. Pour le système, il est minuit moins cinq !

(1) A quoi servent 10, ou 15, ou 20 modèles différents et assez laids, tarabiscotés « kitch », de montres, demande la visiteuse passée et y a peu à Besançon, alors qu'un ou deux bons modèles, costauds, fonctionnels, nous suffiraient ? Faire « la révolution » pour garder son emploi, c'est bien. Remettre en question ce qu'on fabrique, c'est mieux. Personne, dans les journaux bien intentionnés, ne parle du secteur armement de chez Lip. Pourquoi ?

## Mon beau sapin, roi des forêts

Le grand (1,96 m) maire de Chambéry, ex-ministre du tourisme, ex-député U.D.R., DUMAS, vient d'être promu président de l'Office National des Forêts. Il était donc parfaitement logique que ce grand ami de la nature, partisan

de l'amputation du parc de la Vanoise au bénéfice des promoteurs de Val Thorens, reçut le témoignage de la vive admiration des défenseurs de la nature. Cette lettre écrite à Chirac, ministre de l'Agriculture, par Lebreton (Fédération Rhône - Alpes de protection de la nature) en témoigne :

Monsieur le Ministre,

Nous ne saurions vous céler plus longtemps la large satisfaction que vient d'éprouver la région Rhône-Alpes, en apprenant la nomination de M. Pierre Dumas au poste de Président de l'Office National des Forêts.

Nul doute que les compétences de M. Pierre Dumas en matière de nature, compétences déjà reconnues par sa présence au sein du Haut Comité de l'Environnement, ne fassent de lui « the right man in the right place ».

N'avions-nous d'ailleurs pas déjà apprécié son désintéressement et son savoir-faire écologiques lors de l'Affaire de la Vanoise, Parc national dont il assume la charge de Président du Conseil d'Administration.

A travers cette nomination à la tête de l'O.N.F., non seulement la compétence de l'homme public est ainsi à nouveau objectivement reconnue, mais encore la crédibilité d'un gouvernement, sachant faire passer l'intérêt général avant toute considération partisane, se voit confortée par une telle décision : la Forêt française est désormais en bonnes mains.

Il est en outre réconfortant de penser qu'une telle démarche contribue à détendre le climat social, offrant en effet à la nation un exemple supplémentaire d'une politique garantissant à tout travailleur mis au chômage — la députation n'est-elle pas un dur métier ? — la garantie du réemploi sans déclassement et sans délai.

Vous assurant de notre déférente reconnaissance, nous vous prions de bien vouloir agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de notre respectueuse considération.

Philippe Lebreton

## L'information en France, anecdote

André Lepape, ancien employé de la compagnie De Wendel, en Lorraine, avait commencé une grève de la faim pour protester contre un licenciement abusif. Comité de soutien, communiqués aux journaux, etc. le tout dans le silence total de la presse. L'O.R.T.F. du coin se pointe vers la caravane où Lepape jeûnait et commence à filmer. Le maire de la commune (Séremange), qui a des lettres, dit au cameraman : « mais qu'allez-vous faire dans cette caravane ? » La séquence n'est jamais passée. La plus belle réaction est cependant celle d'un journaliste du canard local expliquant pourquoi son journal gardait le silence : « nous sommes un journal d'information. Or, dans cette affaire, il n'est pas possible d'informer sans prendre parti. Donc il est normal que nous n'en parlions pas ». Comme disait Ionesco : « prenez un cercle, carrez-le, il deviendra vicieux... »

## LA GUEULE OUVERTE

### REDACTION

ancienne mairie d'Outrechaie  
tél. semi-automatique  
(15) 79.31-91-11  
82-56 Uguine  
et 633-27-34 Paris

Fondateur :  
Pierre Fournier

Rédacteur en chef :  
Emile Prémittieu

Rédacteur en chef adjoint :  
Isabelle

Secrétaires de rédaction :  
Danielle Fournier  
Martine Joly

### ADMINISTRATION

Éditions du Square  
S.A.R.L. au capital de 30.000 F  
10, rue des Trois-Portes, Paris-5e  
Tél. : 633-27-34

Directeur de la publication :  
Georges Bernier  
Dépôt légal : 2e trimestre 1973

Imprimerie  
« LES MARCHES DE FRANCE »  
44, rue de l'Ermitage, 75020 PARIS  
Distribution N.M.P.P.  
Abonnement 1 an : 40 F  
Etranger : 45 F  
(Envoyer aux Éditions du Square)

# annonces

## DEUX LIVRES POUR LA PLAGE EN ATTENDANT QUE ÇA SÈCHE

« Les prolos, je m'en fous, moi je fais de l'écologie et je dépasse les problèmes... S'ils sont assez cons pour se laisser coincer pendant quarante ans, c'est de leur faute... Nous les cassent, avec leurs grèves et leurs récriminations... L'ont bien cherché, n'avaient qu'à pas quitter la bonne terre de chez nous... »

Ça va, oui ? Pour calmer les malades (il y en a), deux remèdes choc, et « bio » qui plus est. Deux bouquins qui se combattent avant, peut-être, de se rejoindre. Deux fils de paysans devenus prolos.

L'un, de l'Ouest français, d'une famille très pauvre profondément marquée par des siècles de curatillerie, dur à la tâche, non-syndiqué et anti-communiste, assoiffé de connaissances, persuadé que le chemin

des métallos le sortira du vide, lui bouclera la ceinture. Par ailleurs et par moments, vivement haineux à l'égard des « intellectuels ». Pas à « apprécier », mais à analyser : une contradiction majeure entre sa condition et sa mentalité...

L'autre, du sud italien, joyeux drille agnostique, ne cherchant à gratter que pour mieux s'étaler au soleil, travaillant par-ci, par-là pour ensuite régaler les copains et les filles, s'habiller, vivre. Tripalement, puis lucidement contestataire.

L'un qui restera toute sa vie aux chantiers navals de Saint-Nazaire, l'autre qui se fera vider d'un peu partout pour aboutir, comme tant de ses camarades émigrés du Sud, à la Fiat de Turin.

Et pourtant la même vie ; l'apprentissage, les baffes sur la gueule, le salaire au « boni », la haine, la crève, les cadences, le logement, l'illusion de la promotion sociale et puis la montée de la colère au fond de l'être, enfin la conscience. Des hommes, pas des bêtes !

Et la grève. Dans les deux cas, très dure et très violente.

Deux êtres émergeant de la fumée des lacrymos, essouffés, tendus, noués sur la liberté toute neuve, éphémère pour l'un, absolue pour l'autre.

Les prolos, ça existe. Mais à quel prix ?

« Les Prolos » de Louis Oury. Ed. Denoël.

« Nous voulons tout » de Nanni Balestrini. Ed. du Seuil.

Si nous étions tous comme ce futé rital, l'an 01 serait bien dépassé...

Mabille.

Un nouveau numéro de « Libérons l'école » vient de sortir. On peut le trouver dans les librairies (tiens, ça c'est curieux) de Paris (Maspero, La commune...) et de province. Ou encore pendant le mois de juillet, en téléphonant au 277-41-19 (il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé, il n'y a pas...).

Sinon on peut toujours écrire au M.L.E. (à tout hasard, mais c'est peu sûr, les vacances n'est-ce pas, enfin il y aura toujours une poire pour répondre).

Ceux qu'ont pris des n° 1 et qu'ont pas encore envoyé l'argent, sont aimablement priés de le faire sous les plus brefs délais.

Non, mais quoi...

On a besoin de sous,

les chèques doivent être libellés à l'ordre de Jean-Michel Toledano et envoyés 73, rue Buffon ou bien virés au C.C.P. dudit Jean-Michel Toledano (338.10.82 - La Source).

Dans la semaine du 3 au 10 septembre nous invitons tous les gentils camarades à venir au château de la Rauze, 46-Le Bourg par la Capelle-Marival (20 km de Figeac). Le bruit court que ça ne sera pas macrobiotique et qu'on y fera pas d'agriculture biologique.

## LA MARCHÉ DES PAYSANS-TRAVAILLEURS AU LARZAC

Debré disparu en coulisses, les risques d'expulsion des paysans du Larzac demeurent. Le gouvernement croit bon de laisser pourrir l'affaire et de créer une diversion avec sa bombe atomique (à ce sujet, le surcroît de prestige qui touche la France à l'étranger est spectaculaire). Mais au Larzac on n'est pas dupes. Les paysans-travailleurs avec le soutien de leur journal « Vent d'Ouest » (46 bis, rue des Hauts-Pavés, 44 - Nantes) organisent une grande marche de soutien sur le Larzac, les 25 et 26 août prochains. En fait de marche il s'agit surtout de multiples petits ruisseaux motorisés (tracteurs) qui feront une grande rivière sur le causse, afin de montrer aux aveugles que tous les travailleurs privés de leur gagne-pain sont solidaires dans

l'histoire. Donc, si vous avez rien à faire ce week-end, vous aurez mieux à faire en rejoignant un des convois qui partiront de toutes les régions de France. Points de ralliement : Grand-Ouest, vendredi 24 à 11 heures, à La Motte-Saint-Héray, au sud de Saint-Maixent ; Sud-Ouest, vendredi matin à Villeneuve-sur-Lot ; Sud-Est, vendredi matin à Valence, place Dunkerque ; Bourgogne - Franche-Comté, vendredi 11 heures, plaine Achille à Saint-Etienne ; Nord-Paris-Centre, jeudi 23, 10 heures, face au métro « Cité Universitaire », boulevard Jourdan, Paris (14<sup>e</sup>).

Sur place : meetings le samedi après-midi à Millau, Lodève et Nant, veillée sur le plateau (chants, films, théâtre).

A noter que contrairement à certaines initiatives violentes et anonymes du genre plasticage, cette marche est pleinement soutenue par les 103 agriculteurs du Larzac concernés.

## ANNONCES

Recherche utopistes travaillant de près les sujets suivants :

— agriculture biologique et biodynamique,

— utilisation des plantes (autres que médicinales),

— médecine vétérinaire naturelle,

en vue de l'élaboration de dossiers qui seront tirés cet hiver s'ils sont suffisamment fournis. Sont déjà constitués : jardins bio., alimentation par les plantes sauvages).

Recherche également toute documentation précise sur les conséquences écologiques des plantations de sapins.

Ecrire à Daniel Caniou, Le Four-Le-Bosc, 09000 Foix.

Un nouveau canard ronéoté, « L'Informe », qui « paraît quand ça lui plaît », se charge d'éplucher ladite « grande » presse pour en noircir les blancs. Ce résumé, gratuit, d'informations non-conformisées, peut se commander à l'adresse suivante : E. de Severac, 7, rue de Passy, 75016 Paris.

## LE 15 AOUT A BIARRITZ

Venez protester contre l'implantation à la plage dite « Côte des Basques » d'une marina + route + immeuble de 1,500 km de long + tour de 109 m en forme de vague.

Pour tous renseignements, écri-

vez : Jeunes et Nature. Délégation Régionale Sud-Ouest. Rue du Trinquet. 64250 Cambo.

## CONTRE-PUB.

Réflexion, pour ceux que ça démange. Passer à l'action pour ceux que ça agace. Ecrire à Pierre Dumaz, 5, rue René-Boylesve, 37000 Tours.

Avec 257 usines dans leur coin, un groupe de Gennevilliers se pose des problèmes. Pour les renseigner, écrire à Laurent Equille, 11, av. des Grésillias, Gennevilliers.

Stage écologique de Nature et Vie, à Kervénanec.

Pour « mettre à la disposition de ceux qui se sentent concernés par les problèmes écologiques, une information et un apport théorique et expérimental proposés sous une forme accessible et de la manière la plus libre et la moins onéreuse possible... »

Nature et Vie, 13, rue de Village-Kervénanec, 56100 Lorient (97) 64-26-57.

Nous sommes quelques-uns ici dans le Sud-Ouest de la France à nous démener pour implanter des communautés et surtout pour créer de petites agglomérations communautaires, plus sympas, plus satisfaisantes pour les intéressés, et plus prometteuses pour l'avenir que les isolées.

Nous avons recensé un certain nombre d'exploitations ou locaux, etc. Ceux que cela intéresse peuvent s'adresser à : « Pour un monde à l'échelle humaine », 31, Anan par Lisle-en-Dodon.

Après Silvère Herzog, insoumis en cure de rééducation civique à la prison de Metz ; Jacques C. qui habite dans le Doubs, nous écrit son intention de s'insoumettre à partir du 1er août.

Il ajoute, très détendu : « pendant deux ans, je ne pourrai plus malheureusement vous lire, car je vais en taule... » Dès qu'on saura l'adresse de sa résidence où « l'armée fera de lui un homme », on vous la refilera. Deux ans de taule ! Alors qu'on peut s'en tirer avec un an peignard ! Y a vraiment des gars, pour devenir des hommes, leur faut du temps !

# 22 TONNES DE POISSON MORT DANS LA GARONNE

LES POMPIERS DÉBLAIENT LE FLEUVE ET  
ENTERRENT LES POISSONS DANS LA CHAUX VIVE.

UNE ENQUÊTE EST OUVERTE.

C'EST MOI LE COUPABLE.



LES  
GARONNAIS  
M'ONT  
PENDU.



ET 20 FRANCS  
D'AMENDE  
À MA VEUVE.



BON! JE PLAISANTAIS.  
ON NE M'A PAS PENDU.



DES HECTOLITRES DE DÉCHETS  
TOXIQUES, UNE FAUSSE  
MANŒUVRE...



IL NE S'AGISSAIT PAS NON PLUS  
DE QUATRE GOUTTES DE POISON,  
VOUS PENSEZ BIEN!

ALLEZ-Y!



CE QUI POURRAIT BIEN ÊTRE  
VRAI, PAR CONTRE, C'EST LES  
VINGT FRANCS D'AMENDE.



NOUVEAUX!

POURTANT, JE N'AI RIEN À ME  
REPROCHER!  
J'EMPLOIE XXX PERSONNES, JE  
FAIS DONC VIVRE XXX FAMILLES,  
SOIT ENVIRON XXXX ÂMES.

IL FAUT CHOISIR:  
LES ÂMES, OU  
LES POISSONS!



ET PUIS D'ABORD, IL N'Y A PAS  
À CHOISIR! C'EST COMME ÇA!  
J'AI DERRIÈRE MOI LE GROUPE  
MULTINATIONAL AUQUEL APPARTIENT  
LA FIRME À LAQUELLE APPARTIENT  
L'USINE QUE JE DIRIGE. ET  
DERRIÈRE TOUT ÇA L'ÉTAT, LES  
BANQUES - LES CRS ÇA VA DE SOI -  
ET L'ARMÉE FRANÇAISE S'IL LE  
FAUT, ET LES ARMÉES ÉTRANGÈRES  
SI C'EST PAS SUFFISANT!



ÉCOUTEZ VOIR! LE POISSON  
C'EST BIEN JOLI, MAIS POUR  
PARLER COMME LES SYNDICATS,  
L'OUVRIER, CE QUI L'INTÉRESSE  
C'EST CE QUI LE FAIT CROÛTER ET  
CE QUI LE FAIT CROÛTER C'EST LA  
PAYE QU'IL RAMÈNE À LA MAISON,  
PAS LE POISSON! LE POISSON ÇA SE  
MANGE PAS!



ENFIN, SI!  
MAIS LES FILETS SURGELÉS,  
PAS LE POISSON DE  
LA GARONNE.



HEM!

D'ABORD LA GARONNE  
ON VA LA RECOUVRIR DE BÉTON,  
LA GARONNE! ET TOUTES LES  
RIVIÈRES! ET LES MERS!  
COMME ÇA ON N'IRA PLUS VOIR CE  
QUI S'Y PASSE. ON POURRA  
TRAVAILLER EN PAIX À L'EXPANSION  
ET AU PROGRÈS!



OUI, ENTREZ!

QU'EST-CE QUE C'EST?



C'EST DES  
GENS.

ILS VIENNENT  
VOUS  
PENDRE.



M. CEYRAC (PRÉSIDENT  
DES PATRONS):  
"LES CONFLITS ACTUELS  
PRÉSENTENT DES CARACTÈRES  
NOUVEAUX ET INQUIÉTANTS"

HAPPY-END

UN SEUL ESPOIR DE VIE POUR  
TOUS, Y COMPRIS LES POISSONS  
ET LES PATRONS (MAIS PLUS  
PATRONS): L'AN 01  
Maître chanteur →